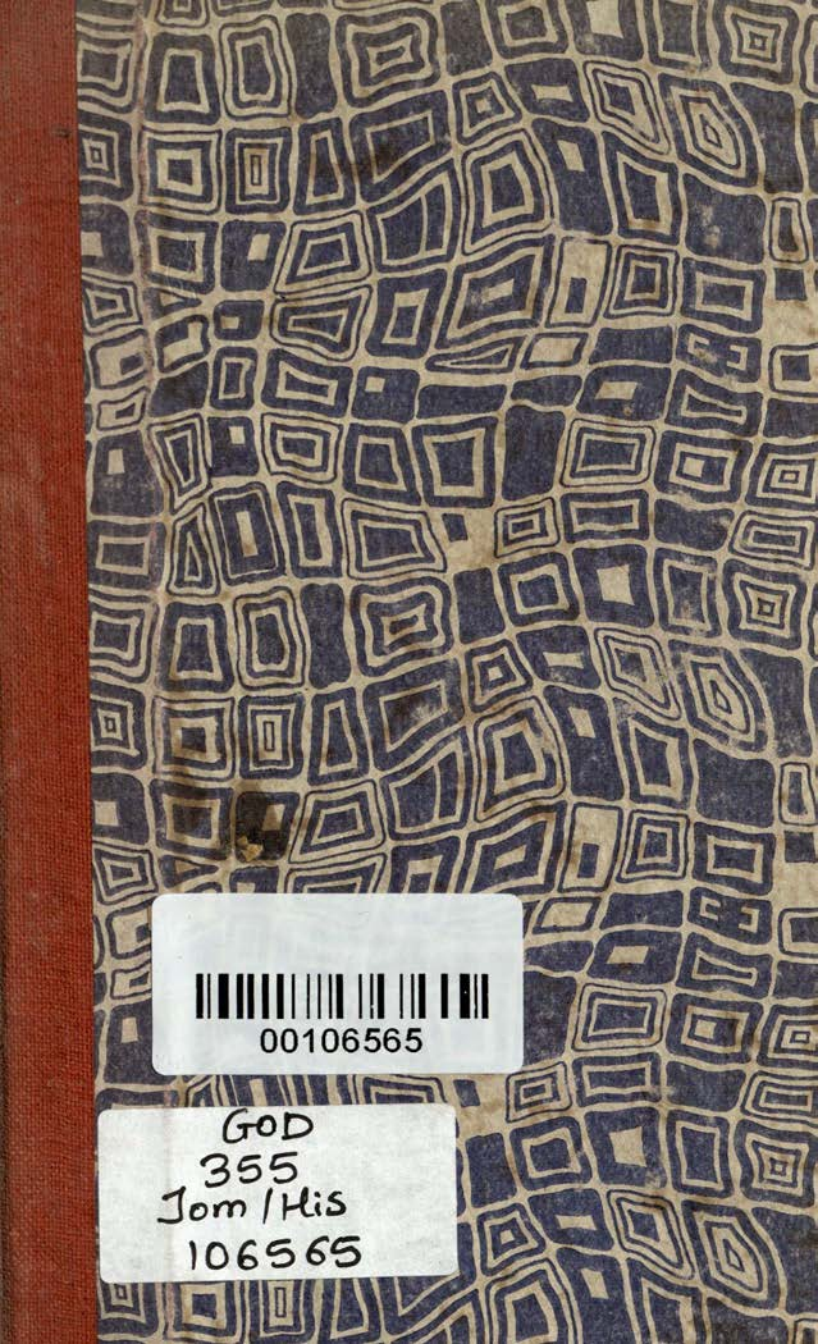

00106565
GOD
355
Jom/His
106565

00106565

GOD
355
Jom/Mis
106565

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION,

Faisant suite au Traité des Grandes Opérations militaires.

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI.

DEUXIÈME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et de Plans de bataille.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE,

CONTENANT LES CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE, ET DE MOREAU SUR LE RHIN, EN 1796 ET 1797.

106565

Ex. e. 20

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE,

rue Dauphine, n° 9.

1816.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

CAMPAGNE DE 1796.

SECOND[E] PÉRIODE DES OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

RETRAITE DES ARMÉES FRANÇAISES.

CHAPITRE XXXII.

L'archiduc Charles quitte le Danube et marche avec une partie de son armée contre Jourdan, combats de Neumarck et d'Amberg; bataille de Wurtzbourg; retraite de l'armée de Sambre et Meuse.

LA première période de la campagne dont nous venons de tracer une esquisse, avait eu d'heureux résultats, et semblait en assurer de plus

grands encore. Les victoires non interrompues des armées du Rhin et d'Italie, avaient relevé toute la considération extérieure du gouvernement français, et dessillé les yeux d'une grande partie de l'Europe. Le vœu général était de voir cesser enfin une guerre sanglante, dont le motif n'existait plus.

La Prusse restait dans les mêmes dispositions de neutralité envers la France, et son pavillon en profitait pour faire un commerce considérable entre les peuples du nord et les puissances belligérantes. La Saxe, les ducs de Wurtemberg et de Baden, avaient imité l'exemple du Piemont et de Naples; ils s'étaient retirés de la coalition.

L'Espagne, entraînée par ces événemens mémorables, revenait à sa politique naturelle. Découvrant, un peu tard, la prépondérance que son ancienne rivale acquérait dans cette lutte, le cabinet de Madrid crut qu'il y avait de la prudence à se rattacher à la France, son alliée naturelle. La paix de Bâle n'avait fait que suspendre les hostilités entre les deux nations; ce n'était pas assez, il fallait rétablir leurs anciennes liaisons, et remplacer le pacte de famille par un traité que les intérêts des deux puissances semblaient également réclamer; une alliance offensive et défensive avait été signée à S.t-Ildefonse le 19 août: le but en était bon, mais la conjonc-

ture n'était pas plus favorable que celle choisie par l'Espagne dans la guerre de sept ans, lorsqu'intervenant dans la querelle de la France et de l'Angleterre, après six ans de revers essuyés par les flottes de la première, elle exposa par cette faute sa propre marine à une défaite inévitable, en soutenant une lutte dans laquelle son Allié ne pouvait plus la seconder.

L'Angleterre, cette ennemie irréconciliable de la France, aurait-elle dû que l'Autriche, privée de tous ses alliés, ne succombât sous les coups redoublés de trois armées sans cesse victorieuses. Le cabinet de Saint-James alarmé peut-être de la réunion intime de la Hollande, de l'Espagne et de la France, des préparatifs qu'on faisait contre l'Irlande, de la tendance générale des esprits qui favorisait les entreprises du directoire; crut devoir chercher un rapprochement avec la république. Le ministère britannique avait presque atteint le but de la guerre. Il s'était cruellement vengé des humiliations qu'il avait essuyées en Amérique. Ses escadres dominaient dans la Méditerranée et sur l'Océan. La plus importante des colonies françaises était perdue sans retour; la Martinique, S^te.-Lucie, Grenade et S^t.-Vincent, étaient conquises : les flottes étaient détruites, les arsenaux ruinés. Les possessions hollandaises n'avaient pas été plus heureuses; le Cap, cette station décisive,

regardée avec raison comme la clef de l'Inde, était au pouvoir des Anglais ; Ceylan, Amboine et les Moluques, avaient éprouvé le même sort. L'Angleterre pouvait donc, sans crainte, faire une paix de quelques années pour donner le temps à ses alliés de réorganiser leurs armées : certaine d'ailleurs que la puissance rivale, privée de ses meilleurs officiers de matelots expérimentés, n'aurait pas le temps de se relever avant une nouvelle déclaration de guerre.

Déterminé sans doute par toutes ces considérations, le cabinet de St. James demanda des passeports pour envoyer un négociateur à Paris ; et peut-être la guerre aurait été terminée à cette époque, si le directoire n'avait pas commis deux fautes graves, qui changèrent la face des affaires, en rangeant la victoire sous les drapeaux de ses ennemis. La première de ces fautes fut d'opérer sur deux lignes en Allemagne ; la seconde était d'entreprendre une invasion lointaine, sans se ménager les moyens de seconde ligne, pour alimenter les armées agissantes, en matériel et en troupes de toutes armes, à mesure qu'elles embrassaient une plus vaste étendue de pays, et qu'elles se rapprochaient du centre de la puissance ennemie.

Des revers sanglans succédèrent donc bientôt à cette marche triomphante de Jourdan et de

Moreau sur le Danube, et renversèrent tout espoir de pacification, en ranimant les espérances des ennemis de la France, et doublant les chances avantageuses du cabinet britannique. Il vit dès-lors la possibilité d'achever la conquête de toutes les riches colonies des deux Indes, et peu de revers à craindre sur le Continent.

Essayons d'offrir un narré exact de ces opérations militaires, qui prolongèrent de quelques mois la lutte meurtrière que les puissances continentales soutenaient contre leurs véritables intérêts.

Nous avons dit, dans le chapitre XXVIII, que l'Archiduc, après l'affaire d'Ettlingen, voyant qu'il n'était pas en mesure d'arrêter la marche de l'armée du Rhin, avait résolu de diriger ses armées concentriquement vers Ratisbonne, afin de les réunir pour se jeter d'abord avec la masse de ses forces sur l'armée de Sambre et Meuse, et de revenir ensuite avec plus d'avantage contre celle de Moreau. Ce Prince aurait pu sans doute adopter, dans le principe, un plan qui eût sauvé l'Allemagne d'une invasion désastreuse (1). Mais

(1) Lorsque l'Archiduc combattit à Ettlingen, Wartensleben était à Friedberg en avant de Francfort. Il semble que le Prince avait les moyens de réunir assez de forces pour combattre Moreau avec avantage, et pour assigner à Wartensleben une concentration sur le Necker ou sur Gemund, si cette bataille ne tournait pas à son avantage. Même lorsqu'il

dans l'état des choses, après le combat de Neresheim, vers la fin de juillet, ce projet était celui qu'il convenait d'exécuter.

L'Archiduc avait ordonné à Wartensleben de ne point trop s'engager, et de se retirer avec ordre et fermeté jusques derrière la Naab, où l'on a vu qu'il prit position le 18 août.

Aussitôt après l'affaire de Neresheim, l'Archiduc avait repassé le Danube, et s'était mis en marche avec un corps de 24 bataillons et 50 escadrons, par Ingolstadt sur Neumarck, laissant le général Latour sur le Lech, devant l'armée du Rhin, avec 37 à 38 mille hommes, y compris les corps de Froelich, de Condé; et une brigade dans le Tyrol qui couvrait l'extrême gauche.

L'Archiduc partit le 16 août des environs de Neubourg, avec trois divisions. Il détacha le même jour 3 bataillons de la garnison d'Ingolstadt, au soutien du général Nauendorf, qui était vers Neumarck, avec 5 bataillons et 14 escadrons en intermédiaire des deux armées impériales. Voici

---

partit de Walmerode, le 26 juin, ce Prince pouvait calculer qu'il serait le 5 vers Rastadt avec ses renforts, et donner, par un courrier, l'ordre à Froelich de venir le joindre par la vallée de la Nagold, afin de décider, après la réunion de ses moyens, s'il n'y avait pas de possibilité de forcer l'ennemi à repasser le Rhin avant de faire une retraite concentrique avec Wartensleben jusqu'en Bohême.

quels furent les mouvemens de cette opération qui aurait eu des suites bien plus décisives, si elle avait été conduite avec plus de vivacité.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
16 août.	*L'Armée de Sambre et Meuse* vers Sulzbach. *Bernadotte* à Neumarck. *L'armée du Rhin* vers Donawerth sur la Wernitz.	16 août.	*L'armée de Wartensleben* était à Amberg et Sulzbach. *Nauendorf* repoussé de Neumarck sur Teining et Vielenhofen. *L'avant-garde* du corps de l'Archiduc à Ingolstadt. *L'Archiduc* à Zucharing. *Hotze* à Neubourg. *L'armée de Latour* reste sur le Lech.
17 août.	*L'armée de Sambre et Meuse* combat en avant de Sulzbach.	17	*L'avant-garde* de l'Archiducmarche sur Denkendorf. *L'Archiduc* passe le Danube et campe à Kosching. *Hotze* à Gaimersheim.
18	*L'armée de Sambre et Meuse* vers Am-	18	*L'avant-garde* à Beilengries.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
bergl, Hirschau et Sulzbach.	*L'Archiduc*, } séjournent dans leurs positions.
Bernadotte à Neumarck.	*Hotze*, *Nauendorf* à Vierenhofen.
	L'armée de Wurtemberg à Schwarzenfeld derrière la Naab.
19 août. Séjour.	19 août. *Nauendorf* à Hemau.
	L'Archiduc qui voulait d'abord marcher sur Dittfurth, change de résolution et se porte à Riedenbourg sur la route de Ratisbonne.
	Hotze à Dittfurth.
L'armée s'avance sur la Naab, combat de Wolfering.	Nuit du 19 au 20. } *L'Archiduc* marche à Hemau. *Hotze* à Beilengries.
Bernadotte à Neumarck et Teining.	21 *L'Archiduc* à Vierenhofen.
Championnet en face de Schwandorf.	*Hotze* à Berching.
Grenier à Wolfart, } vers Schwarzenfeld. *Collaud* à Grafried, }	*Lichtenstein* à Holanden, pousse une patrouille sur Nuremberg.
Lefevre à Naburg.	*Nauendorf* à Seiberdorf.
Bonnaud, avec la réserve de cavalerie,	

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
vers la droite près Schwandorf.	
	22 août. *Nauendorf* fait une reconnaissance sur Teining et Neumarck. Le reste de l'armée ne bouge pas.
23 août. *Bernadotte* repoussé de Neumarck, se retire sur Lauf.	23 *L'Archiduc* repousse Bernadotte de Neumarck, et y reste. *Hotze* suit l'ennemi sur Altorf.
Bonnaud détaché sur Bielenhofen.	*Nauendorf* marche à Castel sur la route d'Amberg.
Nuit du 23 au 24. *L'armée* se retire sur Amberg.	24 *L'Archiduc* marche pendant la nuit sur Amberg.
24 Combat d'Amberg, retraite sur Sulzbach. *Bernadotte* à Erlang.	*L'armée de Wartensleben* marche de Schwarzenfeld sur le même point. Combat d'Amberg. *Starray* reste à Neumarck. *Hotze* suit Bernadotte sur Lauf.

L'armée française se trouvait, depuis le 20, sur la Naab, entre Naabourg et Schwandorf. La division Bernadotte avait été dirigée sur Neu-

marck, dans la vue d'en couvrir le flanc. Si l'on jette un coup-d'œil sur la carte, on verra que cette division y était aventurée. En effet, le flanc de l'armée n'était pas beaucoup mieux couvert par une division postée à Neumarck, que si elle eût été établie à Castel ; car 50 mille hommes pouvaient marcher entr'elle et l'armée, et l'en séparer pour toujours. D'ailleurs rien n'empêchait l'ennemi de se porter sur le flanc de Bernadotte par Burg et Nuremberg. S'il fallait couvrir toutes les routes par lesquelles l'ennemi peut arriver, on n'aurait jamais de flanc en sureté. On éclaire l'extrémité de sa ligne par des coureurs, mais on la couvre par une force qui est liée avec elle, et qui est en mesure de prendre part au combat s'il devient nécessaire. J'ai déjà eu occasion de faire cette observation au sujet des flanqueurs de Moreau à l'affaire de Neresheim.

Le général Bernadotte s'aperçut, le 22, qu'il était menacé par des forces supérieures, et il rassembla ses troupes sur les hauteurs de Teining, ensuite sur celles de Polling, en arrière de Neumarck.

L'Archiduc, dont la marche depuis Ingolstadt s'était faite avec lenteur, perdit encore la journée du 22 en reconnaissances, ce qui sauva l'armée française.

Ce retard donna le temps à Bernadotte d'instruire

Jourdan de ses craintes. Celui-ci prit sur-le-champ la résolution de quitter la Naab pour se rapprocher de Sulzbach.

Cependant les Autrichiens avaient fixé l'attaque du corps de Bernadotte au 23 août. Le prince Jean de Lichtenstein s'avança au point du jour avec la cavalerie, et canonna Neumarck pendant que l'infanterie du général Hotze se formait. Aussitôt qu'elle fut en ligne, le Prince se prolongea à gauche avec ses escadrons, dans la vue de tourner le flanc droit des Français. Ce mouvement exécuté, Hotze ploya ses troupes en colonne, emporta Neumarck, traversa le marais qui est en arrière, et se mit en bataille, assez inutilement, au pied des hauteurs. Le général Nauendorf vint se placer à sa droite; leurs troupes étaient sur deux lignes. La première marcha en bataille contre les hauteurs, qu'elle enleva, après avoir perdu un temps précieux dont Bernadotte profita pour opérer sa retraite, ce qui lui eût été impossible si les Autrichiens l'eussent attaqué en colonne, en mettant à profit la grande supériorité des forces qu'ils pouvaient porter sur ce point.

Hotze suivit Bernadotte sur Altdorf; l'Archiduc et le prince de Lichtenstein sur Nuremberg, avec ordre de s'emparer de cette ville et de la route qui mène à Wurtzbourg. Nauendorf marcha avec 8 bataillons et 20 escadrons à Cas-

tel, sur la route d'Amberg. L'Archiduc resta avec le gros de l'armée, à Neumarck, tandis qu'il aurait dû forcer de marche sur Pfaffenhofen; il informa néanmoins le général Wartensleben de ses derniers avantages, lui recommanda d'être attentif aux mouvemens de Jourdan et de passer la Naab au moindre indice d'une marche rétrograde de sa part; il lui prescrivit d'attaquer, dans tous les cas, l'armée française le 24 au matin, au cas qu'elle demeurât dans sa position, lui donnant l'assurance que l'armée impériale déboucherait ce jour-là par Castel, sur le flanc droit de l'ennemi.

Le général Jourdan n'attendit point cette attaque : lorsqu'il apprit, le 22, que Bernadotte était menacé par des forces supérieures, il donna ordre à la division de cavalerie du général Bonnaud de marcher le lendemain 23 à son soutien, par Bielenhofen. Ce mouvement éprouva les plus grands obstacles; les chemins étaient horribles, et les troupes légères ennemies battaient déjà le pays. Jourdan ayant été informé ensuite de l'échec que Bernadotte avait essuyé, et de sa retraite sur Lauf, jugea que la division Bonnaud allait être compromise, et essaya de lui faire passer l'ordre de se replier. Les troupes légères autrichiennes s'étaient jetées entr'elle et l'armée; toute communication était interceptée : les détachemens qu'on lui envoya furent enlevés, et

[redacted] eut les plus grandes inquiétudes sur son sort. Cet événement prouve, au reste, combien les [redacted]s corps de flanqueurs jetés au loin, sont [redacted]s. Il est facile de se convaincre, en jetant [redacted] l'œil sur le tableau des mouvemens, qu'avec un peu plus de rapidité dans sa marche, l'Archiduc aurait enlevé le corps de Bernadotte, et accablé ensuite celui de Bonnaud.

Le général Jourdan, désespérant de tenir contre des forces aussi considérables, résolut d'effectuer sa retraite dans la nuit du 23 au 24. L'armée partit à onze heures du soir des rives de la Naab, précédée de ses parcs, et alla prendre position au matin, avec son aile droite composée des divisions Grenier et Championnet, en arrière d'Amberg, sur la rive droite de la Vils. Collaud s'établit à gauche de cette ville, sur la rive gauche; la brigade Ney, placée en avant-garde dans la plaine, couvrait cette position. La division Lefevre se retira de Naaburg sur Sulzbach.

Le 24, au jour, on apprit que la division Bonnaud débouchait par la droite, sur la route de Cas[redacted]l, après avoir fait replier tous les partisans ennemis qui avaient coupé les communications, et qu'elle était poursuivie par une forte colonne d'infanterie et de cavalerie. C'était celle de Nauendorf, soutenue de la majeure partie des forces de l'archiduc Charles, qui, parties de

Neumarck avant le jour, avaient déjà passé les défilés de Castel. On vit aussi arriver les colonnes du corps de Wartensleben par la route de Schwarzenfeld, et le combat s'engagea [illegible]

Pour les Français, c'était une espèce de surprise; du côté des Autrichiens il n'y avait rien que de ponctuel dans cette rencontre. En effet, en exécution de l'ordre de l'Archiduc, Wartensleben s'était disposé, la veille, pour l'attaque de la position de la Naab; mais la trouvant évacuée par les Français au point du jour, il se mit à leur poursuite dans le même ordre qu'il avait prescrit pour marcher contr'eux. (Les forces autrichiennes étaient divisées suivant le tableau ci-joint.)

La droite de Wartensleben, aux ordres de Kray, forte de 10 bataillons et 24 escadrons, marcha de Schwarzenfeld par Estdorf et Aschach sur les hauteurs de la Sainte-Trinité, à gauche d'Amberg. Le centre fort de 14 bataillons et 32 escadrons, commandés par Wartensleben lui-même, se porta sur la route de Schwarzenfeld à Amberg. La gauche, aux ordres du général Staader, forte de 9 bataillons et 21 escadrons, dut marcher de Schwandorf dans la direction de Lengfeld, pour y passer la Vils, et se joindre à l'armée de l'Archiduc.

La colonne du centre seule, rencontra l'avant-garde de la division Championnet au passage du

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIEN[...] [...]oût 1796.)

1er CORPS DE WARTENSLEBEN,

à Schwandorff,

Général STAADER.

Kospoth. — Gontreuil.

- 1 · Chasseurs tyroliens.
- 1 · Trèves.
- 2 · Beaulieu.
- 1 · Murray.
- 1 · Clairfayt.
- 1 · Wartensleben.
- 1 · Lacy.
- 1 · Callenberg.
- · 4 Blankenstein, hussards.
- · 6 Cobourg, dragons.
- · 2 Wurtzbourg.
- 1 · Munster.
- 1 · Anhalt-Zerbst.
- · 6 Zeschwitz.

TOTAL .... 31 Bat. 77 Esc.

à Schwarzenfeld,

COLLOREDO. LORRAINE. — GÉNÉRAL WENKECK.

Hadick. — Hohenlohe. — Anhalt-Kothen. — Sebottendorf. — Vogelsang. — Brigade de grenadiers. — Kollowrath. — Brigade de Grenadiers. — [...]

- [...] · Naradlins.
- [...] · [...]grenadiers.
- [...] · [...], grenadiers.
- [...] · [...]olowrath, id.
- 1 · [...]ral, id.
- 1 · Bieta, id.
- 1 · Paulin, id.
- 1 · Kraisern, id.
- 1 · Greugg, id.
- 1 · Schœnkliuger.
- 2 · Starray.
- · 6 1er carabiniers.
- · 6 2e idem.
- · 8 Latour, dragons.
- · 6 Karaczay.
- · 6 Blankenstein.

13—32

sur la Schwarzach.

GÉNÉRAL KRAY.

Spiegelberg. — Prince d'Orange. — Elnitz.

Bat. Esc.

- 1 · Valaques.
- 2 · Esclavons.
- 1 · Légion de Bourbon.
- 3 · Carneville. / Archiduc Charles.
- 2 · Rohan.
- 1 · Empereur.
- 2 · Gyulay.
- 1 · Chasseurs.
- · 6 Nassau, cuirassiers.
- · 6 Barco, hussards.
- · 6 Vecsey, idem.
- · 2 Royal allemand.
- · 4 Uhlans.

10—[...]

2me CORPS, COMMANDÉ PAR S. A. R. L'ARCHIDUC CHARLES, EN PERSONNE.

2me Avant-Garde.

Prince de Lichtenstein.

- · 6 Szekler, hussards.
- · 2 Cobourg, chevau-légers.
- · 2 Albert, carabiniers.
- · 2 2e Lichtenstein.
- · 2 3e idem.
- · 6 Kinsky, chevau-légers.

4—15

TOTAL .... 29 Bat. 64 Esc.

Corps de Réserve.

HOTZE.

[illegible] — Pfister. — Schellenburg. — Cordon.

- · 6 Empereur, chevau-légers.
- 2 · Devins.
- 2 · Genningen.
- 2 · Manfredini.
- 1 · Franz-Kinsky.
- 1 · Spleny.
- · 5 Levenehr, chevau-légers.

6—11

2me Ligne.

RIESCH, RIESE, STARRAY, RIESCH.

Wartensleben. — Kaim. — Gerlach. — Lorraine.

- · 6 Anspach.
- 1 · Nadasdy.
- 1 · Reitz.
- 1 · Reisinger.
- 1 · Deutsch.
- 1 · Pietsch.
- 2 · Palatijs.
- · 3 Hohenzollern.

7—9

1re Ligne.

RIESCH, RIESE, STARRAY, RIESCH.

Wartensleben. — Schlaglinsteiner. — Hod. — Lorraine.

- · 6 Mack.
- 1 · 4 Duboskany.
- 1 · Samuel.
- 1 · Coll[...]
- 2 · D'Alto[...]
- 2 · Oli[...]
- · 4 Fra[...]
- · 4 Kavanagh.

8—14

1re Avant-Garde.

Général NAUENDORF.

O'Reilly.

Bat. Esc.

- · 3 Uhlans.
- · 4 Bussy.
- · 4 Hohenlohe.
- 1 · Stuart.
- 1 · Lelosip.
- · 6 Esra.
- 1 · Bukassevsky.
- 1 · Starray.
- 1 · Jos. Colloredo.
- · 6 Lobkowitz, chev.-légers.

6—14

TOTAL GÉNÉRAL, 60 Bataillons, 141 [...]rdis.

moulin d'Hasemuhl, près de Kofering, et l'en déposta. Elle se lia alors avec celle de l'Archiduc, qui, de son côté, après avoir débouché des défilés de Castel, avait repoussé la division Bonnaud d'Arsenulm sur la route de Neumarck à Amberg.

Pendant ce temps une partie de l'armée de Jourdan défilait par Amberg, pour se concentrer sur les hauteurs en arrière.

De son côté le général Kray, commandant la droite des Autrichiens, était parvenu à s'emparer des hauteurs de la S^te^.-Trinité, que la gauche de Collaud n'avait pas défendu sérieusement, de peur de trop s'engager. L'artillerie autrichienne battait de ces hauteurs l'infanterie française, qui se forma de nouveau sur les plateaux en arrière d'Amberg. La division Collaud exécuta la dernière ce mouvement rétrograde, lorsqu'elle en eût reçu l'ordre; et son arrière-garde, conduite par le général Ney, soutint le combat avec *fermeté*.

L'Archiduc fit suivre les divisions ennemies par une partie de la colonne du centre, aux ordres du général Werneck, qui traversa Amberg et se déploya au pied des hauteurs; le corps de Nauendorf vint se former à sa gauche, et tous deux attaquèrent alors la position, sous la protection d'un violent feu d'artillerie. Le jour commencait à baisser : Jourdan jugea qu'il

était temps de songer à la retraite, et il en donna l'ordre. La division Grenier vint s'établir à Pachtesfeld pour couvrir la droite, Champ[illegible] sur les plateaux à droite de Sultzbach, [illegible] devait rester en avant de cette ville.

La cavalerie autrichienne suivit l'arrière-garde de Ney, qui tint ferme à Wieselhoff, pour lui en imposer, et donner le temps aux colonnes de filer. La 23e. demi-brigade fut disposée en carré, et on forma un échelon en arrière, avec la 20e. d'infanterie légère. Plusieurs régimens de cavalerie autrichienne chargèrent en vain ce carré de la 23e. que le général Werneck, à la tête d'un régiment de cuirassiers, parvint enfin à rompre. Ce brave corps perdit, dans cette action, son colonel Desbayes, et eut près de mille hommes hors de combat.

L'arrière-garde de la division Championnet, commandée par le général Klein, également atteinte par la cavalerie ennemie, fut presque enveloppée, et forcée à se rejeter loin de l'armée sur la gauche, pour venir passer la Pegnitz vers Hersbruck. Cette journée, qui fit honneur aux deux partis, coûta plus de deux mille hommes aux Français; l'armée autrichienne [illegible] vouaqua sur le champ de bataille.

L'Archiduc n'avait pas renoncé au projet de gagner le flanc droit de l'ennemi. Ce mouvement aurait empêché Jourdan d'opérer sa jonc

avec le corps de siège de Mayence, et rejeter son armée dans les défilés du Vogelgebirgs. Il prescrivit donc dans le cours de la journée au général Hotze de s'avancer d'Altorf sur Lauf, de pousser avec vigueur Bernadotte, et de jeter des détachemens sur Herspruck. Starray qu'on avait laissé sans motif à Neumarck avec 10 bataillons et 12 escadrons, dut échelonner le corps de Hotze. Le prince Lichtenstein s'était emparé de Nuremberg, et campait à Mogelsdorf, où il fut attaqué sans succès par un détachement de la division Bernadotte.

Quoique les Autrichiens ne tirassent pas tout le parti possible de leur victoire, de leur supériorité numérique et de l'avantage de leur position, néanmoins la situation de Jourdan devenait de plus en plus critique. Bernadotte ayait quitté Lauf pour se retirer sur Forcheim, ainsi la grande communication de l'armée sur Nuremberg, était occupée par le corps de Hotze; il restait bien un chemin de traverse praticable pour l'artillerie, c'était celui de Velden par Hildpoldstein, directement sur Forcheim, mais il était aussi difficile que dangereux.

Jourdan ne voulant sans doute pas tout engager dans un défilé étroit et difficile, de peur

d'embarrasser sa marche, ordonna à l'aile gauche, commandée par Kléber, de se diriger avec les équipages par Vilseck sur Pegnitz; tandis que le gros de l'armée et les parcs d'artillerie se porteraient par Vorra sur Verden. Cette retraite divergente pouvait devenir fatale à l'armée, mais elle n'eut aucune suite fâcheuse, grace à la lenteur des Autrichiens, et à l'habileté de Kléber.

Le chemin direct d'Oberachtel sur Velden, n'avait pas été bien reconnu, il offrait des obstacles, tels qu'il fallut faire un long détour pour venir par Vorra, en remontant la vallée de la Pegnitz; plusieurs voitures ayant été ainsi mal engagées, il y eut un très-grand désordre, et la division Bonnaud fut obligée de s'avancer sur Vorra pour chasser les coureurs autrichiens; heureusement qu'ils ne se présentèrent qu'en petit nombre et qu'ils ne furent pas soutenus. La droite de l'armée fut obligée de passer la nuit à Oberachtel; Kléber avec la gauche à Vilseck: on ne fut presque pas suivi par l'ennemi.

Le lendemain 26, la droite vint à Hildpoldstein et Bezenstein; mais Jourdan qui n'avait pas donné d'ordres à Kléber d'achever son mouvement, se trouva dans l'impossibilité de lui en envoyer, l'ennemi s'étant jeté dans le grand espace qui les séparait; cette circonstance pouvait avoir les conséquences les plus graves. Kléber y remédia, en prenant sur lui de marcher sur Pegnitz, où il

ne s'arrêta que quelques heures; de là il se dirigea sur Bezenstein où il arriva à l'entrée de la nuit du 26 au 27; l'aile droite repartit alors sur le champ pour remarcher sur Ebermanstadt.

Le 25 août, l'Archiduc fit suivre l'armée française sur Velden et Hersprück, par deux petites avant-gardes, aux ordres de Kray, il porta en outre, sur ce dernier point, un renfort de 6 bataillons et 19 escadrons au général Starray, lequel eût alors près de 24 bataillons et 64 escadrons, y compris les divisions de Hotze et de Lichtenstein. Cette dernière avait marché à Neu-Erlang, Hotze était à Neuhoff, Starray à Lauf. Le corps de bataille marcha à Sulzbach, à l'exception de 8 bataillons et 20 escadrons, détachés sous les ordres du général Nauendorf (1), pour renforcer l'armée de Latour qui avait été repoussée du Lech sur l'Iser. (Chap. XXXIII.).

On voit ainsi que l'armée française ne fut suivie que par une petite division, et que le gros de l'armée impériale resta dans l'inaction à Sulzbach.

---

(1) Un mémoire, qui m'a été communiqué par l'Archiduc, affirme ce départ du corps de Nauendorf. Une brochure imprimée à Vienne sur des matériaux officiels, porte, au contraire, que Nauendorf suivit Kléber sur Vilseck; il serait possible en effet que ce général ne fut parti que le 26 ou le 27. Au reste, pourquoi ce détachement? serait-ce pour empêcher Moreau de s'enfoncer en Bavière.

Nous ne suivrons pas les détails des mouvemens des deux armées jusqu'à leur rencontre à Wurtzbourg. Nous nous bornerons à les indiquer.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
24 août. *Bernadotte* quitte sa position de Lauf, et se retire sur Forcheim.	24 août. Combat d'Amberg. *L'archiduc* se réunit à Wartensleben, et campe sur le champ de bataille.
Championnet passe la Vils à Hasmuns, est attaqué sur la rive droite, et se retire en arrière de Sulzbach.	*Hotze* marche le soir sur Lauf, et pousse le prince de Lichtenstein sur Nuremberg.
Grenier se retire d'abord sur le côteau en arrière d'Amberg et ensuite sur Pachtesfeld.	*Starray* reste à Neumarck avec 8 mille hommes.
Collaud arrive à gauche d'Amberg, y est attaqué et se retire en avant de Sulzbach.	*Kray* suit l'armée française à Velden.
Bonnaud rejoint l'armée par la route de Castel, combat et se retire.	
25 *Bernadotte* à Forcheim.	25 au matin. *Lichtenstein* à Neu-Erlang, *Hotze* à Neuhoff, *Starray* à Lauf,
Championnet, *Bonnaud*, *Grenier*, } à Ober Achtel.	ensemble 23 batail. 60 escad.
Kléber, avec les deux	

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
divisions de gauche, à Vilseck et Seybold.	*L'Archiduc* avec l'armée à Sulzbach, détache Nauendorf avec 8 bataillons et 20 escadrons au secours de Latour.
26 août. *Bernadotte* à Forcheim.	26 août. *Hotze*, réunis à Neu-
Championnet à Hilpoldstein.	*Lichtenstein*, Erlangen.
Grenier à Bezenstein.	*Starray* à Busch, sur la route de Nuremberg à Forchheim.
Bonnaud sur le plateau en avant de ce village.	*L'Archiduc* à Herspruck.
Kléber se joint à l'aile droite vers la nuit.	*Son avant-garde* à Auerbach, sous les ordres de Kray.
27 *Bernadotte* vers Altendorf et Hechelshofen.	27 *Hotze*, passent la Rednitz à Bruch
La droite, vers Prezfeld et	*Lichtenstein*, et marchent à Hochstadt.
La cavalerie, Ebermanstadt.	*Starray* par Furth, à Herzogen-Aurach.
Vollaud en intermédiaire à Kleisheim.	*L'Archiduc* avec l'armée, à Rolenhofen.
Lefevre à l'arrière-garde vers Bezenstein.	*Son avant-garde* à Neukirchen et Erlangen.
28 *La droite* marche en-	28 *Lichtenstein* à Burg-

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
tre la Rednitz et Kirchenbach. *Kléber* avec la gauche la relève vers Ebermanstadt.	Eberach, jetant des partis sur Schweinfurt et Bamberg. *Hotze* à Pom[illegible]felden et Mühlhausen. *Starray* à Hochstadt. *L'armée* s'appuie de l'avant-garde à Heroldsberg.
29 août. *Bernadotte* marche sur Burg-Eberach, combat Hotze sans succès, et se replie sur Durkig. *Championnet* vient à Aurach à la nuit. *Grenier* en marche avec les parcs sur Schweinfurt. *Bonnaud*, canonne vers Seusslingen, et s'établit en arrière de Bamberg. *Kléber* avec la gauche vers Strullendorf, et vient en arrière de Bamberg.	29 août. *Lichtenstein* passe le Mein à Eltman, puis revient au soutien de Hotze. *Hotze* à Burg-Eberach, combat et rappelle Lichtenstein à son soutien. *Starray* séjourne. *Kray*, avec l'avant-garde, s'approche de la Wiesent. *L'Archiduc* avec l'armée à Binsberg et Bayersdorf.
30 *Grenier* à Schweinfurt. *Championnet* passe le Mein à Wiset et marche à Zeil.	30 *Starray* se réunit avec ses deux autres divisions à Burg-Eberach, et canonne les divisions Bernadotte

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
Bernadotte le suit.	et Championnet.
Kléber passe à Alstadt et marche aussi sur Zeil.	*Kray* suit le général Kleber et inquiète sa marche.
	L'armée vers Bamberg.
31 août. Marche de nuit.	
La droite vers Schweinfurt.	
La gauche à Laurin-gen:	
1er sept. Séjour.	1er sept. *Starray*, *Hotze*, } par Kinzingen à Reperndorf.
	Lichtenstein à Biebergau.
	L'armée à Ober-Schwartzach.
	Elsnitz sur la droite du Mein à Kloster-Thérèse.
2 *Bonnaud* avec la cavalerie sur Wurtzbourg, et combat vers Estenfeld.	*Hotze* au Galgenberg près de Wurtzbourg.
rnadotte, *idem*.	*Starray* près de Rottendorf, se lie avec lui.
hampionnet à Korach.	*L'Archiduc* jette un pont à Dettelbach et fait passer Kray.
enier à Unterleichfeld.	*L'armée* doit suivre dans la nuit.
1 division Collaud st répartie dans les utres divisions.	*Staader* reste à Geroldshofen.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
Lefevre à Schweinfurt.	*Elnitz* à Kloster-Thérèse.
3 sept. Bataille de Wurtzbourg.	
L'armée bivouaque à Arnstein sur la route de Hamelbourg.	
Lefevre toujours à Schweinfurt se réunit dans la matinée avec elle.	

Il suffit d'examiner ces divers mouvemens sur la carte, pour voir que l'Archiduc avait manœuvré comme il convenait, pour prévenir l'armée française sur la route de Wurtzbourg, et porter, dès le principe, le corps de Starray sur son flanc. On ne peut néanmoins s'empêcher d'observer que sa grande supériorité numérique lui eût donné les moyens de chercher des résultats plus décisifs. Les succès remportés à Amberg auraient eu des suites bien plus importantes, si l'on se fût mis en état de profiter de la situation critique où Jourdan se trouva vers Velden, au lieu de laisser le gros de l'armée en position sur le champ de bataille, et de se borner à faire suivre l'ennemi par de faibles avant-gardes. Il était assez inutile d'arriver à Wurtzbourg avant l'armée française, l'objet essentiel

était de gagner Bamberg avant elle avec des forces considérables, autrement sa retraite était assurée sur la Lahn par la province de Fulde.

Jourdan ayant gagné Hilpoldestein le 26, et marchant le lendemain sur Ebermanstadt, eût été bien embarrassé s'il eût trouvé Bamberg gardé par 20 mille Autrichiens, ce qui eût été fort possible, car la tête de leur colonne était déjà à Nuremberg le 24. Mais, puisque dans cette première tentative il avait été débordé de trop loin et pas assez fortement inquiété en queue, Hotze était encore à même de gagner Schweinfurt avant lui, puisqu'il l'avait déjà prévenu sur la grande route de Wurtzbourg.

Le prince de Lichtenstein avait jetté, le 28 août, un parti sur Bamberg qui eût enlevé le quartier-général de l'armée française, si l'un des aides-de-camp de Bernadotte n'était arrivé fort à propos avec un escadron pour délivrer le général Ernouf et les équipages.

Cet événement fort indifférent en lui-même, augmenta les inquiétudes du Général en chef français; il crut n'avoir pas seulement affaire à des partisans, et résolut, le 28, de porter une partie de ses forces sur la rive gauche de la Rednitz par Seussling et Herscheid sur Reich-Eberach, et vers Pommersfeld, afin de combattre avec ses trois divisions de droite le corps Starray qui était vers Burg-Eberach et Hochs-

tadt, tandis que Kléber, avec deux autres corps, contiendrait l'Archiduc sur la rive gauche de la Rednitz vers l'Aich et Forcheim. Ce mouvement aurait sans doute forcé Starray à la retraite, mais ne pouvait l'empêcher de la diriger sur Langelfeld et Wurtzbourg, où il serait encore arrivé avant l'armée française (1), et où il aurait attendu une nouvelle coopération de l'Archiduc pour une attaque générale. D'ailleurs ce projet avait l'inconvénient de laisser Kléber exposé aux coups de l'armée impériale, car si le Prince avait fait le moindre mouvement offensif, ce Général se serait trouvé engagé dans une lutte dangereuse. Jourdan aurait beaucoup mieux fait de viser à atteindre Schweinfurt avant les Autrichiens, et de n'engager d'action qu'avec toutes ses forces, après s'être assuré d'une retraite sur Hamelbourg.

Au surplus l'operation projetee n'eut point de suite, Bernadotte ayant trouvé peu sûrs les ponts jetés sur la Rednitz, vers Seussling, vint passer cette rivière à Bamberg pour se porter de front sur Burg-Eberach (29 août). Il y rencontra le corps

(1) Nous avons dit plus haut que c'était à Bamberg, et non à Wurtzbourg, qu'était le point décisif. Mais puisqu'on avait négligé le premier, et laissé aux Français la liberté d'y arriver, l'autre avait alors toute son importance stratégique, et de plus tous les avantages d'un bon poste militaire.

de Hotze qu'il repoussa d'abord de ses premières positions : ce général ayant attiré à lui le prince de Lichtenstein qui était déjà vers Eltmann, où il avait passé le Mein et enlevé un convoi, ces deux corps autrichiens rendirent tous les efforts de Bernadotte inutiles. Après un combat très-vif, il se replia sur les bois de Durkig (1).

Le Général en chef a assuré qu'il avait eu l'intention de renouveller l'attaque, le 30 au matin, avec les divisions Bernadotte et Championnet, mais qu'il n'avait pas cru devoir le faire, après avoir reconnu, au point du jour, que la majeure partie de l'armée ennemie était présente. On voit qu'il s'était trompé dans cette reconnaissance, car il n'y avait sur ce point que les corps de Hotze et de Lichtenstein : Starray qui était à Hochstadt, ne se réunit à eux que dans la matinée. Au reste, cette tentative n'eût amené aucun résultat favorable, et Jourdan gagna beaucoup plus en se dirigeant sur Schweinfurt par la rive droite du Mein, sans être inquiété par l'ennemi.

---

(1) Les résultats de ce combat, quoique perdu, furent très-avantageux aux Français, puisqu'il détermina Hotze à retirer le prince de Lichtenstein d'Eltmann. Ce corps aurait fait un grand mal dans la marche de Jourdan, de Bamberg sur Schweinfurt. Ce fut une faute ; il aurait mieux valu que Hotze fût joint par Starray.

L'armée autrichienne, par cette circonspection, faisait un pont d'or à l'ennemi, dont il pouvait achever la défaite. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter un coup-d'œil sur la position du 29. Grenier s'en allait sur Eltmann et Schweinfurt avec les parcs : Bernadotte était repoussé à Ebrach ; Championnet marchait de Reuth par Bamberg sur Aurach ; la cavalerie se dirigeait vers Seussling sur la chaussée de Forcheim ; Kléber, avec la gauche, était en route d'Ebermanstadt sur Strullendorf. Toutes les troupes ainsi disséminées auraient été accablées, si l'Archiduc avait marché vivement sur elles. Dès le 28, il aurait pu réunir une trentaine de mille hommes à Eberach, et autant à Bamberg, avec lesquels rien ne s'opposait à ce qu'il entreprît une attaque générale, ou qu'il devançât Jourdan par Geroldshofen à Schweinfurt, si ce dernier se retirait par la rive droite du Mein.

Hotze s'empara du pont de Kitzingen le 1er septembre, y passa le Mein et se dirigea sur Wurtzbourg. Son avant-garde, favorisée par les habitans, pénétra dans la ville, dont la faible garnison se jetta dans la citadelle ; la place fut occupée par deux bataillons. Le général Kienmayer passa sur la rive gauche du Mein pour bloquer le fort. Le reste du corps de Hotze prit position au Galgenberg. Le général Starray campa à Repperndorf ; Lichtenstein

avec les troupes légères, à Bibergau et Euerfeld. L'archiduc, de son côté, marcha le 1er. à Oberschwarzach; Kray à Geroldshofen; les généraux Stader et Elsnitz observèrent Schweinfurt. L'armée autrichienne était organisée conformément au tableau ci-joint. Elle resta le 2 dans ses positions, ignorant encore que Jourdan eût marché de Schweinfurt sur Wurtzbourg; dans tous les cas, ce séjour était une faute, car il fallait gagner cette ville ou Gmunden le plutôt possible, quel que fût le parti pris par l'ennemi.

Jourdan ayant gagné Schweinfurt le 31 août, il eût été impossible de lui ôter sa retraite sur la Lahn par Hamelbourg, s'il n'en avait fourni lui-même l'occasion, en descendant mal à propos de Schweinfurt sur Wurtzbourg, au lieu de prendre la route directe par Gmunden sur Hanau. On voit en effet par le tableau des mouvemens, que l'armée française qui était entre Schweinfurt et Lauringen, avait marché, le 2 septembre, sur Wurtzbourg, où elle devait s'attendre à rencontrer l'ennemi, puisqu'il l'avait devancée de plusieurs jours à Eberach. Pendant toute cette marche, la division Bernadotte tirailla avec le corps de Hotze. L'armée française traversa de nuit le défilé de Kornach, et vint occuper les positions suivantes.

La droite, aux ordres du général Bernadotte, était entre Lengfeld et le ravin de Rottendorf qui

couvrait son front ; la division Champi[illegible] sur les hauteurs en avant de Kornach ; la division Grenier vers Unter-Bleichsfeld ; la réserve de Valerie vers Meinbrunn ; la division Collaud fut dissoute et répartie dans les autres ; celle du général Lefevre était restée vers Schweinfurt.

Cette position n'était pas tenable, dès que l'ennemi était en forces et maître de Wurtzbourg ; il était dangereux de recevoir bataille avec le ravin de Kornach à dos. La ligne française était trop étendue et sans réserve, et le placement de Lefevre à Schweinfurt, contraire à tout calcul raisonnable ; c'était un détachement du tiers de l'armée à dix lieues d'elle, et sans but. On devait s'attendre d'être forcé à se faire jour, puisqu'on avait été prévenu de deux marches à Eberach, et que Hotze devait être à Wurtzbourg ; dans ce cas, si l'armée avait réussi à passer, la division Lefevre eût été sacrifiée sans motif. Si l'on désespérait au contraire de forcer le passage, il est assez singulier qu'au lieu de marcher par la ligne la plus courte de Gmunden sur Hanau, on soit venu se jeter dans la presqu'île formée par le Mein. Aucun raisonnement ne saurait donc justifier la marche sur Wurtzbourg, ni le placement de Lefevre à Schweinfurt (1).

(1) On a voulu justifier cette position de Lefevre, en di-

ÉTAT DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, A WURTZBOURG, (le 7 septembre 1796.

CORPS DE GAUCHE SOUS LE GÉNÉRAL STARRAY.

STARRAY. — RIESCH. — Général HOTZE au G[illegible]berg.

Bat.	Esc.	
1	»	Chasseurs tyroliens.
1	»	1er Slavonier.
1	»	4e O'donell.
»	6	Barco, hussards.
»	6	Kinsky, chevau-legers.
»	2	Cobourg, dragons.
»	2	Albert, carabiniers.
1	»	Calemberg.
1	»	Lascy.
1	»	Oliv. Wallis.
2	»	Palatins.
1	»	Sernasti, grenadiers.
1	»	Alfalbern.
1	»	Candiani.
1	»	Dietrich.
1	»	Retz.
1	»	Pirsch.
»	4	Empereur, hussards.
»	4	Cobourg, dragons.
»	6	Zeschwitz, cuirassiers.
»	4	Empereur, chevau-légers.
»	5	Levenehr.
2	»	Manfredini à Wurtzbourg.
1	»	Granges.
1	»	Ferar-Kinsky.
1	»	Devins.
1	»	Spleny.
1	»	Bodeskaty, grenadiers.
1	»	[illegible]inger.
»	[illegible]	Empereur, hussards.

22 Bat. 43 Esc.

CORPS SOUS L'ARCHIDUC, EN PERSONNE.

Lieutenant-général KRAY. — Général d'artillerie, général WARTENSLEBEN. — WERNECK. — COLLOREDO.

Bat.	Esc.	
1	»	[illegible]
1	»	Varasdiner.
1	»	Archiduc Charles.
1	»	Vallaques.
1	»	Chasseurs.
1	4	Rohan.
2	»	Starray.
2	»	Giulay.
1	»	Empereur.
»	8	Baron.
»	4	Latour.
»	2	Uhlans.
»	4	Bussy.
»	3	Vecsay.
»	4	Karacksay.
»	4	Blankenstein.
1	»	Slavonnier, 1er.
»	6	Empereur, carabiniers.
»	6	Albert, carabiniers.
»	6	Mack.
»	6	Nassau.
1	»	Ulm, grenadiers.
1	»	Frankenbusch, grenad.
1	»	Zegrad.
1	»	Riera.
1	»	Paulus.
1	»	Kraisern.
1	»	Genedegg.
1	»	Schr[illegible]

20 Bat. 5[illegible] Esc.

CORPS DE STAADER, OBSERVANT SCHWEINFURTH.

ELSNITZ, à Closter-Thiers.

Bat.	Esc.	
1	»	Slavonnier, 4e.
1	»	Wurmser.
1	»	Varasdiner, 2e.
1	»	Rohan.
1	1	Carneville.
1	4	Bourbon.
»	2	Vecsay.
»	4	Blankenstein.
»	2	Karaczay.
»	2	Latour.
»	2	Uhlans.
6	17	

STAADER, à Gerolshofen.

Bat.	Esc.	
1	»	Beaulieu.
1	»	Murray.
1	»	Clerfayt.
1	»	Wurtemberg.
1	»	Warasdiner, 1er.
»	2	Berczeny.
»	2	Saxe.
»	2	Blankenstein.
»	2	Keglevics.
»	2	Royal-allemand.
5	10	

11 Bat. 27 Esc.

53 Bataillons, 127 Escadrons.

L'Archiduc ayant eu avis de ce mouvement des Français dans la soirée du 2, fit partir sur-le-champ le général Kray pour Stadtschwarzach, où l'on jettait un pont que sa division devait passer encore dans la nuit du 2 au 3 pour aller soutenir Starray. Ce dernier informé de l'approche de l'armée française, s'était avancé sur Rottendorf (B) pour se lier avec Hotze. Le 3 au matin, l'Archiduc se rendit de sa personne au pont de Schwarzach, lequel, à son grand étonnement, n'était pas encore achevé. Il y accéléra le passage des troupes du général Kray.

Jourdan ignorait que son adversaire eût passé le Mein avec la majeure partie de son armée, et croyait n'avair affaire qu'à l'avant-garde qu'il avait combattue à Burg-Eberach, ses dispositions furent faites en conséquence; la division de cavalerie devait soutenir les troupes de la droite, et quelques escarmouches eurent lieu entre elles, et les escadrons du prince de Lichtenstein vers

---

sant qu'elle avait pour but de couvrir la retraite de l'armée. Sans doute, si Jourdan avait résolu de marcher par Hamel-bourg sur la Lahn, il fallait ne pas laisser cette route à découvert; mais Francfort est plus près de Schweinfurt que de Wurtzbourg; alors, pourquoi l'armée ne marcha-t-elle pas tout entière, sur cette direction, au lieu de venir, le 2, s'engager dans la presqu'île, formée par le grand coude du Mein, pour s'éloigner inutilement de son point de retraite, de deux fortes marches?

le bois. La division du général Championnet avait ordre de s'emparer du bois d'Estenfeld qui couvrait l'aile droite de Starray. Enfin, il avait été prescrit au général Grenier de s'avancer sur Selingstat pour chercher à couper l'ennemi de son point de communication avec le Mein. On ne tarda pas à s'apercevoir que ces dispositions, bonnes tout au plus si l'on n'avait eu affaire qu'à l'avant-garde ennemie, devenaient très-dangereuses devant une armée supérieure en nombre.

Un brouillard épais avait empêché les deux partis de distinguer leurs mouvemens. Jusqu'alors l'Archiduc ne savait pas s'il était en présence d'une arrière-garde ou de toute l'armée. Ce ne fut que vers onze heures que ce brouillard se dissipant, il s'aperçut que Jourdan, avec le gros de son armée, manœuvrait contre les flancs de Starray, qui disputait le terrain pied à pied.

Ce Prince ordonna aussitôt au général Kray, qui se trouvait en colonne dans le vallon en face de Dettelbach, de longer le Mein à la faveur des hauteurs, et de déboucher vivement sur Ne[illegible] contre le flanc gauche des Franç[illegible] le corps de bataille de Wartensleben [illegible] sur le pont et au gué du Mein, se dé[illegible] le vallon près d'Euerfeld, derrière le prince de Lichtenstein. Celui-ci se prolongea vers la droite

pour gagner le flanc gauche de l'ennemi ; il fut soutenu par la réserve de grosse cavalerie.

Au même moment, le général Grenier était en marche sur Selingstadt. Dès qu'il aperçut la cavalerie impériale se développer dans la plaine, il prit la résolution de ne faire partir que son infanterie légère, soutenue d'une demi-brigade de ligne et d'un régiment de dragons ; mais le général Championnet ayant appuyé à droite sur les entrefaites, et se trouvant déjà aux prises avec l'ennemi, ces troupes se trouvèrent de suite en première ligne, et bientôt obligées de combattre contre des forces supérieures. L'avant-garde commandée par le général Ney, qui était encore en avant d'Oberbleichsfeld, fut serrée de très-près et sur le point d'être enveloppée plusieurs fois par la cavalerie de Kray qui avançait sur deux lignes : le général Grenier porta aussitôt une demi-brigade d'infanterie et un régiment de dragons sur une hauteur à droite d'Oberbleichsfeld, pour donner à cette avant-garde la facilité de se retirer. Ce fut dans cette position qu'elle opéra sa réunion, et l'on y combattit avec la dernière opiniâtreté.

Le général Jourdan instruit de ce qui se passait [illegible] point, s'y porta de sa personne : il vit alors que le prince Charles avait passé le Mein, et continuait à déployer sa nombreuse cavalerie ; l'aile gauche était entièrement débordée.

En effet Wartensleben était arrivé à Elberfeldorf avec les réserves de grosse cavalerie qu'il fit déployer ; les 14 escadrons de troupes légères de Lichtenstein se formèrent à sa droite ; on attendit quelque temps dans cette position que les grenadiers du général Werneck fussent arrivés, afin de commencer l'attaque.

Jourdan ordonna alors au general Bonnaud de se porter avec la réserve de cavalerie en avant d'Oberbleichsfeld, où le général Klein avait déjà conduit les deux régimens de dragons de la division Championnet ; Bonnaud dut prendre le commandement de toutes les troupes à cheval qu'on réunissait sur ce point, et fondre avec impétuosité sur celles de l'ennemi. Ce brave général arriva en avant du village qui lui était indiqué ; mais lorsqu'il voulut déboucher dans la plaine par l'intervalle assez resserré qui se trouve entre deux petits bois, la cavalerie légère française était déjà vivement repoussée sur la gauche par celle des Autrichiens ; à l'instant même sa tête de colonne fut menacée par une masse de grosse cavalerie qui s'avançait fièrement par escadrons. La position de Bonnaud était critique, la retraite lui était impossible, il fallait ou prendre avec audace l'initiative : ce général fit sonner la charge ; les deux partis se choquèrent avec fureur ; les escadrons français de droite commençaient à plier, lorsque ceux de gauche

par un mouvement rapide, tombèrent sur le flanc de l'ennemi, et le ramenèrent battant durant quelques minutes.

Tandis que le général Jourdan faisait sonner le ralliement, la réserve de cavalerie autrichienne, composée des brigades de Rosemberg, d'Anhalt-Kothen et de celle de Haddick du corps de Kray, s'avança au grand trot, et fondit sur les escadrons de Bonnaud; l'on n'avait pas de troupes fraîches à lui opposer, et les escadrons même étaient encore en désordre par suite de la première charge. L'issue d'un engagement aussi inégal ne pouvait pas être douteuse; aussi, malgré tous les efforts de son Général, la cavalerie française fut-elle culbutée, dispersée et forcée à se rejeter derrière l'infanterie, dont la bonne contenance arrêta long temps l'ennemi. Le mal devait être d'autant plus grand, que l'armée de Jourdan se trouvait sur une seule ligne, et sans la moindre réserve; on s'aperçut, mais trop tard, que la division Lefevre eût été plus utile ici qu'à Schweinfurt.

Les grenadiers du général Werneck, à peine arrivés, furent déployés, et dirigés à gauche par le bois d'Estenfeld, qu'il fallait enlever pour joindre Starray; ce mouvement réussit d'autant mieux, que la retraite des Français était déjà résolue. Au même instant le corps de Starray, secondé par ces attaques, avait repris son mouve-

ment offensif en portant ses efforts par sa droite ; de sorte que le centre des Français, ainsi menacé par des forces supérieures, repassa avec précipitation le ruisseau de Kornach. L'armée de Jourdan voulut se former de nouveau sur la rive droite de ce ravin, mais l'Archiduc la suivit de près ; Werneck et Starray passèrent le défilé sur quatre colonnes, entre Kornach et Lengfeld.

Kray avançait aussi sur deux colonnes par Heiligenthal et Dippach contre la division Grenier, laquelle, trop faible, disséminée et débordée par son extrême gauche, fut fort heureuse de pouvoir se rejetter sur le bois de Gramschatz, partie vers Grambach, partie sur Sulzwiesen. Deux bataillons d'arrière-garde, atteints près d'Opferbaum, se formèrent vainement en carré : ils furent enfoncés, sabrés ou pris.

Alors le général Jourdan accéléra sa retraite et se porta sur les hauteurs en arrière de la route de Schweinfurt. La division Bernadotte, commandée par le général Simon, vint se former sur le Geisberg ; elle fut poursuivie par le corps de Hotze, qui entama son arrière-garde. La gauche s'appuyait à un bois près du village de Mulhausen, occupé par une brigade d'infanterie ; la droite s'étendait dans la direction de Werschpach.

Le corps de Starray avait achevé de déboucher du ravin, et s'était déployé à côté de l'Archiduc,

L'armée autrichienne, non contente de perdre un temps précieux à se former sur deux lignes, s'avança lentement en bataille contre les positions des Français, et commit en outre la faute de refuser sa gauche, ce qui fit rabattre sa droite, commandée par Kray, sur la partie méridionale du bois de Gramschatz, vers Grumbach, tandis qu'on eût obtenu la victoire la plus complète, en portant rapidement dix mille chevaux sur Sulzwiesen et Binsbach. Par cette manœuvre, la moitié de l'armée française aurait été dans l'impossibilité de gagner Arnstein.

Jourdan qui ne se dissimulait plus la position critique de l'armée, ne la laissa pas longtemps derrière Mulhausen; il profita du temps que le déploiement de l'ennemi et la lenteur de sa marche en bataille lui avait laissé, pour continuer sa retraite par le bois de Gramschatz sur Arnstein. Ce mouvement n'eut pas lieu sans quelque désordre; les derniers bataillons de la droite qui défilaient de Gundersleben, furent sabrés ou pris. Les Français auraient beaucoup plus souffert, si les bois n'eussent pas favorisé leur marche, et si les Impériaux eussent profité de leur énorme supériorité en cavalerie.

Telle fut l'issue de l'affaire de Wurtzbourg qui décida la retraite des armées d'Allemagne. On ne saurait blâmer les manœuvres de l'Archiduc, puisqu'il ne s'attendait pas à trouver Jourdan

dans cette position. On voit par le récit des événemens que l'inaction dans laquelle les Autrichiens restèrent, le 2 septembre, sauva l'armée française, qui était prévenue sur ses communications par des forces supérieures et victorieuses. L'Archiduc devait penser que Jourdan étant à Schweinfurt, chercherait à gagner la route de Wurtzbourg, de Gmunden ou de Hamelbourg; dans tous les cas, il convenait aux Impériaux de venir passer le Mein vers Fahrt ou Schwarzarch, pour être en mesure d'agir vigoureusement et de concert avec Starray. Dans le cours de la journée, leurs plus grands efforts se firent à leur droite, ce qui serait devenu décisif si Kray eût été renforcé du corps de Staader, laissé inutilement à Geroldshofen, et que tous les deux se fussent jetés sur Dippach et Bergtheim, tandis que l'Archiduc eût attaqué les villages de Bleichsfeld : il est facile de juger quel aurait été le sort de l'armée française, lorsqu'assaillie de toutes parts, elle eût été coupée de Wurtzbourg, Gmunden et Hamelbourg, et se fût encore trouvée séparée de la division Lefevre. Il faut convenir néanmoins que les dispositions de l'Archiduc, à l'instant où il vit qu'il avait un engagement général, furent très-bonnes, et que si l'exécution en avait été conduite avec plus de vigueur, et appuyée à droite par le corps de bataille d'infanterie, l'armée française eût été

rejetée avec une perte immense sur la mauvaise route de Gmunden.

Enfin Jourdan était parvenu à gagner Arnstein; il ne lui restait d'autre parti à prendre que de renoncer à sa retraite sur Francfort pour atteindre la Lahn par les montagnes de Fulde, dont les chemins sont aussi mauvais que le pays est difficile. Les mouvemens indiqués ci-après furent le résultat de cette opération.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
3 sept. Bataille de Wurtzbourg. *Lefevre* à Schweinfurth.	3 sept. *L'armée autrichienne* passe la nuit sur le champ de bataille.
4 *L'armée* derrière la Saal, sur la route d'Hammelbourg à Fulde. *Lefevre* à Kitzingen.	4 *Elsnitz*, *ichtenstein*, } suivent seuls l'armée française dans sa retraite sur Hammelbourg et Gmunden. *Kray* à Waldbutenborn. *L'Archiduc* avec toute l'armée se dirige sur Aschaffenbourg, et campe à Mittelzell, d'où il détache Meerfeld sur Manheim.
L'armée à Brickenau. *Lefevre* à Oberbach.	5 *L'armée* reste en position. *Wartensleben* avec

	FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
		un gros corps, soutient Kray à Lengfurt.
		Kray à Esselbach.
		Lichtenstein à Gmunden.
		Elsnitz passe la Saal.
6 sept.	*Grenier* passe à Schluchtern, et s'établit à Ulm-Bach.	6 sept. *Kray* à Aschaffenbourg.
	Bernadotte, *Championnet*, en arrière de Schluchtern.	*Wartensleben* à Rohrbrunn.
	Bonnaud à Breitbach.	*L'Archiduc* à Lengfurt.
	Lefevre en avant de Schluchtern.	*La cavalerie* en marche sur Miltenberg.
7	*Grenier* à Steinberg. Le temps affreux force les autres divisions à rester sur la route de Steinberg.	7 *Kray* sur la Kahl et la Kinz.
	Lefevre à Alleroth sur la Saynbach.	*L'armée* à Aschaffenbourg.
	Bonnaud à Budingen.	*Elsnitz*, *Lichtenstein*, vers Bierstein et Steinau.
	Marceau lève le siége de Mayence et se replie sur la rive droite du Mein.	
8	*Grenier* à Muschenheim et Eberstadt.	8 Séjour de l'armée. Elle communique avec le général Neu, gouverneur de Mayence.
	Championnet vers Butzbach.	
	Lefevre vers Bergstadt.	

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
Bonnaud par Ottemberg et Friedberg.	*Elsnitz*, *Lichtenstein*, { suivent toujours l'armée française en queue.
Marceau à Opladen et Dietheim.	
9 sept. *L'armée* derrière la Lahn.	9 sept. *L'armée* marche sur la Kahl vers Dettingen.
Grenier à Altzbach.	
Championnet vers Altemburg et Altsteden.	*L'avant-garde* sur la Niedda.
Bernadotte à Oberbiehl et Weilbourg.	*Neu* sort de Mayence et se porte à Erbenheim, (vers Kemel).
Lefevre en avant de Wetzlar vers Udenhofen, et Klein Rectenbach.	
Bonnaud vers Butzbach, et ensuite vers Udenhofen.	
Marceau combat avec la divis. de Mayence, et se retire sur Nassau, Dietz, Kirchberg et Sintzhofen.	
10 *Grenier* reste en position.	10 *L'armée* marche sur Windecken.
Championnet se prolonge sur Kintz.	*Hotze* à Hombourg et Friedberg.
Bernadotte derrière Runkel et Hofheim.	*Kray* sur la Nidda et sur la Wetter.
Bonnaud reste en position.	
Lefevre *idem*.	

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
	Marceau depuis Limbourg à Nassau.		
11 sept.	*Grenier* escarmouche à Giessen.	11 sept.	*Kray* à Giessen et Wetzlar.
	Championnet garde Weilbourg.		*Hotze* à Weilmunster.
	Bernadotte marche vis-à-vis de Limbourg.		*Neu* à Kirberg et Camberg.
	Bonnaud d'Udenhoffen à Dieffenbach, près de Leun.		*Starray*, avec la réserve, soutient Kray à Wetzlar.
	Marceau reste vers Nassau et Dietz.		*L'armée* séjourne.
12 et 13.	*Lefevre* repasse la Lahn et se porte à Hemersteim.	12	*L'armée* à Friedberg.
	Grenier en arrière de Giessen et Felzberg.	13	*L'armée* à Usingen.
	La division Castelvert de l'armée de Hollande relève la droite de Marceau à Nassau.		
14	*Marceau* à Dietz et Limbourg, ses avant-gardes vers Minsfelden.	14	*L'armée* à Munster., *Neu*, combat.
	Combat vers Limbourg et Nassau.		
15	*Bernadotte* appuie à gauche et marche	15	*L'armée* à Nied[illegible] brecheren.

	FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
	entre Runkel et Lahnberg.	*Kray*, *Starray*, *Hotze*, dans leurs anciennes positions.
	La cavalerie à Atzlar.	
	Marceau combat vers Minsfelden	
16 sept.	*Grenier* attaqué à Giessen.	16 sept. *Kray* attaque Giessen.
	Bonnaud avec la cavalerie le soutient.	*L'Archiduc* attaque les avant-gardes de Marceau.
	Lefevre idem.	
	Bernadotte, *Championnet*, restent dans leurs positions.	
	Marceau attaqué sur la rive gauche, vers Dietz et Limbourg, se replie sur Oftheim.	
	Castelvert à Nassau, entre Dietz et le Rhin.	
17	*Marceau* attaqué et débordé par Dietz, se retire sur Molzberg.	17 *Hotze* suit Marceau sur Montabauer et Meremberg.
	Bernadotte sur Mehrenberg.	*L'armée* campe vers Ostheim.
	Castelvert à la tête du pont de Neuwied.	*Neu* à Dietz.
	Grenier se retire par Herborn sur Hachembourg.	*Starray*, *Kray*, vers Giessen et Wetzlar.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
	Championnet par Herborn sur Hachembourg.		
18 sept.	*Lefevre* marche par Herborn sur Hoff.	18 sept.	*Hotze* marche sur Hayn.
	Bernadotte à Hayn.		*L'armée* à Molzberg.
	Cavalerie à Schomberg.		*Neu* à Montabauer et Granzhausen.
	Marceau inquiété, se maintient à Freylingen.		
19	*Lefevre* sur Altenkirchen.	19	*Hotze* attaque Marceau et pousse sur Hochstbach.
	Grenier sur Birnbach.		*L'Archiduc* à Freylingen et Hachembourg.
	Championnet à Weyerbusch.		*Kray* de Wetzlar sur Hachembourg, poussant des partis sur Siegen.
	Bernadotte sur Altenkirchen.		
	Cavalerie idem.		
	Marceau de Molzberg sur Altenkirchen, attaqué et tué.		
20	*Championnet* passe la Sieg, et marche à Mondorf et Eschemard.	20	*Hotze* attend l'armée.
	Grenier à Troisdorf.		*Neu* à Hennefeld.
	Cavalerie à Dukendorf.		*L'armée* marche à Wallerod.
	Poncet, avec le corps de Marceau, passe le Rhin à Bonn.		*Kray* sur Kirchrein.

FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.	
	Bernadotte. *Lefevre,* à Ukerath.		
21	*L'armée* entre Pfortz et Bensberg, vis à-vis de Cologne. *Moreau* était encore sur le Lech.	21	L'ennemi s'étant retiré, l'armée reste dans les mêmes positions.

L'armée autrichienne avait pris position le 4 à Zell, elle manœuvra toujours dans l'intention de gagner Hanau avant les Français, et de les séparer du corps de Mayence; mais on peut voir par le tableau des mouvemens, que sa marche fut trop lente pour atteindre ce but, et qu'elle ne profita pas du gain de la bataille. La retraite des Français étant décidée sur Hamelbourg et Brickenau, on pouvait les faire suivre par les corps d'Elsnitz, de Lichtenstein et de Staader, tandis que tout le reste, formant environ 40 mille hommes, se serait porté en trois marches, le 6 au soir, à Francfort. Jourdan qui était ce jour-là à Schluchtern, se fût trouvé isolé par une masse supérieure, et du corps de Marceau devant Mayence et de ses ponts du Rhin : les Autrichiens perdirent au contraire les momens les plus précieux et l'occasion la plus favorable; car ils employèrent près de onze jours pour se rendre sur la Lahn, où ils auraient dû arriver en six ou sept

marches, attendu qu'il n'y avait que 44 lieues à parcourir.

Il est également inconcevable que l'armée impériale qui s'était avancée si lentement, le 8, sur Aschaffenbourg, n'ait pas mis à profit sa position pour se lier avec la division de Neu qui était à Mayence, et marcher sur-le-champ à Limbourg, afin de forcer Marceau à repasser le Rhin à Neuwied.

L'Archiduc résolut cependant de ne pas laisser l'armée française s'établir solidement dans ses nouvelles positions, d'où elle aurait bientôt pu déboucher une seconde fois sur le Mein. Son projet était de faire mine de passer la Lahn à Wetzlar, comme il l'avait fait au commencement de la campagne; mais lorsqu'il serait arrivé à Friedberg, il devait changer de direction à gauche pour venir à Limbourg forcer le point décisif de la ligne ennemie. Ce plan qui valait sans doute beaucoup mieux que celui du mois de juin, et qui justifie toutes les observations que j'ai faites à ce sujet, fut encore exécuté avec lenteur, car on mit cinq jours pour venir à Kahl, vis-à-vis de Seligenstadt, jusqu'à Munster (22 lieues). Malgré un retard si préjudiciable, cette manœuvre força pourtant l'armée française à quitter la Lahn pour repasser le Rhin. On peut juger quelle défaite elle aurait essuyé, si l'Archiduc eût

[illegible]ché dès le 7 sur Francfort, et que Marceau eût été rejeté au-delà du Rhin. Le corps de Jourdan, alors isolé vers Venings et Nidda, prévenu à Limbourg et coupé de ses communications, eût été en majeure partie détruit.

Quoi qu'il en soit, on voit par le tableau des mouvemens que l'Archiduc était arrivé le 13 à Usingen et le 14 à Munster. Kray se trouvait depuis plusieurs jours vers Giessen et Wetzlar; il fut renforcé par la réserve pour inquiéter Jourdan sur sa gauche; Hotze était à Weilmunster, Neu à Kirberg.

L'armée française tenait toujours sa position de la Lahn par une chaîne de divisions, dont le front était étendu depuis Giessen jusque sur le Rhin vers Ehrenbreistein: Marceau avait la droite au Rhin, son corps de bataille vers Limbourg et Nassau; Bernadotte était à Runkel, Championnet à Weilbourg, Lefevre derrière Wetzlar, Grenier à Giessen.

L'Archiduc qui aurait pu rassembler presque toutes ses forces sur Limbourg, en avait détaché une trop forte partie sur Giessen et Wetzlar; Kray attaqua, le 16, la gauche de Jourdan à Giessen; l'affaire fut beaucoup trop sérieuse pour une démonstration, et si c'était une attaque décisive, elle était décousue et isolée.

Kray passa la Lahn au gué de Wiesemar, et fit prendre son champ de bataille sur les hau-

teurs vis-à-vis de Kleiberg et de Seltzberg, fai[illegible] en même-temps filer de l'infanterie dans les bois en arrière de Weisemarbach. Ce mouvement fut protégé par une forte canonnade dirigée contre la droite de la division Grenier; il s'était en outre établi dans le vallon qui est en avant de Giessen, mais il montrait peu de forces sur ce point.

Le général Jourdan instruit de ce qui se passait, ordonna sur-le-champ à la grosse cavalerie de marcher au secours de la division Grenier, et au général Lefevre de lui envoyer une demi-brigade avec le régiment de cuirassiers, et une demi-batterie d'artillerie légère; il se rendit aussi en personne sur le champ de bataille. La canonnade et la fusillade étaient des plus vives. Les Autrichiens, supérieurs en nombre, envoyaient à chaque instant des troupes fraîches, auxquelles on opposait les renforts au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Le combat était encore indécis, et la nuit approchait, lorsqu'enfin le général Grenier réunit plusieurs demi-brigades, les forma en colonne, leur fit longer le bois, auquel était appuyé le flanc droit de l'ennemi, et chercha à le déborder. Cette manœuvre, exécutée avec vigueur et intelligence, força les Autrichiens à repasser entièrement la Lahn. Pour favoriser sa retraite, le général Kray fit déboucher par Giessen une forte réserve d'in-

terie qu'il avait sur la rive gauche de la Lahn, attaqua la brigade de droite de la division Grenier, et la força à se replier. La cavalerie française se porta alors en avant pour arrêter les progrès de cette *diversion*; elle essuya d'abord une fusillade qui lui fit éprouver quelque perte; mais le général Bonnaud s'étant mis à la tête de deux escadrons, longea un large ravin qui séparait les deux partis, tomba sur le flanc des tirailleurs, et en sabra un grand nombre. Ce coup de vigueur ralentit le feu des Autrichiens, et donna le temps à l'infanterie de se rallier. Le général Leval qui commandait le renfort envoyé par Lefevre, chargea l'ennemi de concert avec la brigade Olivier, et leurs efforts simultanés le forcèrent à se retirer dans la ville de Giessen; la nuit mit fin au combat; le général Bonnaud eut la cuisse cassée d'une balle, ce brave militaire fut beaucoup regretté.

Le centre de l'armée française resta dans ses positions.

Le même jour l'archiduc Charles fit attaquer les avant-gardes de Marceau vers Minsfelden, en avant de Dietz et de Limbourg, les obligea à se replier, et se rendit maître de ces deux villes, d'où il voulait déboucher le lendemain pour une attaque générale; un événement assez surprenant vint déranger ce projet. Le général Castelver qui couvrait l'espace depuis Dietz jusqu'au

Rhin, avec une division de l'armée du Nord, s'étant retiré sans ordre, et sur la crainte que lui avait donné l'attaque de la veille vers Limbourg, avait déterminé la retraite de la division Marceau sur Molzberg. Celle-ci, dont le flanc droit était en l'air, et qui avait des forces bien supérieures sur son front, se retira avec peine sur ce point, harcelée par les avant-gardes autrichiennes.

Jourdan de son côté, qui s'était aperçu que la position de Marceau était le point de mire des efforts de l'ennemi, avait ordonné au général Bernadotte de se porter sur Limbourg pour y soutenir la gauche de cette division qu'il y supposait encore. Ce mouvement fut ponctuellement exécuté, mais Bernadotte, loin de trouver la gauche de Marceau, rencontra devant Limbourg les troupes de l'Archiduc. La position des Français était critique, leur centre était à Weilbourg, sans aucune connaissance du mouvement des Autrichiens; il courait les plus grands dangers en cas d'attaque. Le général Bernadotte ne consultant que son courage, résolut de combattre pour donner le temps à l'armée d'exécuter sa marche rétrograde, et il le fit avec beaucoup de valeur jusqu'à midi; alors seulement il se retira après s'être réuni au général Simon : poursuivi et serré de très-près, il fut encore attaqué vers Mehremberg par les avant-gardes ennemies.

on se battit jusqu'à huit heures du soir, et la division prit sa position définitive à Waldembach. Cet événement força la gauche des Français à partir à l'entrée de la nuit, pour se replier par Herborn sur Hoff. Le 18, la division Castelvert était retirée dans la tête de pont de Neuwied (1). Marceau fut attaqué à Molzberg, et quoique débordé, il tint avec fermeté vers Freilingen, pour donner le temps à la gauche de l'armée, de se mettre en ligne avec le centre qui se trouvait vers Hayn et Schomberg.

L'Archiduc s'approcha de Molzberg, et Neu débloqua Ehrenbreistein.

Le 19, l'avant-garde du général Lefevre quitta sa position de Hoff à cinq heures du matin pour en prendre une sur les hauteurs d'Altenkirchen, appuyant sa droite à la grande route. La division du général Grenier se mit en marche à la même heure, et vint s'établir en avant du village de Riembach, en seconde ligne de la position d'Altenkirchen. Celle du général Championnet ne dut quitter son camp d'Hachembourg qu'à onze heures du matin, afin de protéger la retraite des autres divisions, qui l'effectuaient en échelons pour éviter toute surprise de la part de

(1) Pendant que l'armée française s'avançait en Franconie, on avait eu soin de faire commencer de suite la construction d'une tête de pont à Neuwied; elle était déjà assez avancée.

l'ennemi. Cette division se plaça en arrière de Weyerbusch, à cheval sur la route de Neuwied, afin de couvrir les derrières de l'armée.

Le général Bernadotte partit à trois heures du matin de sa position de Hayn, et vint camper sur les hauteurs en arrière d'Altenkirchen, où il arriva quelques heures avant les autres colonnes. La division de cavalerie suivit d'abord la marche de celle du général Bernadotte jusqu'à Hachembourg; mais l'ennemi ayant fait mine de se porter sur la grande route d'Altenkirchen, et de prendre à dos le corps du général Marceau, elle se dirigea promptement sur cette ville, où elle se mit en bataille en arrière du défilé, après avoir détaché un régiment à la rencontre de ce Général, pour chasser tous les partis qui venaient des environs de Montabauer. Les troupes de Marceau quittèrent leur camp de Molzberg à quatre heures du matin, et furent dirigées sur Altenkirchen en suivant la chaussée.

L'armée autrichienne, de son côté, s'était mise en mouvement : Kray, avec l'aile droite, marcha de Wetzlar sur Hachembourg; l'Archiduc, avec le gros de ses forces s'avança sur Freilingen; Hotze, sans l'attendre, avait déjà attaqué l'arrière-garde. On combattit toute la journée avec vivacité. Le général Marceau sut contenir par ses manœuvres un ennemi nombreux et acharné, jusqu'à ce que l'armée eût entièrement passé le défilé, et pris ses

positions sur la rive droite de la Wiedbach. Alors il se réunit à son corps principal, qui avait sa gauche à la droite du général Bernadotte, et dont la droite se prolongeait parallèlement au cours de la rivière : la division de cavalerie bivouaqua dans un bois en arrière du centre de sa position. Le général Marceau fut atteint dans cette retraite d'un coup de feu, dont il mourut quelques jours après ; on sait combien ce brave fut regretté de toute l'armée, et honoré par ses ennemis même.

Le 20, la division Poncet; ci-devant Marceau, passa le Rhin à Bonn ; le reste de l'armée passa la Sieg, et l'Archiduc campa à Wallerod. Ce fut alors que le général Beurnonville vint remplacer Jourdan dans le commandement de l'armée française, qui ne fit plus rien de cette campagne. Ce fut aussi de cette position que l'Archiduc partit quelques jours après, avec un corps d'environ 16 mille hommes, pour se porter contre Moreau, qui, dans cet intervalle, avait d'abord marché jusque sur l'Iser, et s'était ensuite déterminé à commencer son mouvement rétrograde sur Ulm, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Cette retraite de l'armée de Sambre et Meuse mit fin aux opérations sur le Bas-Rhin ; si elles ne présentent pas toujours l'application des grands principes de l'art, il faut néanmoins

convenir que, de part et d'autre, les troupes, les généraux divisionnaires y déployèrent beaucoup de courage et souvent un grand talent d'exécution. Le mouvement de l'Archiduc fut la seconde opération stratégique largement conçue que les armées autrichiennes aient exécutée dans cette guerre; il fait le plus grand honneur à ce Prince.

Le général Jourdan fit oublier, par le courage qu'il déploya à Wurtzbourg, les fautes qui l'obligèrent à recevoir bataille dans une position si défavorable.

CHAPITRE XXXIII.

L'armée du Rhin, au lieu de suivre l'archiduc Charles dans son mouvement contre celle de Sambre et Meuse, reste devant le général Latour et pénètre en Baviére; la défaite de Wurtzbourg l'engage à la retraite. Attaque des Autrichiens sur Kehl. Bataille de Biberach; combats de l'Eltz et de Schlingen.

L'issue de l'affaire de Neresheim que nous avons rapportée au chap. XXVIII, et l'arrivée de Jourdan à Nuremberg auraient dû assurer la jonction des deux armées françaises, si jamais cette réunion eût été le point objectif de leurs opérations; il aurait suffi pour cela que Jourdan se dirigeât de Nuremberg sur Aichstett, au lieu d'aller courir sur la Naab, et que l'armée du Rhin eût franchi la Wernitz. Mais il paraît que ne concevant aucun doute sur la possibilité d'être accablé séparément par une concentration des forces ennemies, chacun des généraux français s'en allait à son but en marchant directement sur sa ligne d'opérations : on vient de voir par quelle catastrophe ils furent tirés de leur sécurité.

Immédiatement après cette affaire de Neresheim, Moreau s'était avancé sur le Danube dans la direction de Donawerth : il n'avait plus devant lui que le corps du général Latour, fort d'environ 36 mille hommes, y compris ceux de Froelich et de Condé, l'Archiduc étant parti comme on sait, avec le reste de ses forces pour se réunir à Wartensleben.

L'armée française après plusieurs jours d'incertitude avait enfin passé le Danube le 19 août à Dillingen, et s'était portée sur la Zusam. Le 21 la division Tharreau se trouvait vers Kempten, la division Férino en avant de Mindelheim, et le gros de l'armée derrière la Schmutter près d'Engelshofen et Traisheim. Le Général en chef ignora pendant dix à douze jours le départ de l'Archiduc, circonstance d'autant plus remarquable que le pays renfermait beaucoup de partisans des français ; mais ce qui doit étonner davantage, c'est qu'après en avoir été informé, il choisit le plus mauvais parti de tous ceux qui lui restaient à prendre. Il était aisé de prévoir que les 28 mille hommes conduits par l'Archiduc contre Jourdan, donneraient aux Autrichiens une telle supériorité sur l'armée de Sambre et Meuse, que sa défaite serait inévitable : le seul moyen de l'empêcher eût été de marcher à son secours par la route la plus courte, c'est-à-dire, par Donawerth sur Aichstett, en prévenant le général

Jourdan de cette résolution, et en l'engageant à ne pas combattre isolément : toute autre opération était impraticable ou du moins dangereuse; car, si l'armée du Rhin continuait à s'avancer sur Munich, et que celle de Jourdan fût battue, la perte de toutes deux était probable. Loin de chercher à se rallier à l'armée secondaire dont les succès étaient le plus sûr garant des siens, le Général français résolut de pénétrer en Bavière, dans l'espoir d'opérer une diversion en faveur de son collègue. Ces diversions sur une même ligne, ne sont jamais qu'un grand détachement porté sur un point accessoire dont un général habile s'inquiète peu (1). L'Archiduc qui avait prévu la possibilité d'une invasion de la Bavière, n'en était pas moins résolu de ne revenir sur ses pas qu'après avoir battu Jourdan; ainsi la marche de Moreau loin

(1) Il faut s'entendre sur le mot diversion; on ne comprend pas, sous cette dénomination, une démonstration faite sur un point par des corps d'une même armée, mais bien une suite d'opérations exécutées au loin par un corps étranger à cette armée, et qui n'a aucun concert avec ses mouvemens. Une diversion dans ce cas est toujours une faute, à moins qu'on n'ait des forces supérieures, et qu'il ne s'agisse de porter des corps imposans sur les communications de l'ennemi, alors ce sont des manœuvres décisives et non des diversions. On peut en faire avec succès dans les guerres nationales ou guerres civiles, lorsqu'avec une diversion on peut opérer la levée d'une province, ou la création d'un parti.

de produire l'effet qu'il en attendait, isolait encore davantage l'armée de Sambre et Meuse de celle qui devait la seconder. A la vérité, le point offensif le plus avantageux était vers l'Inn ; mais pour l'atteindre, il aurait fallu une seule armée en Allemagne : dès qu'on avait commis la faute d'entrer en campagne avec deux corps d'égale force, il y avait de la témérité à en porter un sur l'Iser, pendant que l'autre revenait sur Dusseldorf. Cette faute, la plus grave de celles qu'on reproche au général Moreau, prouve au reste toute la difficulté de faire coïncider les mouvemens de deux armées qui marchent, de bases différentes, vers le même but ; elle démontre à plus forte raison, l'impossibilité de faire agir avec ensemble, des divisions répandues depuis les rives du lac de Constance, jusqu'auprès d'Egra en Bohême.

Le général Latour de son côté ne fut pas plus exempt de blâme, son unique but devait être de se baser sur Ingolstadt et sur la vallée du Danube, tant pour se rallier au prince Charles s'il eût été attaqué par des forces supérieures, que pour empêcher Moreau de tenter le mouvement concentrique qui eût pu amener la réunion des armées françaises, et compromettre celle de l'Archiduc. Le moyen d'y parvenir était de se concentrer sur le Bas-Lech ; et le Général autrichien, ne se contentant pas de négliger ce point stratégique avantageux, dispersa ses forces d'une

étrange ; des détachemens gardaient Ingolstadt, la division Mercantin forte de 7500 hommes était entre Rain et Pesenbach ; Latour avec 6 mille au centre vers Friedberg ; Condé gardait Landsberg avec 5 mille ; enfin une division de 12 mille hommes aux ordres de Froelich s'étendait à gauche vers Schongau et Isny jusqu'aux montagnes du Voralberg, dont la défense était confiée à la brigade Wolff, de concert avec les corps du haut Tyrol aux ordres des généraux Graffer et Saint-Julien.

Le 22 août l'armée française s'avança sur les hauteurs de Steppach, et le 24 elle passa le Lech ; il était aisé de juger que Latour, en voulant tout couvrir s'exposait à tout perdre. La plus grande partie de l'armée française, rassemblée vers Augsbourg, attaqua le faible centre des Autrichiens isolé de tout soutien : Férino se rabattant à gauche vint passer à Hanstetten ; Saint-Cyr près de Lechaussen ; Desaix avec l'aile gauche à Langwied, se bornant à faire observer le corps de Mercantin à Rain (1).

Le succès de cette entreprise fut tel qu'on devait l'attendre de l'état des deux partis. Férino ayant réussi à passer le Lech au gué de Hanstetten, se forma vers Ottmaring sur le flanc gauche

(1) Voyez la Carte de Souabe, par Bohnenberger,

la division Latour, tandis que Saint-Cyr taquait de front vers Lechausen et Friedberg, qu'il opérait sa jonction avec la droite vers chzolt. Un effort combiné sur Ottmaring par ino, et sur Friedberg par une des divisions Saint-Cyr, força bientôt les Autrichiens à tter cette position, de peur d'être tournés. aix, de son côté, réussit à faire passer deux gades à gué près de Langwied, et à les établir la route de Neubourg. Cette affaire où les upes françaises déployèrent de la vigueur, ait eu des suites plus avantageuses, si l'on manœuvré sur Ottmaring, ou mieux entre de Lechausen et Langwied sur Aicha (1). Autrichiens y perdirent cependant près de o hommes, dont 1200 prisonniers; on leur eva 17 pièces de canon.

) Le point stratégique où l'armée française devait diriser ses efforts était, sans contredit, celui d'Aicha, puisqu'on isolé le corps de Latour de celui de Mercantin, et coupé ros des forces autrichiennes de la vallée du Danube et de communications avec l'Archiduc. L'état de dispersion du s de Latour permettait en outre de faire un double effort Ottmaring, contre son centre; la moitié des troupes de t-Cyr aurait dû marcher avec Desaix sur Aicha, et l'autre ié avec Férino, sur Ottmaring; par cette manœuvre née autrichienne eût été hors d'état de se rallier, et les ltats eussent été incalculables : Saint-Cyr fut employé ilement à pousser Latour de front, tandis qu'on aurait e laisser où il était.

[illegible]énéral Latour retira sa droite le 26 dans [illegible]rection de Landshut, derrière l'Iser, où le [illegible] ses troupes eut assez de peine à se re[illegible] en ligne; le centre aux ordres du prince [illegible]tenberg, s'établit à Riem, près de Munich, [illegible] Kirchtrudigen; Froelich avec l'aile gau[illegible]che, forte de 15 bataillons et 17 escadrons, [illegible]ourait toujours fort inutilement de Schongau à Holzkirchen, jusqu'au pied des montagnes du Tyrol. L'armée française suivit l'ennemi assez lentement et en se prolongeant à gauche; Moreau craignit de s'engager sur l'Iser en laissant l'ennemi sur ses deux flancs, maître de la tête de pont d'Ingolstadt et des débouchés du Tyrol; et au lieu de se concentrer pour parer à tout événement, il crut trouver un remède à sa fausse position, en se rapprochant un peu du Danube; triste palliatif qui ne pouvait le tirer du mauvais pas où il allait se trouver engagé.

Le 1er septembre, Férino arriva vers Dachau; Saint-Cyr s'établit entre Pfaffenhofen et Freysing; Desaix près de Guntersried et de Geissenfeld; Delmas fut chargé d'attaquer la tête de pont d'Ingolstadt; Laborde se trouvait à quarante lieues de là, vers Kempten.

Au moment où l'armée française prenait ces positions, les Autrichiens tentèrent une manœuvre assez sage; Latour s'étant enfin aperçu que la possession de Ratisbonne et de la vallée

du Danube assurait ses communications avec l'Archiduc, avait ordonné un mouvement à son aile droite pour la rassembler vers Landshut, tandis que le général Nauendorf, détaché de l'armée du prince Charles, après les premiers succès d'Amberg, déboucherait de Ratisbonne avec environ 10 mille hommes, pour concerter avec elle un effort sur l'extrême gauche de Moreau.

Pendant que les divisions du centre et de la droite de l'armée française étaient engagées dans des mouvemens un peu étendus, la gauche de Desaix fut attaquée par une cavalerie formidable qui pénétra par Langenbruck et Mencling sur la route de Reicherstshofen; la 10e. demi-brigade d'infanterie légère soutint les premiers chocs de l'ennemi dans les bois de Geissenfeld, ce qui donna le temps à la cavalerie de réserve de monter à cheval, et au corps de bataille de Desaix de s'avancer au soutien de son avant-garde entre Puech et la chapelle S^{t}.-Gast; le combat s'engagea très-vivement sur ce point : l'ennemi s'empara de la chapelle et des hauteurs, sur lesquelles il établit une artillerie formidable qui força la droite de se replier; *sa principale attaque* était dirigée par la grande route sur Langenbruck, où il parvint à pénétrer. La gauche de Desaix occupait la hauteur qui domine ce village, dont une des extrémités était tenue par les Français; l'autre était déjà au pouvoir des

riaux ; deux fois leur infanterie traversa le
en colonne d'attaque, et commença à
la hauteur ; deux fois elle fut repoussée.
endant, environ quatre mille chevaux
iens avaient traversé les prairies maréca-
situées entre Reichertshofen et Langen-
, et étaient venus se déployer entre ce
dernier village et Geisenfeld, dans la vue de
tourner la gauche des Français, et de s'emparer de
la grande route. Ce point se trouvait dégarni,
parce qu'on en avait retiré les troupes pour
soutenir le combat vers la chapelle S^t.-Gast ;
mais Desaix et Beaupuy devinant l'intention de
l'ennemi, y dirigent en toute diligence un ba-
taillon d'infanterie, trois régiments de cava-
lerie et une batterie légère. Une hauteur dérobe
cette manœuvre à la cavalerie impériale, laquelle
n'apperçevant que des pelotons épars et peu d'ar-
tillerie, charge avec audace quatre pièces de
canon qui tiraient sur elle à mitraille. Arrivée à
vingt cinq pas de la crête de la hauteur, le 1er. ré-
giment de carabiniers se découvre tout-à coup
et la charge de front, avec tant d'impétuosité,
qu'elle est jetée en désordre dans les marais.
Le 6e. de dragons et le 8e. de chasseurs qui la
prennent en flanc, lui coupent bientôt la retraite
par les chemins qu'elle avait suivis, et la forçent
à défiler en partie devant le front du batail-
lon de la 62e. Ce fut à cette charge inopinée

qu'on dut le succès de l'affaire, elle en imposa tellement aux Autrichiens, qu'ils crurent avoir devant eux des forces supérieures; ils firent pourtant encore une tentative du côté de Langenbruch; mais elle fut repoussée comme la première.

Le général Desaix avec la droite de son corps de bataille, prit l'offensive à son tour; un bataillon de la 97e. attaqua la chapelle St.-Gast, et s'en empara. Latour, voyant qu'il avait affaire à forte partie, et que la nature de la position rendait inutile sa grande supériorité en cavalerie, renonça à son entreprise, et se retira dans le bois de Geisenfeld. La colonne autrichienne dirigée sur Reichertshofen pour forcer le passage de la Paar, et s'emparer de ce village, fut mal accueillie et se retira en même-temps que le corps principal. Nauendorf vint prendre position à Postsaal près d'Abensberg, pour couvrir Ratisbonne; Mercantin et Deway revinrent à Landshut, le reste de l'armée, n'avait fait aucun mouvement. Cette tentative des Autrichiens dirigée sur le point stratégique convenable, échoua par l'insuffisance des moyens employés pour son exécution: elle eût été décisive, si on l'eût fait soutenir par un mouvement à droite du centre, qui resta inutilement blotti derrière l'Iser.

Le centre de l'armée française occupé à l'attaque de Freysing, ne prit aucune part à cette action; la direction du vent empêcha même d'en-

tenue la canonnade qui avait lieu à la gauche, et qu'il fut informé trop tard de ce qui s'y passait pour y envoyer du renfort. Après le combat de Hall-enbruck, il y eut des affaires sur l'Iser pour s'emparer des ponts de Freysing et Mosburg, où l'on fit quelques prisonniers; un parti du corps de Froelich poussa jusqu'à Dachau, derrière l'aile droite des Français. Ces actions étaient sans importance, et mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de me borner à les indiquer.

Enfin, le général Moreau conçut des inquiétudes sur les résultats de l'expédition de l'Archiduc, contre l'armée de Sambre et Meuse; il eut été convenable alors, de se décider à un de ces mouvemens hardis, rapides et décisifs, qui caractérisent les opérations d'un grand capitaine; le Général français embarrassé sur sa position s'arrêta à des demi-moyens dangereux, et se borna à détacher Desaix avec une partie de ses troupes dans la direction de Nuremberg pour communiquer avec Jourdan; celui-ci se trouvait alors déjà derrière la Lahn, à 60 lieues de là; c'était donc porter un faible détachement, sur le point où la masse de ses forces aurait dû être dirigée quinze jours plutôt, et un tel mouvement compromettait Desaix aussi bien que le reste de l'armée.

Conformément à ces étranges dispositions, l'aile gauche vint passer le Danube à Neubourg

le 10 septembre, et se dirigea sur Aichstett; le centre passa sur la rive gauche du Danube et prit une position intermédiaire à Unterstall; la division Delmas resta sur la rive droite vers Zell, pour couvrir Neubourg. Férino se replia derrière la Paar vers Friedberg, afin de ne pas rester trop en l'air, et de couvrir les ponts du Lech. L'ennemi suivit ce mouvement : le corps de Latour occupa Schrobenhausen, Nauendorf passa sur la rive gauche du Danube, Froelich s'avança sur Landsberg.

Cette marche de la gauche des Français sur Aichstett, aurait eu les suites les plus graves, si Latour avait su en profiter, en rassemblant tous ses corps dispersés, pour tomber sur la droite ou le centre de Moreau, qui tenait non-seulement une ligne trop étendue, mais encore divisée par le Danube : heureusement le Général autrichien suivit la routine d'opposer partout détachement à détachement. Il avait pourtant dans cette circonstance le choix entre deux bons partis : le premier était de profiter de la situation d'Ingolstadt, et de se mettre avec le gros de ses forces à la poursuite de Desaix qui eût été perdu; ce parti paraissait d'autant plus sûr, qu'après avoir accablé cette division, le général Latour se fut trouvé en communication directe avec l'armée de l'Archiduc, et en quelque sorte sur les derrières de Moreau. Il n'avait rien à craindre dans le

cas où l'armée de Rhin-et-Moselle le suivrait, car l'archiduc ayant gagné la bataille de Wurtzbourg, c'eût été tendre un piège au général Moreau que de l'attirer dans cette direction. S'il ne voulait pas adopter ce parti qui lui fournissait de si belles chances, il pouvait encore laisser courir Desaix et attaquer par la rive gauche du Danube, le centre de Moreau qui, séparé de ses ailes par ce fleuve, se trouvait isolé à 20 lieues d'elles. Ni l'une, ni l'autre de ces combinaisons ne s'offrit à l'esprit de Latour, et Moreau commit impunément une faute qui aurait dû lui être fatale ; Nauendorf suivit seul Desaix, Furstemberg resta détaché vers Munich avec son corps réuni à celui de Condé ; Froelich s'étendit jusqu'aux montagnes du Tyrol, où il n'y avait rien à craindre, et rien à espérer.

Privé ainsi des moyens de frapper un grand coup, Latour tenta néanmoins de forcer le centre de Moreau à Neubourg, où il le fit attaquer par le corps de Mercantin : les Autrichiens se portèrent à la faveur d'un brouillard sur les six bataillons du général Delmas, établis à Pruck et dans la plaine de Zell, et les culbutèrent. Les généraux Delmas et Oudinot furent blessés dans ce combat, et sans le courage qu'ils déployèrent et les vigoureuses dispositions qu'ils firent, leurs troupes auraient été accablées.

Moreau fit revenir la division Duhesme de la

rive gauche du Danube, et se maintint dans sa position ; on lui fit sept à huit cents prisonniers. Cet évènement prouve assez quels avantages les Autrichiens auraient remportés, si les corps nombreux de Nauendorf et de Froelich étaient entrés en action sur ce point, au lieu de faire des courses inutiles à cinquante lieues l'un de l'autre : soit que Latour attaquât le centre commandé par Saint-Cyr, soit qu'il préférât se rabattre sur une des ailes, il n'y avait qu'un effort avec la masse de ses forces qui pût faire repentir le Général français de son faux mouvement.

Enfin Moreau jugeant que la marche de Desaix était tardive et pouvait compromettre sa division, lui ordonna de revenir des environs de Heydeck, où elle avait déjà poussé. Le 16 septembre, toute l'armée se trouva sur la rive droite du Danube, la gauche vers Neubourg, le centre à Walden. Des nouvelles indirectes apprirent la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, et décidèrent le général Moreau à commencer un mouvement rétrograde pour remonter le Danube et se rapprocher du Rhin. Déjà menacé par Froelich sur la droite, et par Nauendorf sur sa gauche, il sentait l'importance de prévenir les entreprises que ce dernier serait à même de tenter sur Ulm dès qu'il verrait la retraite prononcée ; il détacha à cet effet le général Montrichard pour

s'emparer de cette ville, dans le temps que l'armée passerait le Lech et se rapprocherait de l'Iller.

Dans l'instant même où Desaix revenait de Heydeck sur Neubourg, il se passait sur les derrières de Moreau un événement d'une assez grande importance, pour que nous en rendions compte. Aussitôt après le passage du Rhin, et dès que la marche offensive de l'armée fut décidée, on s'était occupé à mettre les ponts de Kehl et d'Huningue à l'abri d'un coup de main en relevant les fortifications, dont les tracés existaient encore; on voulait ajouter au fort de Kehl un grand camp retranché. Ces travaux étaient exécutés par des paysans du pays de Baden, qu'on mettait en réquisition, et qui, ne recevant aucun salaire, travaillaient avec peu de bonne volonté : il est possible aussi que les succès des armées, faisant regarder désormais ces ouvrages comme moins nécessaires, en aient ralenti l'activité; quoi qu'il en soit, ils étaient encore loin d'être achevés, lorsque les Autrichiens firent la tentative hardie de les enlever et de détruire les ponts.

Après la bataille de Wurtzbourg, l'Archiduc avait détaché le général Merfeld avec un parti de cavalerie légère pour communiquer avec le général Petrasch, commandant à Manheim, et lui porter

l'ordre de réunir une partie de sa garnison à celle de Philipsbourg afin d'attaquer le général Scherb, resté en observation à Bruchsal avec trois bataillons de la 68e. demi-brigade. Ce petit corps, atteint le 13 septembre par des forces supérieures, fut successivement repoussé sur Kehl, où il prit position le 15 en avant des ouvrages sur la rive droite de la Kintzig.

Le général Petrasch ne croyant pas la garnison assez nombreuse pour garder ces ouvrages encore imparfaits, ne présumant pas non plus la trouver préparée à une attaque de vive force, que rien jusqu'alors n'avait pu faire prévoir, résolut de s'en emparer, et les fit attaquer le 18 par trois colonnes : la première aux ordres du colonel Ocskay, composée de la moitié du régiment de Ferdinand, passa la Kintzig, et conduite par des paysans travailleurs, remonta la rive gauche de cette rivière, et pénétra jusqu'à l'ouvrage à cornes du Haut-Rhin ; une seconde colonne composée du reste du régiment de Ferdinand, aux ordres du major Busch, se porta de Sundheim sur le village de Kehl, dont elle s'empara, tandis que la troisième, composée d'un bataillon de Manfredini, y arrivait par Neumuhl ; enfin une fausse attaque marcha par la rive gauche de la Kintzig, et une réserve aux ordres du colonel Pongratz s'avança vers le Rhin jusqu'au pied des retranchemens. Le corps de

Scherb était encore campé hors des ouvrages sur la rive droite de la Kintzig, que la première attaque avait déjà atteint son but; c'en eût été fait de Kehl, du camp et de la tête de pont, si les Autrichiens se fussent bornés à la démonstration de la fausse attaque, et eussent formé une seule colonne du reste des troupes; toutefois ils franchirent la plus grande partie des ouvrages, et parvinrent jusqu'au milieu de Kehl; la cavalerie française qui voulut défiler dans le bourg pour regagner le pont, fut presque détruite. La 68e. demi-brigade se jeta à la gauche de la Kintzig, dont les eaux étaient basses, et vint tourner le fort au-dessus du Rhin pour rentrer dans Kehl; le général Sisco se mit à sa tête, et soutint le combat dans le bourg; il parvint vers sept heures du matin, après des efforts inouis, à repousser la colonne d'Ocskay, qui fut fait prisonnier lui-même avec 200 hommes. La garnison de Kehl, composée d'un bataillon de la 24e. et des débris de la 104e., reprit alors courage et tint tête à l'ennemi.

Cependant l'alarme s'était répandue dans Strasbourg où il n'y avait pas de troupes. Les généraux Moulins et Schawembourg formèrent à la hâte un bataillon des ouvriers de l'arsenal, qu'ils envoyèrent à Kehl; deux bataillons de grenadiers et de chasseurs de la garde nationale arrivèrent bientôt au soutien; les choses ne tardèrent pas à

prendre une meilleure tournure, et la colonne ennemie n'étant pas soutenue, fut rejetée hors de Kehl.

Il était dix heures lorsque le bataillon de Manfredini, débouchant de Neumuhl, voulut attaquer à son tour; il n'était plus temps; les premières tentatives avaient coûté beaucoup de monde, et les Français avaient assez de forces pour le repousser; à onze heures les Autrichiens renoncèrent à leur projet. Cette action fit autant d'honneur au général Siscé qu'à la 68e. demi-brigade, et procura l'occasion aux citoyens de Strasbourg de donner des preuves de patriotisme. Les Autrichiens déployèrent une grande bravoure; mais dans les coups de main de cette nature, où tout dépend de l'impétuosité et de la surprise, cela ne suffit pas, il faut encore de l'ensemble; et le plan de Petrasch, outre son grand défaut, péchait encore par là: une de ses colonnes fut engagée à quatre heures du matin, l'autre à sept, et la dernière à dix. Les Impériaux voyant leur entreprise manquée, se retirèrent dans la vallée de la Kintzig, où ils firent des abattis et des retranchemens dans les défilés où l'armée française devait bientôt se retirer.

Tandis que les Autrichiens essayaient ce coup de main sur le principal pont de l'armée française, celle-ci s'était établie sur l'Iller, où elle

venait arrivée, le 24 septembre, sans aucun obstacle, le général Latour ne l'ayant suivie qu'avec une grande circonspection.

Le général Moreau qui avait eu l'intention de s'arrêter quelques jours dans cette position, ne recevant pas de nouvelles de France, ni de l'armée de Sambre et Meuse, voyant que l'Archiduc pouvait manœuvrer sur ses derrières, et que Nauendorf s'avançait rapidement sur Ulm pour déborder sa gauche et se lier au corps de Petrasch, crut devoir se hâter de gagner le Rhin.

L'armée se porta en trois marches de sa position de l'Iller en arrière du lac de Federsée, où elle arriva le 28. Le gros du corps de Férino, qui avait rejoint, vers Zell, les brigades Paillard et Tarreau, se porta sur des hauteurs derrière la Schussen, entre Raindt et Rawensbourg; le centre fut placé près de Steinhausen, entre le lac et l'abbaye de Schussenried. Desaix passa le Danube à Ehingen; son arrière-garde tint ferme dans Ulm contre la canonnade de Nauendorf, et ne l'évacua que dans la nuit du 26 au 27. Les troupes de cette aile prirent position entre le lac de Federsée et le Danube; le quartier-général de Moreau s'établit à Sulgau.

Les Autrichiens suivirent pas à pas ces mouvemens : Nauendorf, qui sentait plus vivement que Latour l'importance de gagner le flanc des

Français pour se lier avec Petrasch et se mettre en communication avec l'Archiduc, força de marche sur Tubingen; mais Latour, qui aurait dû se borner à faire poursuivre les arrières gardes de Moreau par le corps de Froelich ou de la cavalerie, afin de se porter par sa droite avec toutes ses troupes dans la même direction, s'attacha à suivre les traces de son adversaire, tandis que le corps de Froelich, joint aux brigades de Wolfl et de Saint-Julien, pressait la droite des Français, devant laquelle il eût suffi d'un ou deux régimens de hussards, puisqu'elle marchait dans une direction sans importance stratégique pour les Autrichiens.

Enfin, le 30, le général Latour poussa son avant-garde par Steinhausen jusqu'à Schussenried, où il s'engagea un combat assez vif; Saint-Cyr fit soutenir son avant-garde par son corps de bataille, et cette affaire s'étendit sur toute la ligne, Desaix ayant été aussi attaqué à la gauche et Férino à la droite près de Rawensbourg; l'ennemi fut repoussé partout avec perte de trois cents prisonniers. A la suite de ce combat, l'armée impériale occupa les positions suivantes : le général Baillet avec 5100 hommes, était au centre vers Steinhausen; les corps de Mercantin et de Condé, forts d'environ 10 mille combattans, s'étaient rapprochés derrière Holzreuthe et for-

maient l'aile gauche; le général Kospoth avec 6000, était à la droite vers Schafflangen, éclairant Oggelshausen et Seekirch ; enfin une petite réserve de 2200 hommes sous les ordres de Latour, campait sur les hauteurs de Grooth. Le général Froelich avec le tiers de l'armée, occupait Rawensbourg, poussant des partis sur Wolfsegg ; et Nauendorf était, comme on l'a vu, seul vers Tubingen.

L'armée du Rhin dont la position n'avait pas été jusque-là aussi difficile qu'on l'a prétendu, commença seulement alors à se trouver pressée ; il lui restait toutefois les moyens de se tirer d'affaire, mais il ne fallait pas perdre de temps ; menacée par plusieurs corps éloignés et sans communication directe entre eux, cette armée tenait une position centrale avec une masse intérieure beaucoup plus forte que chacun des corps ennemis en particulier ; elle avait donc tous les avantages de l'initiative ; cependant pour en profiter, il convenait qu'elle attaquât avant qu'ils pussent combiner contre elle une action simultanée sur un même champ de bataille.

Moreau songea d'abord à se débarrasser de Latour qui le serrait de plus près. Ce projet était fort bien conçu, car indépendamment de la grande dispersion des forces autrichiennes, il est facile de reconnaître, en jetant les yeux sur le plan de cette affaire, que le corps

de Latour était très-mal placé : adossé au ravin de la Ryss, il n'avait qu'un seul bon débouché par la ville de Biberach, et ses trois divisions se trouvaient encore séparées par des obstacles qui ne leur permettaient pas de se prêter un secours réciproque ; en sorte que le moindre échec essuyé par l'une d'elles, entraînait la perte des deux autres.

En conséquence des dispositions arrêtées par son Général en chef, l'armée française se mit en mouvement le 2 octobre au matin : le général Férino devait laisser un détachement devant l'Argen pour contenir Froelich, et marcher avec l'aile droite par Waldsée sur le village d'Essendorf, afin d'attaquer vivement la gauche de l'ennemi et de le prévenir sur ses communications ; cette manœuvre bien combinée ne fut malheureusement pas exécutée. Saint-Cyr avec le centre et la réserve, était chargé de déposter le gros du corps de Latour de ses positions de Steinhausen et Holzreuthe, et de le pousser jusqu'à Biberach, pendant que Desaix attaquerait sa droite de l'autre côté du lac, par la route de Riedlingen à Biberach, et qu'il tâcherait de le devancer sur les hauteurs près de cette ville, entre Buhren et Warthausen. Ces dispositions paraissent un peu décousues, car il était difficile de pouvoir faire donner avec ensemble des colonnes qui partaient de points

aussi éloignés que Waldsée et Riedlingen ; elles étaient néanmoins excusables à cause de la grande infériorité de l'ennemi, qui fut la véritable cause de leur réussite. Indépendamment du grand éloignement des points de départ des deux ailes, le centre lui-même se divisa en trois colonnes ; la brigade du général Gerard dit Vieux, se porta par Ogelshausen ; le général Saint-Cyr dirigea la brigade Lecourbe et la réserve par la route qui conduit de Reichenbach à Biberach ; le général Duhesme avec une partie de la première division, marchait sur les bois entre Schussenried et Holzreuth contre Mercantin, pendant que le reste de sa division, aux ordres du général Laboissière, devait contenir l'ennemi sur la droite de Schussenried.

Les attaques de Saint-Cyr commencèrent vers sept heures et demie ; les 100e. et 106e. demi-brigades forcèrent l'infanterie ennemie dans les bois au-dessus de Steinhausen. La cavalerie autrichienne voulant soutenir ses bataillons, fit une belle charge jusque dans ce village, mais les grenadiers de la 106e., soutenus du 9e. de hussards, parvinrent à la repousser ; le corps de Baillet se retira sur Grooth, où il se réunit à Latour ; Mercantin et Condé suivirent ce mouvement sur Winterstetten. Le général Saint-Cyr, au lieu de continuer à pousser l'ennemi sur la vallée de la Ryss, se déploya entre Muttensweiler

et Watenweiler; on a prétendu qu'une colonne ennemie débouchant par Michelswand, inquiéta sa droite et ralentit sa marche, mais aucune troupe autrichienne ne prit cette direction, Saint-Cyr fut dupe d'un faux rapport, et Baillet en fut quitte pour une canonnade qui se prolongea à Grooth jusqu'à cinq heures du soir.

Cependant Desaix qui s'était mis en mouvement, déboucha par la route de Riedlingen, afin d'arriver sur le flanc droit de l'ennemi au moment où la colonne du centre attaquerait sa ligne de front; il rencontra au débouché de Mittel-Biberach le corps de Kospoth, qui, replié de Schafflangen, occupait la belle position du Galgenberg. Le combat s'engagea bientôt; les 10e. légère, 10e. et 103e. de ligne attaquèrent les Autrichiens de front, tandis que le général Desaix manœuvrait pour les tourner par les ailes, comme sa grande supériorité numérique le lui permettait. Sa gauche se porta par Birkenhardt sur le Lindeberg et Biberach, dont elle s'empara; sa droite marcha par Oberndorf sur Mittel-Biberach. Kospoth culbuté dans le ravin par l'attaque de front, se vit forcé de défiler en colonne entre les deux divisions de Desaix; la tête parvint à se faire jour, mais cinq bataillons entiers furent pris après avoir fait des efforts inutiles.

Le général Latour avant d'être instruit de cet échec, avait pourtant senti le danger d'engager

une affaire décisive dans une si mauvaise position; il avait déjà fait filer tous ses parcs et sa réserve d'infanterie de Grooth sur Umendorf, ordonné à Mercantin de se retirer sur Eberhardszell, à Condé de prendre position à Schweinhausen, et à Baillet et Kospoth, de se replier par Biberach, derière la Ryss; il n'était déjà plus temps.

Le général Saint-Cyr rassuré sur son flanc droit, et instruit probablement des premiers succès de l'aile gauche, avait ordonné l'attaque de Grooth par les 106e. et 84e. demi-brigades, soutenues des 9e. de hussards et 9e. de cavalerie, tandis que la brigade Gérard tournerait par Reute. Latour se retira en combattant dans les bois de Rindemoos, et voulut essayer de se reformer vers Gretschweiler : suivi en queue par Saint-Cyr, et trouvant Desaix déjà maître de Biberach, il ne fut plus question de tenir tête au premier, mais bien de se faire jour à travers les masses du second; la moitié de la colonne fut assez heureuse pour passer, le reste fut pris ou dispersé dans les bois. D'un autre côté, Mercantin gagna Eberhardszell sans être inquiété. Le corps de Condé poursuivi par les 17e. et 100e. demi-brigades jusques sur Appendorf, n'arriva pas dans sa position sans avoir éprouvé quelque perte. Le général Latour rassembla ses troupes pendant la nuit derrière Ringschneidt, et porta Baillet jusqu'à Laupheim.

Une victoire complète couronna les dispositions du général Moreau, dont l'exécution fait honneur aux généraux Desaix et Lecourbe. Les Autrichiens perdirent dans cette journée 4000 prisonniers, 18 pièces de canon et 2 drapeaux. Sans le contre-temps qui empêcha l'aile droite d'exécuter le mouvement qui lui était prescrit, le corps de Mercantin eût été placé dans la même position que ceux de Latour et Baillet; il ne dut son salut qu'à l'erreur de l'ordonnance qui portait l'ordre du Général en chef au général Férino, et qui s'égara en route.

Ce premier succès ne mettait pas encore l'armée du Rhin hors d'embarras; car, tandis qu'elle avait accablé Latour, le corps de Nauendorf avait filé sur Hechingen, où il s'était lié à celui de Petrasch. Si ces deux divisions, fortes d'environ 20 mille hommes, avaient trop de routes et de postes à garder pour arrêter une armée de 55 à 60 mille combattans, elles pouvaient toutefois inquiéter sa marche, et la retarder jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc sur la Renchen. Le temps était d'autant plus précieux, que déjà ce Prince était en pleine marche avec une partie des forces de l'armée du Bas-Rhin pour se joindre au corps du général Latour; il avait même déjà fait passer le Rhin à Manheim à la division Hotze, pour jeter l'alarme dans l'Alsace, et peut-être à dessein de s'emparer de Landau. Cette incursion,

d'ailleurs promptement repoussée par le général Marescot qui se trouvait sur ce point avec une demi-brigade, fut une faute de l'Archiduc, qui eût beaucoup mieux fait de porter cette division sur les communications de l'armée française.

Quoi qu'il en soit, l'approche de ce Prince décida le général Moreau à renoncer au projet de se retirer sur Strasbourg par la vallée de Kintzig, qui était déjà trop bien gardée et trop rapprochée des corps venant du Mein. Il prit donc la route directe du val d'Enfer, ne laissant devant le corps de Latour qu'une forte arrière-garde; le gros de l'armée passa le Danube vers Riedlingen, et se porta ensuite sur Friedingen et Stockach; son avant-garde s'empara des postes de Villingen et de Rothweil; une demi-brigade escorta les équipages et les parcs de l'armée, qui filèrent sans obstacles sur Huningue par la route des villes forestières. Le centre, aux ordres du général Saint-Cyr, fut destiné à forcer le passage du val d'Enfer; la droite à tenir tête à Latour vers Tuttlingen; la gauche à contenir Nauendorf près de Rotweil. Il arriva ce qu'il était aisé de prévoir; les Autrichiens, qui voulaient entourer l'armée française d'un rideau de petits corps, ne se trouvèrent en mesure nulle part; l'avant-garde de Saint-Cyr, conduite par le général Gérard dit Vieux, ne rencontra à Neustadt et au val d'Enfer que deux bataillons aux ordres du colonel d'As-

pres, qu'elle rejetta sur Emmendingen avec perte de deux à trois cents hommes. Le 12 octobre, à midi, le centre entra à Fribourg sans résistance; les jours suivans, le reste de l'armée passa la gorge; les brigades Tarreau et Paillard couvrirent la marche de la colonne d'équipages, et livrèrent quelques combats d'arrière-garde aux troupes légères du corps de Froelich. Les Autrichiens ne mirent aucun autre obstacle à cette retraite; Latour rendu plus défiant par la leçon de Biberach, et ne voyant plus de possibilité d'empêcher le passage des défilés, résolut sagement de se porter par sa droite sur Hornberg pour s'y lier à l'Archiduc. Nauendorf, de son côté, gardant plusieurs positions défensives, n'était vraiment pas en état d'attaquer l'armée française avec espérance de succès.

A peine Moreau eut-il passé le val d'Enfer, que croyant ses communications établies par la vallée du Rhin, il voulut marcher sur Kehl par la rive droite du fleuve; il espérait se maintenir encore long-temps sur cette rive sous la protection de ce fort, et repasser le Rhin en toute sécurité, lorsqu'il ne pourrait plus faire autrement. La gauche de l'armée fut portée dans cette vue à Emmendingen, et le centre dans les montagnes vers Waldkirch, tandis que la droite aux ordres de

Ferino resterait en observation dans la vallée de S.t-Pierre. Saint-Cyr devait s'emparer d'Eltzach; mais des pluies affreuses, le défaut de chaussure, et par-dessus tout cela les difficultés de déloger l'ennemi des positions avantageuses qu'il occupait, firent différer, et par conséquent échouer l'entreprise. Elle n'était exécutable qu'au moment où l'armée débouchait de Fribourg, parce qu'alors il était présumable que l'Archiduc n'aurait pas eu le temps de rassembler ses troupes; mais deux ou trois jours après, son exécution compromettait l'armée en l'éloignant du pont de Brisach, qu'elle laissait en prise à l'ennemi sans avoir la certitude de percer sur Kehl. Il eût été beaucoup plus prudent de passer le Rhin à Brisach, et de se porter en deux marches par Strasbourg sur Kehl, d'où il aurait été facile de déboucher le 16, sur le corps qui se trouvait dans les environs d'Offembourg : le général Moreau, pour n'avoir pas adopté ce parti, fut obligé de livrer deux combats dont les suites auraient pu devenir désastreuses.

L'Archiduc avait opéré sa jonction avec Pétrasch., le 15, à Ettenheim, et transféré, le 16 octobre, son quartier-général d'Offenbourg à Mahlberg, dans la vue de se rapprocher des têtes de colonnes de l'ennemi, et de faciliter la réunion des corps de Nauendorf, de Latour et de Froelich. Le premier vint se lier à sa gauche

le même jour, en marchant d'Hornberg sur Eltzach ; le général Latour débouchant par la vallée de la Kintzig, fit sa jonction le 17 au camp de Malberg ; le corps de Froelich qui avait suivi l'armée française en queue par le val d'Enfer, se trouvait le même jour à Neustadt, d'où il tenta de déboucher le 18 ; mais la droite des Français se maintint à S^t. - Pierre ; plusieurs combats indécis avaient eu lieu la veille vers Malterdingen.

L'Archiduc ayant ainsi rassemblé la majeure partie de ses forces dès le 17, résolut d'attaquer sur-le-champ Moreau, et de le contraindre à repasser le Rhin : la fatigue excessive des troupes que le général Latour avait amenées, obligea de remettre cette entreprise au 19.

De son côté, Moreau avait mis en mouvement son armée dans les montagnes avec le même but ; il faisait un temps affreux ; les chemins, naturellement difficiles, avaient été rendus pour ainsi dire impraticables par les longues pluies. Les troupes autrichiennes parties du camp de Kintzingen, n'arrivèrent que très-tard au lieu de rassemblement ; elles furent divisées en quatre corps principaux. Celui de la droite, conduit par le prince de Furstenberg, composé de 5 bataillons et d'environ 4500 chevaux, était destiné à marcher par la plaine sur Kenzingen, d'où il devait menacer le passage de Riegel et contenir

la gauche des Français. Le second, fort de 9 bataillons et 2200 chevaux, commandé par le général Latour, eut ordre de marcher en deux colonnes par Heimbach et Malterdingen sur Kondringen. Le corps du centre, sous le général Wartensleben, était le plus considérable; il comptait 13 bataillons et 3000 chevaux; sa destination était d'emporter les hauteurs en avant d'Emmendingen; il fut subdivisé à cet effet en trois colonnes; la première, commandée par le général Pétrasch, devait marcher par le chemin d'Heimbach; la seconde avait ordre de s'avancer par Landeck sur le front de l'ennemi, tandis que le prince Frédéric d'Orange se dirigerait avec la troisième par les sommités des montagnes, de manière à tourner la droite des Français par Tannebach; enfin le quatrième corps, composé de la division Nauendorf, renforcée de plusieurs autres troupes, devait tenter un effort décisif pour déboucher de Biberach sur Waldkirch, et culbuter la droite des Français: ce dernier corps occupait le ravin de Simonswald et communiquait avec le prince de Condé, établi à St.-Mergen.

Le général Moreau, de son côté, avait fait des dispositions à peu près semblables à celles de l'ennemi. La division Delmas fut dirigée sur Riegel et Hecklingen; Beaupuy gardait les hauteurs de Malterdingen et de Kondringen. La pre-

mière division du centre occupait Emendingen. Saint-Cyr, partant de Waldkirch avec l'autre division et la réserve, devait attaquer l'aile gauche des Autrichiens par la vallée de l'Elz, sur Bleibach, la tourner et la forcer ainsi à évacuer toutes ses positions entre les montagnes et le Rhin. Ce plan n'eût rien laissé à désirer si l'on avait renforcé cette attaque principale, des forces qu'on laissait sur des points où elles n'étaient pas nécessaires, et si l'on eût été en état de donner suite à l'offensive; mais vu la position des affaires, nous croyons que c'était hasarder beaucoup pour un résultat qu'on pouvait obtenir par d'autres combinaisons.

Pendant que cette tentative se faisait sur Waldkirch, le général Ferino gardait à l'extrême droite les débouchés de la Forêt-Noire, avec tous les inconvéniens attachés à la conservation des postes défensifs; sa division, quoique supérieure à l'ennemi qu'elle avait devant elle, était tellement disséminée sur tous les chemins, qu'elle se trouvait sur tous les points en force inférieure.

On voit que les deux armées allaient s'entrechoquer, sans que les généraux en chef connussent la position de leurs adversaires. Le général Nauendorf formait sa colonne le 19 vers neuf heures du matin, lorsqu'il fut prévenu par la division Saint-Cyr, dont le gros s'avança

colonne qui par la vallée de Bleibach, pendant qu'une petite colonne filait à droite sur les crêtes de Kanderberg, vers Simonswald, dans l'intention de descendre par le ravin de ce village, (voyez pl. XXXVIII). Le général français voulait inquiéter le flanc gauche de son adversaire, et laissait le sien entièrement à découvert. Nauendorf, sachant qu'on ne peut manœuvrer en sûreté dans une vallée profonde sans faire filer des flanqueurs sur les sommités de droite et de gauche, avait, dès la veille, établi quelques bataillons près de Sigelau. Aussitôt qu'il fut informé de l'approche des Français, il ordonna à ces bataillons de se glisser par le ravin qui débouche sur l'Elz, près de Kolnau, et de garnir de tirailleurs les bois qui dominent la vallée. Ce mouvement exécuté à propos fut d'autant plus décisif que Saint-Cyr avait commis la faute de ne pas faire éclairer les hauteurs à sa gauche. Le bruit de l'arrivée d'une colonne sur ses derrières le décida à se retirer sur-le-champ vers Waldkirch; le détachement qui avait déjà descendu sur Simonswald, se replia sur les sommités de Kanderberg. Nauendorf se mit à sa poursuite, et, profitant de sa supériorité, il fit attaquer sur-le-champ le poste de Waldkirch, franchit le défilé et s'empara des hauteurs qui le dominent. Saint-Cyr fut repoussé jusqu'à Langendenzlingen.

Dans le temps que ceci se passait, les deuxième et troisième colonnes de l'Archiduc, cheminant avec peine sur de mauvaises routes de montagnes, arrivèrent en présence de la division Beaupuy, formée sur les hauteurs entre Kondringen et Malterdingen. Il était midi : le combat s'engagea avec chaleur. Cependant Moreau, informé que le corps de Froelich s'était enfin rendu maître de Saint-Pierre, malgré les efforts de Férino, sentit qu'il ne pouvoit engager une affaire générale, avec l'Elz à dos, et un gros corps ennemi sur son flanc droit; il expédia l'ordre à Beaupuy de se retirer derrière Amwasser; mais ce brave général ayant été tué dès le commencement de l'action, les troupes ignorèrent cette disposition et continuèrent à se battre avec un courage qui les tira de cette fausse position.

Latour, après plusieurs attaques infructueuses, occupa enfin Malterdingen et Kondringen.

Le centre, aux ordres de Wartensleben, n'avait pas été aussi heureux que les deux ailes. Sa marche avait d'abord éprouvé des difficultés dans les bois de Landeck; l'arrivée de la colonne du prince d'Orange sur le flanc droit des Français, décida enfin l'évacuation d'Emmendingen après un combat très-vif, dans lequel Wartensleben fut dangereusement blessé. Les Français se retirèrent, près de Teiningen et Amwasser,

de l'Elz, en détruisant les ponts. Les Autrichiens firent dans ces affaires 6 à 700 prisonniers, et en perdirent de leur côté 3 à 400.

Le général Desaix établit la division Delmas à Riegel et Endingen; celle de droite garda le débouché de Nimbourg. Saint-Cyr appuya sa gauche à Unter-Reute, sa droite aux montagnes en arrière de Langendenzlingen. Le 20 octobre, au point du jour, le général Nauendorf facilita le rétablissement des ponts de l'Elz. L'avant-garde de l'Archiduc aux ordres du général Meerfeld, passa cette rivière et se joignit à Nauendorf, près de Langendenzlingen. Les choses en restèrent là sur ce point : il serait difficile de dire pourquoi le gros de l'armée impériale ne poussa pas cette attaque contre Saint-Cyr; on a prétendu que les ponts furent réparés avec lenteur; cependant puisque l'Archiduc avait passé l'Elz vers Emendingen pour se joindre à Nauendorf, il semble que le reste des colonnes aurait pu passer comme lui. Peut-être l'Archiduc a-t-il voulu attendre que Latour ait repoussé Desaix de Nimbourg pour marcher à sa hauteur; quel que soit le motif de cette perte de temps, il paraît qu'elle fut une faute dans les combinaisons du général ou dans l'exécution de ses ordres.

Latour s'était enfin formé en avant de Teiningen, et avait poussé son avant-garde sur le ruisseau de Klotter, en face de Nimbourg. Le

combat s'engagea vivement; le pont de ce ruisseau était rompu, et les Français à l'abri du bois situé en avant de Nimbourg, mirent de longs obstacles à sa reconstruction. Desaix repoussa toutes les attaques des Autrichiens. La 50e. demi-brigade se distingua dans cette affaire, ainsi qu'un bataillon de la 62e. qui la soutenait.

L'armée impériale passa la nuit dans ses positions le long du ruisseau de Klotter; son avant-garde s'avança dans la direction de Gundelfingen. Il y a lieu de présumer que si le prince Charles avait porté toute l'armée sur ce point, le corps de Saint-Cyr eût été accablé, et celui de Desaix compromis dans sa position de Riegel.

L'issue de ces différens combats décida enfin Moreau à renoncer à un mouvement dont l'avantage ne compensait pas les risques. Il ordonna à Desaix de repasser le Rhin à Brisach avec une partie de ses divisions, ce qui fut exécuté dans la nuit du 20 et la matinée du 21. Le pont de bateaux fut levé.

L'Archiduc, de son côté, poursuivant l'exécution de son projet, mit en marche toutes ses colonnes le 21 octobre au matin, dans la vue de présenter le combat à son adversaire; mais celui-ci, qui ne voulait pas s'engager après le grand détachement qu'il venait de faire, avait continué, au point du jour son mouvement rétrograde avec le centre. L'avant-garde de l'armée autrichienne

le suivit de près, et se jeta brusquement dans Fribourg. L'arrière-garde de Saint-Cyr s'était formée derrière cette ville, et paraissait vouloir l'empêcher d'en déboucher.

Ce mouvement pouvait devenir dangereux. La droite de l'armée française sous les ordres de Férino, se retirant de la vallée de St.-Pierre, était suivie de près par Froelich et Condé. Il fallait tenir au pont de la Treisam, où la jonction devait s'opérer; si la marche n'eût pas été bien combinée, et que l'un des deux corps eût été dévancé par l'ennemi, il aurait été obligé de se faire jour. Tout se passa heureusement pour eux, parce que Meerfeld ne fut pas soutenu d'assez près. A peine leur réunion fut-elle effectuée, que les corps de Froelich et de Condé débouchant de la vallée d'Enfer, engagèrent une forte canonnade. Les Français se retirèrent en bon ordre par les hauteurs de Pfaffenweiler, sous la protection de leur artillerie et d'une réserve placée à St.-Georges.

Nous ne pouvons pas trop apprécier le motif qui détermina le général Moreau à s'affaiblir ainsi de toute son aile gauche, en laissant le reste de son armée, exposé aux coups de l'Archiduc, sur la rive gauche du Rhin. Il semble que la garnison de Kehl, renforcée de plusieurs bataillons, suffisait à la défense de ce poste jusqu'à l'arrivée de l'armée. Il est vrai que l'excel-

lente position de Schliengen assurait, ou un instant la retraite du centre et de la gauche, mais comme il eût été fort possible d'être entamé le 21 ou le 22 au matin, c'était toujours donner trop au hasard. Si le détachement de Desaix avait pour but d'éviter l'encombrement d'un passage sur le pont d'Huningue, il faut convenir que c'était bien une précaution inutile, puisqu'on avait une bonne tête de pont, sous la protection de laquelle on pouvait passer le Rhin sans danger, comme cela eut lieu plus tard après l'affaire de Schliengen.

Les divers combats soutenus sur l'Elz par l'armée française, prouvaient combien sa position sur la rive droite du Rhin était dangereuse. Le général Moreau se décida donc à repasser le fleuve. Afin d'assurer le succès de cette opération, il fit prendre le 22 octobre, à son armée, la position de Schliengen, déterminé à accepter encore un combat, dans la vue de gagner la tête de pont sans être serré de trop près.

Cette résolution qui eût été convenable, et suivie d'un grand succès si toute l'armée française eût été là, ne paraît justifiable que par les avantages de cette excellente position; car il était hardi d'accepter un engagement général avec la grande disproportion qui existait dans les forces respectives.

La vallée du Rhin est coupée transversalement

en face droit au sud de Mulheim par un groupe de hauteurs escarpées qui s'étendent depuis la montagne de Hohenblau jusqu'au fleuve. Cette espèce de contrefort des crêtes du Hohenblau, est fortement encaissée de trois côtés : à gauche par le Rhin, à droite par le ruisseau de Kander, lequel sort du pied de cette montagne, et après avoir coulé parallèlement au fleuve, dans une direction inverse, , vient s'y jeter en tournant tout-à-coup à l'ouest. Le front du côté du nord est couvert par le ruisseau de Schliengen, qui prend sa source au pied du Hohenblau, et va se perdre dans le Rhin près de Steinstadt.

C'est sur ces hauteurs formidables que Moreau attendit l'Archiduc; sa gauche appuyée au Rhin vers Steinstadt (pl. 39 A), son centre vers Liel et Eckenheim, sa droite au défilé de Kandern jusques vers Sizenkirch. La ligne avait trois lieues de développement, étendue un peu trop considérable pour la force de l'armée.

L'Archiduc suivit les Français, et vint camper vers Neubourg et Mulheim : il renforça de 6 bataillons et 12 escadrons le corps devant Kehl, détachement qu'aucune circonstance impérieuse n'exigeait, et qui doit paraître extraordinaire au moment où l'on méditait une attaque générale. La journée du 23 se passa en dispositions préparatoires, et l'attaque de la position fut fixée au 24 à la pointe du jour. Le plan du prince Charles

était sage ; il reposait sur un effort principal par sa gauche, contre la droite des Français vers Kandern, clef du champ de bataille ; dès que les Autrichiens avaient le moindre succès sur cette direction, ils menaçaient la dernière communication de l'armée française par Maudach. En effet la position, quoique fortifiée par la nature, avait un désavantage marquant ; car la droite se prolongeant en arrière en suivant la vallée de la Kander, l'ennemi se trouvait plus près de la chaussée d'Huningue que les divisions de Saint-Cyr qui se trouvaient à l'aile gauche, dans un saillant le long du Rhin, où il eût été dangereux de recevoir le combat.

L'Archiduc aurait obtenu les résultats les plus glorieux, s'il avait eu la précaution de renforcer d'avantage son aile gauche, de manière à lui assurer une supériorité décidée sur l'ennemi, ce qui était aisé, en laissant au corps de Furstemberg le soin d'observer Saint-Cyr à Schliengen et à Liel, et portant tout son centre sur Sizenkirck, au lieu de laisser tant de forces sur des points où elles étaient absolument inutiles.

L'armée impériale fut divisée en quatre colonnes principales. La première de droite était composée du corps du prince de Condé, renforcé de quelques escadrons ; la seconde forte de 9 bataillons et 30 escadrons, était conduite par le prince de Furstemberg : la troisième de 13 ba-

taillons et d'une forte division de cavalerie, se trouvait sous le commandement du général Latour. Une colonne intermédiaire conduite par le général Merfeldt, devait lier la précédente par Fauerbach avec celle de gauche. Celle-ci composée de 10 bataillons et 15 escadrons, était conduite par le général Nauendorf.

Les deux premières colonnes devaient inquiéter l'aile gauche du général Moreau, et l'empêcher d'en détacher beaucoup de monde, sans hasarder d'entreprise sérieuse contre les points qu'elle défendait ; sa position depuis Schliengen jusqu'au Rhin étant trop forte pour qu'on pût espérer de l'aborder avec succès. Les deux autres devaient attaquer le centre avec vigueur et tâcher de tourner l'aile droite des Français.

Le temps était affreux, une pluie orageuse rendait la marche d'autant plus pénible, que le terrain, déjà détrempé par les pluies précédentes, permettait à peine de faire un pas. La cavalerie fut à-peu-près paralysée.

La colonne du prince de Condé assemblée à Neubourg, se porta sur Steinstadt, dont elle délogea les avant-postes ennemis, et où elle se maintint tout le jour, à la faveur d'une forte canonnade qui tint en échec la brigade de gauche de Saint-Cyr commandée par le colonel Nansouty.

Le prince de Furstemberg réunit ses troupes à

Muhlheim et s'avança vers Schliengen. Elles prirent position sur les hauteurs en avant de ce village au milieu d'un feu d'artillerie très-animé auquel elles ripostèrent de leur mieux. Le général Ambert, repoussa toutes leurs attaques sur Schliengen.

La colonne du général Latour se porta de Vogesheim à Feldberg. Sa droite repoussa les avant-gardes de Duhesme dans les vignes entre Feldberg et Schliengen, pendant que la gauche le chassa d'Eckenheim, passa le ravin et attaqua les hauteurs boisées qui se trouvaient au-delà. La nature du terrain en favorisa la défense; les 21e. légère et 31e. de ligne, se couvrirent de gloire, et les Autrichiens payèrent chèrement la réussite de ces deux attaques.

La droite après avoir délogé les Français des vignes, les força à se retirer derrière Liel; la gauche, ayant nettoyé la plus grande partie du bois, prit position sur leur flanc droit appuyé à Nieder-Eckenheim, et étendit sa gauche jusqu'à Fauerbach.

Le corps du général Nauendorf qui avait le plus de chemin à parcourir, s'était mis en marche, le 23, par Badenweiler pour s'emparer des hauteurs de Bürglen et de Feldberg, afin d'être en mesure d'aborder l'ennemi. Un détachement de ce corps se dirigea sur Sitzenkirchen; une plus forte colonne, conduite par le général Nauen-

dorf, en personne, attaqua les hauteurs escarpées entre le ravin de Sitzenkirchen et celui de Candern, défendues par la division Ferino, et après s'en être emparée malgré la résistance opiniâtre des Français, déboucha immédiatement au-dessus du bourg de Çandern. La 3e. d'infanterie légère, les 56e. et 89e. de ligne, aux ordres des généraux Abatucci et Montrichard, se défendirent avec un grand courage; mais accablées par le nombre, elles furent obligées de céder le bourg et les premières positions; toutefois elles tinrent avec la plus grande fermeté les hauteurs qui s'étendent en arrière jusqu'à la droite de Liel.

La colonne de Meerfeld, composée d'infanterie légère et de hussards, chassa les Français des crêtes boisées et difficiles, à droite de Sitzenkirchen, et prit possession de tout le terrain entre ce village et Fauerbach; ce qui permit d'établir une communication avec la gauche du général Latour, dans l'instant où les Français étaient repoussés de Candern.

Le corps de Nauendorf avait marché toute la nuit, et les chemins à travers les montagnes étant presque impraticables, il n'avait pu commencer sa véritable attaque qu'à deux heures après midi, de sorte qu'il n'obtint les avantages dont on vient de parler que vers le soir. Un brouillard très-épais, suivi d'un gros orage qui

dura jusqu'à la chute du jour, mit fin au combat.

Les colonnes autrichiennes passèrent la nuit sous les armes. Elles voulaient renouveler l'attaque le lendemain : on s'attendait en effet à un second combat; car les Français étaient toujours à même de défendre leur position principale tant qu'ils tenaient les hauteurs en arrière de Canstern, et le général Nauendorf n'avait pas des forces suffisantes pour pousser vivement ses succès. Cependant comme Moreau était déterminé à se retirer sur la rive gauche du Rhin, et qu'il n'avait reçu la bataille que pour donner le temps aux équipages de passer ce fleuve avant lui, il fit sa retraite dans la nuit, et vint prendre la position avantageuse de Haltingen ; d'où il se retira par le pont d'Huningue durant la nuit et le lendemain matin 26. Ce mouvement se fit avec ordre et fermeté, sans que les Autrichiens tentassent de l'inquiéter.

Ainsi finit cette retraite que d'une part on a trop vantée, et que de l'autre on a sans doute jugée avec trop de rigueur. L'armée du Rhin engagée en Bavière, était dans une position défavorable, par la retraite de Jourdan. Cette fausse position où elle s'était engagée volontairement après le départ de l'Archiduc, justifie assez le reproche adressé à Moreau, de n'avoir pas suivi la marche de ce prince sur Nuremberg, afin d'agir de concert avec l'armée de Sambre et

Meuse; et si après avoir négligé cette occasion de combattre le prince Charles avec des forces supérieures, la retraite de l'armée de Rhin et Moselle devint indispensable, elle n'eut rien de si périlleux, ni de si étonnant qu'on puisse la mettre en parallèle avec celle de Xénophon, comme beaucoup d'écrivains l'ont avancé. Moreau n'avait aucune force ennemie qui pût s'opposer à sa marche vers la droite. Il eut à la vérité sur ses derrières des petits corps de partisans, et à la fin une assez forte division, mais dans un pays où les routes sont si nombreuses, toutes ne pouvaient pas être bien gardées. Le système suivi par les Impériaux dans cette campagne, garantissait d'avance la réussite de cette retraite: ne sachant où frapper un coup décisif, il était présumable qu'ils manœuvreraient sur tous les chemins. Dans le fait, les 60 mille Français, qui se retiraient, ne rencontrèrent sur leurs communications que deux détachemens de chevaux légers, et le colonel d'Aspre, avec deux bataillons, au col de Neustadt.

Si l'Archiduc, après la victoire de Wurtzbourg et son arrivée sur la Lahn, eût marché beaucoup plutôt sur Stutgardt, d'où il était à même de se diriger selon les circonstances sur Hechingen ou sur Ulm, et d'attirer à lui, vers le 25 septembre, les corps de Nauendorf et de Petrasch, afin de disputer le passage des montagnes ou celui du Da-

nube avec des forces égales ; si Latour avait gagné la hauteur du flanc gauche de Moreau, dans la vue de se lier de plus près aux opérations de l'armée principale, et que Froelich au contraire, eût appuyé aux débouchés du Voralberg et du Tyrol, en se bornant à faire suivre l'armée française en queue par quelques escadrons ; il est incontestable que Moreau aurait été plus embarrassé, et que les Français eussent payé plus cher la faute de former deux armées séparées sur une même frontière. Dans tous les cas, il eût été bien difficile à l'armée autrichienne, affaiblie par de nombreuses garnisons, par le départ du contingent saxon et la paix séparée de la Souabe et de la Bavière, de garder en même-temps, les routes du Tyrol, celles d'Huningue, de Brisach, de Kehl, de Fort-Vauban et même de Dusseldorf. Il n'y eut pour cela qu'un instant favorable, et comment le saisir, avec des forces répandues depuis la Lahn jusqu'au lac de Constance?

L'armée française recueillit une trop juste gloire dans ces combats multipliés, sans avoir besoin d'exagérer le merveilleux d'une scène, où l'un de ses généraux laissa briller quelques étincelles d'un génie, qui ne se développa que trois ou quatre ans plus tard.

En jugeant la retraite d'après ce qu'elle pouvait avoir de désastreux, la France dut s'applaudir de voir revenir, intacte, une armée qui s'était en-

fournée en Bavière dans le moment où celle qui devait se lier avec elle était ramenée en désordre sur le Rhin. Mais les militaires qui jugeront cette opération, sur la situation effective des forces ennemies, et sur les obstacles réels qu'elle rencontra, trouveront qu'elle n'offrit rien d'extraordinaire, à l'exception de la bataille de Biberach, dont toutes les combinaisons furent dignes d'éloges.

Le but que nous nous sommes proposé, nous a forcé à présenter ces opérations sous le rapport de l'art; nos sentimens pour les qualités personnelles du général Moreau sont assez connus pour qu'on ne nous accuse point de partialité.

Mouvemens sur le Rhin, après le retour des armées.

Aussitôt que Desaix eut passé le Rhin à Brisach, il porta une partie de ses divisions sur la Queich, afin de repousser les postes que les troupes du général Hotze avaient conservés vers Schweigenheim; Spire fut réoccupé et la tête de pont de Manheim même fut un instant menacée. Enfin la communication fut rétablie à la fin d'octobre avec l'armée de Sambre et Meuse, qui ayant reçu des renforts considérables se trouvait en mesure de former les entreprises les plus décisives.

Le général Beurnonville était arrivé à cette armée le vingt-quatre septembre. On ignore les véritables motifs qui déterminèrent le Directoire à le substituer au général Jourdan, mais si c'est par suite du mécontentement que les opérations de ce dernier lui avaient causé, il faut convenir que son choix était bien mal tombé; le nouveau général en chef n'était pas dans le cas de réparer les fautes de son prédécesseur. A moins d'habitude de la guerre et de coup-d'œil, il joignait une irrésolution et une timidité désespérantes. Quoiqu'il eût plus de 70 mille combattans sous ses ordres, il se contenta de promettre merveilles dans ses proclamations, et d'entretenir le Directoire pendant trois mois de ses craintes puériles.

Le général Werneck était resté devant lui sur la rive droite du Rhin, avec trente-cinq mille hommes, chargés de couvrir la ligne depuis le Necker jusqu'à la Sieg.

Les Français avaient profité de la marche victorieuse de leur armée, pour mettre promptement le pont de Neuvied à l'abri d'insulte. Les Autrichiens avaient le plus grand intérêt à ne pas leur laisser achever les travaux, et Kray fit attaquer la tête de pont, les 20 et 21 octobre, pendant que des détachemens jetés par la flotille de Williams, sur la rive gauche du Rhin, au-dessous de Bacharach, devaient inquiéter Coblentz et détruire les ponts de la Moselle. Ces

deux entreprises échouèrent par leur peu d'ensemble; les Français étaient d'ailleurs en mesure de repousser les attaques avec des forces infiniment supérieures. Vers la même époque, les divisions Bernadotte et Championnet, se rassemblèrent sur la Nahe, et attaquèrent le 27 octobre les brigades Simbschen et Rosenberg qui couvraient cette ligne. Le passage de cette rivière fut forcé à Graulsheim, et les Autrichiens battus sur leur gauche, furent contraints à se replier sous Mayence. L'armée de Sambre et Meuse profita de ce succès pour s'étendre par sa droite sur Kaiserslautern, afin de seconder la défensive pénible de l'armée du Rhin; la division Dumuy vint à cet effet prendre position dans les gorges d'Anveiler.

Le meilleur moyen de favoriser l'attitude défensive de l'armée de Moreau, eût été, ou de se réunir à elle, ou d'opérer une diversion en sa faveur, en effectuant un nouveau passage du Rhin à Neuwied et à Dusseldorf. Le général Werneck dans l'état de dispersion de ses forces, n'était pas en mesure de tenir sur la Lahn, et l'armée de Sambre et Meuse serait arrivée sans obstacles sur le Mein, et peut-être jusques sur le Necker, pour peu que l'Archiduc tardât à marcher lui-même contre elle, ou du moins à faire des détachemens considérables pour renforcer le corps de Werneck. Cette résolution vigoureuse fut négligée par

le général Beurnonville ; il consuma un temps précieux en tâtonnemens : Kehl et Huningue succombèrent, et le calme le plus profond succéda sur les bords du Rhin, à une campagne aussi active que pénible, où les deux partis avaient éprouvé alternativement toutes les vicissitudes du sort des armes. Les Français en profitèrent pour porter les divisions Bernadotte et Delmas à l'armée d'Italie ; ce mouvement fut fait dans le plus grand secret et caché long-temps. On rassembla d'abord la première entre Metz et Thionville, sous le prétexte de former un camp de réserve, et elle se mit ensuite en marche pour Lyon, où la seconde se dirigea par Besançon. Elles avaient déjà dépassé toutes deux cette ville depuis plusieurs jours, quand le bruit de leur départ parvint en Allemagne.

CAMPAGNE DE 1796.

TROISIÈME PÉRIODE ; FIN DE LA CAMPAGNE EN ITALIE ET SUR LE RHIN.

CHAPITRE XXXIV.

Alvinzi rassemble une nouvelle armée pour venir débloquer Wurmser ; affaires de la Brenta et de Caldiero ; combats de Calliano et de la Corona ; bataille d'Arcole.

Les victoires de l'armée d'Italie et les premiers succès des armées du Rhin, avaient fait croire un instant que le plan d'opérations du gouvernement français recevrait son entière exécution, et qu'aucun obstacle ne pourrait désormais arrêter le cours de ses entreprises. Les événemens qui venaient de se passer en Allemagne, dont on a rapporté les causes aussi bien que les détails, renversèrent tous les calculs, et la situation de Bonaparte devait empirer à mesure que les armées secondaires essuyaient des revers.

Déjà le cabinet de Vienne avait senti l'urgence de faire passer des renforts à Wurmser après

les batailles de Lonato et de Castiglione : les catastrophes de Roveredo, Bassano et Saint-Georges, en lui découvrant toute la grandeur du péril, le convainquirent de la nécessité de s'y soustraire par des efforts plus vigoureux. De tous les points des états héréditaires les recrues affluèrent de ce côté, et les provinces Illyriennes, militairement organisées, fournirent un si grand nombre de bataillons, que l'armée fut bientôt sur un pied respectable. D'un autre côté, les succès de l'archiduc Charles contre Jourdan, à la fin du mois d'août et au commencement de septembre, permirent de détacher sur l'Adige la division qui, jusques-là, avait couvert le Voralberg; de sorte qu'au moyen de ce renfort de vieilles troupes et de plusieurs autres régimens tirés de l'intérieur, l'armée fut en état de reprendre l'offensive vers la fin d'octobre. Ce n'était plus une faible garnison et quelques remparts qu'il s'agissait de délivrer, il fallait sauver un corps considérable et le dernier boulevard de la monarchie sur ses frontières méridionales.

Mais si la nation autrichienne, féconde en ressources de guerre, donnait tous les moyens de rétablir la balance numérique dans la situation respective des armées, la Cour était fort embarrassée de rétablir l'égalité morale en trouvant un rival à opposer à Bonaparte. La réputation que le général Alvinzi s'était faite dans

les campagnes de 1794 et 1795, peut-être plus que son rang d'ancienneté, fit tomber le choix sur lui. Ce général, d'origine hongroise, était d'une bravoure éprouvée ; s'il avait l'expérience des combats, il n'était pas plus initié que ses prédécesseurs dans les grands principes de l'art de la guerre, et n'avait à opposer au génie qui commande la victoire, que la volonté de vaincre avec la valeur nécessaire pour rendre la lutte sanglante, et la chute honorable. Il se trouva au milieu d'octobre, à la tête d'environ 45 mille hommes. On lui donna pour chef d'état-major, le colonel Weyrother qui avait rempli les mêmes fonctions près du maréchal Wurmser, et dont l'influence sur l'état-major avait été signalée depuis l'affaire des lignes de Mayence.

La position de Bonaparte devenait de plus en plus difficile. Wurmser, en parvenant à se jeter dans Mantoue, avait changé ainsi la garnison en un corps d'armée nombreux qui pouvait reprendre l'offensive. S'il n'était pas assez fort pour tenir seul la campagne contre l'armee française, il l'était assez pour seconder les efforts que ferait Alvinzi pour le débloquer, et pour se réunir à lui.

Les succès de l'Archiduc n'avaient pas seulement relevé les espérances de la cour de Vienne, ils avaient encore excité l'énergie de la nation et réveillé les passions haineuses des puissances ennemies de la France. Tout annonçait les plus

grands chocs, et tandis que cent mille Français étaient repoussés de l'Allemagne, l'armée d'Italie isolée aux frontières de l'Autriche, était menacée d'une lutte qui ne semblait lui réserver aucune chance de succès. Pour comble de malheur, elle se trouvait si affaiblie par les combats, les maladies et les fatigues, que malgré l'arrivée de plusieurs détachemens, elle ne comptait pas au-delà de 37 à 38 mille combattans, comme on le verra par le tableau ci-joint.

Avec des moyens si peu considérables, il fallait bloquer une place de premier rang, établir un corps d'observation sur l'Adige, et faire face à tous les efforts de l'Autriche. Le prestige des exploits de l'armée française, et la terreur qu'une suite non interrompue de victoires avait répandue, pouvaient produire momentanément ce triple résultat; mais cette force morale était subordonnée à la tournure des événemens, et le moindre revers en eût détruit tout l'effet. Bonaparte devait donc succomber dans cette troisième période s'il n'avait su allier la politique à la force de ses armes, en s'attachant les peuples d'Italie par l'appât des institutions libérales.

Il sollicitait en vain des renforts, toutes les troupes de la république se trouvaient employées ailleurs: celles de l'armée des côtes de l'Océan, qui furent disponibles un instant après la pacification de la Vendée, étaient réservées pour une

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, A L'ÉPOQUE DU 30 OCTOBRE 1796.

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENS.	FORCE.	EMPLACEMENT.	OBSERVATIONS.
KILMAINE et CHABOT, à la Favorite.	SANDOS.	5e de ligne.....	820	La Favorite.	
		11e *idem*.....	770		
	LEBLEY.	69e *idem*.....	1,150	St.-Georges, Prada.	
		Grenadiers du 57e..	35		
DALLEMAGNE, à Pradella.	BERTIN.	6e de ligne.....	1,005	Pradella.	
		12e *idem*.....	720		
		45e *idem*.....	508		
		33e *idem*.....	1,922		
		4e légère.....	744	St. Georges.	
		20e dragons.....	156	Dans la division.	
		Sapeurs et artillerie.	505	*Idem.*	
			8,335		
AUGEREAU, à Vérone.	VERDIER.	4e de ligne.....	2,182	Sur l'Adige.	Cette division fut renforcée, à l'époque de la bataille d'Arcole, de la 1re de ligne, qu'on tira du corps de blocus : on peut l'estimer à 8,500 hommes au plus.
	BON.	51e *idem*.....	1,935		
	ROBERT.	5e légère.....	1,313		
		13e *idem*.....	Force inconnue.		
		40e *idem*.....			
MASSÉNA, à Bassano.	MENARD.	18e légère.....	1,114	Sur la Brenta.	Cette division pouvait être d'environ 9 mille hommes, à l'époque de la bataille.
		18e de ligne.....	1,415		
	*RAMPON.	32e *idem*.....	1,820		
		75e *idem*.....	Force inconnue.		
		1re *idem*.....			
		11e légère.....			
		10e chasseurs.....	286		
		7e hussards.....	260		
		13e dragons.....	184		
VAUBOIS, à Trente.	GUYEUX.	19e légère.....	886		Le général Guyeux passa à la division Augereau, au moment de la bataille d'Arcole.
	VALETTE.	22e *idem*.....	506		
	FIORELLA.	2e *idem*.....	1,604		
		20e *idem*.....	790		
	GARDANNE.	25e de ligne.....	2,029		
		3e *idem*.....	1,700		
		85e *idem*.....	2,585		
		22e chasseurs.....	141		
			10,500		
RÉSERVE, général MARQUARD, à Brescia.	GUILLAUME.	2 batail. de grenad.	2,154		
		1 — de la 45e....			
		1 — de la 12e....			
		et autres détachem.			
RÉSERVE de cavalerie.		1er hussards.....	1,600		
		22e chasseurs.....			
		24e *idem*.....			
		25e *idem*.....			
		8e dragons.....			
		18e *idem*.....			
		20e *idem*.....			
		1re grosse cavalerie.			
		5e *idem*.....			
		TOTAL GÉNÉRAL.....	.....	hommes.	
		Armée active.....	31,700	environ.	
		Corps de siége.....	8,300		

T. 8, pag. 414.

expédition maritime contre l'Irlande ; le directoire n'en envoya en Italie qu'un seul détachement aux ordres du général Rey. Plus tard, lorsque l'armée de Sambre et Meuse eut été renforcée de la majeure partie des troupes de la Hollande, on en détacha aussi la division Bernadotte ; mais ces secours étaient si lointains, qu'il était possible qu'ils arrivassent trop tard, c'est-à-dire après la défaite de l'armée de Bonaparte.

En attendant leur arrivée, le Général français, qui ne négligeait aucun moyen d'améliorer sa position, avait fait augmenter les défenses de Peschiera, de Legnago en première ligne, et de Pizzighitone en seconde. La division du général Serrurier, alors commandée par le général Kilmaine, bloquait Mantoue, et pour lui faciliter cette opération on fortifia Saint-Georges. La division Augereau était en réserve à Vérone. Celle du général Masséna était sur la Brenta, vers Bassano et Trévise, en observation du corps principal d'Alvinzi ; le général Vaubois gardait les débouchés du Tyrol sur le Lawis. (Voyez pl. xxxi.)

Cette ligne qui paraît au premier abord un peu décousue, n'en était pas moins bien établie. En effet, il n'était pas question de couvrir, avec cette chaîne de postes isolés, un pays ouvert ayant des communications faciles ; ce n'était autre chose qu'une ligne d'avertissement, et chacune des divisions suffisait à la défense instantanée d'un espace rétréci, pendant que l'ennemi dé-

velopperait ses projets ; car le point de ses efforts une fois déterminé, on avait le temps de donner une direction concentrique à toutes les forces disponibles. La position d'Augereau à Vérone indique assez que tel fut le calcul de Bonaparte, et l'ordre donné à Masséna de ne point s'engager, mais de se reployer sur Vicence à l'approche de l'ennemi, le prouve encore mieux. C'était le seul parti à prendre ; le vrai moyen de faire face à tout avec si peu de forces ; car si on avait concentré toutes les troupes du côté de Roveredo, Alvinzi, en une seule marche par Vicence sur Vérone, eût joint sans opposition ses forces à celles de Wurmser : si, au contraire, l'armée française se portait sur Vicence, la jonction des Autrichiens n'eût rencontré aucun obstacle par Rivoli (1).

Après les journées désastreuses de Roveredo, le corps de Davidowich s'était retiré entre Neumarck et Botzen. Quasdanowich s'était reployé sur Gorice après l'affaire de Bassano : Alvinzi prit ici le commandement de la nouvelle armée. Le

(1) J'ai cru devoir donner cette explication, parce que mes déclamations répétées contre les positions morcelées, auraient pu faire paraître étonnant que je voulusse justifier celle-ci. J'invite mes lecteurs à faire la différence d'une position d'avertissement, où les troupes éparses ont ordre de ne point s'engager, et qui ne sont qu'un moyen d'apprendre sur quel point on doit se concentrer, d'avec les positions morcelées pour rester telles, et pour se défendre dans des postes fixes, trop éloignés les uns des autres.

corps du Frioul qu'il conduisait en personne, fut divisé en deux colonnes ; l'une aux ordres de Quasdanowich, l'autre commandée par Provera. Il devait s'avancer sur Bassano, y passer la Brenta et se diriger sur Vérone, tandis que le général Davidowich avec l'aile droite, partant de Neumarck et de Botzen, à trente lieues de là, repousserait les Français de Trente et de Roveredo, emporterait les positions retranchées de Rivoli, et se réunirait avec Alvinzi sur le Bas-Adige, pour marcher de concert sur Mantoue, où Wurmser se trouverait ainsi à la tête de 60 mille hommes.

On voit que ce projet reposait sur les mêmes erremens que les précédens, et qu'on se donnait des peines infinies pour opérer la jonction de deux corps d'armée qu'il eût été très-facile de réunir avant de commencer les opérations. Il est certain, dans tous les cas, que l'exécution de ce plan fut fautive, et qu'on aurait eu plus d'avantage à effectuer cette jonction par les gorges de la Brenta ; les deux corps n'auraient pas été battus séparément sur l'Adige, comme cela eut lieu.

Conformément au plan arrêté, le corps d'Alvinzi étant le plus éloigné, commença ses mouvemens le premier. Il franchit, avant la fin d'octobre, le torrent du Tagliamento, et les 1er. et 2 novembre il passa la Piave. De là, le corps d'armée se mit en marche le 3 novembre

sur deux colonnes, chacune de 12 bataillons, et il s'avança sur la Brenta le 4.

Le général Provera, avec la gauche, marcha sur Citadella, prit position à Fontaniva, et poussa son avant-garde aux ordres du général Liptay, au-delà de la Brenta sur [illegible]ignano. Quasdanowich prit position en [illegible] et à gauche de Bassano : la communication entre ces deux colonnes devait être couverte par un bataillon posté à Cordigiano. La brigade du général Mitrouski se dirigea sur le château de la Scala, poussant des partis sur Primolano, afin de s'assurer des débouchés de la vallée de la Brenta. L'armée devait séjourner dans ces positions, autant pour se remettre d'une marche pénible à travers les torrens débordés, que pour attendre des nouvelles de la colonne de Davidowich.

Sur ces entrefaites, Bonaparte, instruit des premiers mouvemens de l'ennemi, avait ordonné à la division Masséna de ne point s'engager sérieusement, mais de quitter la Brenta et Bassano pour se replier le 3 sur Vicence et le 4 sur Montebello. Celle d'Augereau dut s'avancer au soutien de Masséna. Ainsi, le gros de l'armée française se trouva réuni par un simple mouvement.

Il était de la plus haute importance d'étonner les Autrichiens par un coup d'éclat, afin d'arrêter et de culbuter leurs projets dès les premiers pas. Il paraît que le plan de Bonaparte fut de

laisser sa gauche aux ordres du général Vaubois, en position défensive devant Davidowich, et de se jeter avec le gros de son armée sur Alvinzi, de chercher à le battre pour revenir ensuite par les gorges de la Brenta, se joindre à sa gauche, et accabler Davidowich de tout le poids de ses forces. Mais les événemens prirent une tournure à laquelle il ne s'attendait guères, ce qui le força à modifier ce projet.

En effet, en laissant à Vaubois le soin de contenir le corps de Davidowich, le Général en chef lui avait donné l'ordre de faire son possible pour empêcher cette colonne de joindre Alvinzi par les gorges de la Brenta. Il lui avait prescrit d'attaquer les avant-postes ennemis au-delà de Trente, et de chercher principalement à les expulser de leurs positions entre le Lawis et la Brenta, afin d'en imposer aux Autrichiens, et de les déterminer à rester sur la défensive. Si les forces avaient été égales, il eût convenu que le général Vaubois portât son effort principal par Segonzano contre l'extrême gauche des Autrichiens; mais la crainte d'être accablé par des forces supérieures dans la vallée de l'Adige, et de compromettre ses propres communications, tant avec Roveredo et Rivoli, qu'avec les gorges de la Brenta, engagea ce général à un parti mixte qui était plus dangereux encore; il divisa ses forces en deux colonnes.

Le général Guyeux attaqua l'ennemi le 2 novembre en avant de Lawis, emporta St-Michel, fit 300 prisonniers, et brûla en partie le pont que l'ennemi avait sur l'Adige. Davidowich voulant faire diversion à cette attaque, porta une colonne de Cembra sur Segonzano. La brigade Fiorella que le général Vaubois envoya à sa rencontre, se dirigea sur le château de Segonzano qui se trouve dans le fond de la vallée, laissant les Autrichiens maîtres des hauteurs de Bedole, dont elle aurait dû les débusquer avant d'entreprendre l'attaque de ce poste. Pendant que la 85e. était acharnée contre le château, et qu'elle en brisait les portes, le général Wukassowich descendit de Bedole, repoussa les Français, et les culbuta dans un ravin, où ils éprouvèrent une perte considérable. Dans le même temps, Davidowich était parti de Neumarck avec le reste de ses troupes, et favorisé par la bonne tournure des attaques de Wukassowich, s'était réuni en face de Bedole aux troupes qui s'y trouvaient; il passa le ravin en avant de la Piazza, et s'étendit le 3 sur les hauteurs qui dominent Sevignano, de manière à déborder le général Vaubois, lequel se vit forcé par là à se jeter dans la position formidable des châteaux de la Pietra et de Besseno qui domine le défilé de Calliano, où passe la chaussée de Trente à Roveredo. La gauche du général français s'appuyait à l'Adige vers Mori, la droite à des mon-

[illegible] inaccessibles, le front couvert par un ruisseau assez encaissé.

Bonaparte, de son côté, sentait la nécessité de se débarrasser d'Alvinzi pour revenir à l'exécution de son projet : s'il remportait une victoire complète sur le corps de ce général, les petits succès de Davidowich, loin de contrarier ce projet, n'en rendaient la réussite que plus assurée, en engageant ce corps au-delà des débouchés de la Brenta, et en facilitant ainsi les moyens d'arriver sur ses derrières.

En conséquence, l'armée française se mit en devoir d'attaquer l'ennemi le 6 novembre. La division Masséna se dirigea sur Citadella ; celle d'Augereau devait marcher sur Bassano. La première rencontra l'avant-garde commandée par le général Liptay à Carmignano et Ospital, et la pressa vivement (Pl. xxxi). Alvinzi ayant été instruit de ce projet d'attaque, avait ordonné à Provera de passer aussi avec l'aile gauche sur la rive droite de la Brenta, et de marcher sur Ospital. Le général Quasdanowich dut faire avancer une partie de l'aile droite sur deux colonnes par Lenove et Marostica, afin de prendre en flanc et à revers les Français qui attaquaient Liptay. Mais à peine l'avant-garde de Quasdanowich fut-elle arrivée à Lenove, qu'elle se trouva assaillie par la division Augereau ; les Autrichiens d'abord repoussés de Lenove, ayant été renforcés par

une colonne aux ordres du prince de Hohenzollern, pénétrèrent de nouveau dans ce village, et en furent chassés une seconde fois avec perte. Ce corps se retira sur le gros de la division dans la position avantageuse qui s'étend depuis les montagnes de Sette-Comuni, par Marostica, jusqu'à Punta. Les Autrichiens soutinrent plusieurs attaques jusqu'à l'entrée de la nuit. Quasdanowich se maintint à Bassano; mais Provera attaqué par toutes les forces de Masséna, fut rejeté sur la rive gauche de la Brenta, et coupa ses ponts.

Cette action fut meurtrière, sans offrir de résultat décisif : Alvinzi se trouvait momentanément repoussé, mais la perte avait été la même des deux côtés; l'armée française sans cesse affaiblie n'était pas assez forte pour renouveler des combats à chances inégales et sans grand but. D'une autre part, le général Vaubois pouvait être compromis sur l'Adige. Il convenait à Bonaparte de faire un mouvement concentrique qui le rapprochât de cette division et de celle de Kilmaine, afin de reprendre tous les avantages de l'initiative, et de porter ses efforts alternativement où besoin serait. En se rapprochant de Vérone il concentrait tous ses moyens, tandis que ceux de l'ennemi restaient divisés, non-seulement par les positions centrales que l'armée française occupait, mais encore par des montagnes impraticables et d'autres obstacles du

terrain. On pouvait donc réunir pour un jour de bataille la majeure partie de l'armée, sans que l'ennemi pût en faire autant de son côté; ce parti était sage, et dans la situation des affaires, il convenait mieux que le premier, pour l'exécution duquel il eût fallu absolument être maître de Bassano et des débouchés de la vallée de la Brenta; or le résultat du combat de la veille avait assez prouvé qu'il serait difficile de s'en emparer avec le peu de moyens qui restait.

Bonaparte donna donc à son armée l'ordre de se rapprocher de Vérone. Alvinzi s'en prévalut pour s'attribuer la victoire; il est cependant facile de s'assurer que les divisions Masséna et Augereau avaient gagné leurs champs de bataille à Lenove et Carmignano. Le plan qu'on s'était proposé ne fut pas exécuté, il est vrai, dans toutes ses parties, mais un combat indécis n'est pas un revers.

En exécution des ordres de son Général, l'armée française partit le 7 novembre au point du jour pour se reployer sur Vicence et ensuite sur Vérone.

Dans cet intervalle, Davidowich avait résolu de pousser ses succès contre le général Vaubois, et de tenter de le débusquer de sa position de Calliano. Après un combat assez vif, il était entré à Trente le 4 novembre, et avait fait

jeter sur-le-champ un pont sur l'Adige : le général Ocskay descendit par la rive droite sur Nomi ; le général Wukassowich, avec un corps considérable s'avança par la rive gauche jusqu'à la tête des défilés de Calliano ; le général Laudon manœuvrait sur la rive droite. Le 6, Davidowich chercha à se frayer un passage l'épée à la main, et attaqua les châteaux de la Pietra et de Besseno, mais il y éprouva une vive résistance, et tous ses efforts ne servirent qu'à augmenter sa perte. La nuit seule mit un terme à la fureur des combattans.

Le 7 novembre, les Autrichiens réitérèrent leurs attaques avec plus d'acharnement encore. Les brigades des généraux Reuss et Sporck vinrent à cet effet renforcer le corps de Wukassowich ; tandis que le général Ocskay, faisait placer près de Nomi, sur la rive droite de l'Adige, plusieurs pièces d'artillerie qui battaient avec le plus grand effet les positions des Français, mais la supériorité des forces de Davidowich ne lui servait en rien dans une attaque de front, contre une position resserrée, où il ne pouvait pas les mettre en action. Le seul avantage qu'il eût pû en retirer aurait été d'amuser le général Vaubois avec quelques bataillons, et de chercher un passage pour le couper, en se portant sur Roveredo par le val de Leno, par Pedaglia et Maran, ou même en gagnant Torbole par le val de la Sarca.

Soit que les Autrichiens crussent impossible de trouver ce passage, soit qu'ils comptassent sur leur nombre, ils attaquèrent les châteaux de Bessano, les emportèrent à cinq heures du matin, culbutèrent le bataillon qui les gardait, et parvinrent également à se loger dans celui de la Piazza; mais le bataillon français qui le défendait ayant été soutenu, les en chassa bientôt. Leurs efforts se renouvelèrent et le combat fut des plus acharnés. Les attaques sur le Vogelberg et sur Calliano eurent le même résultat. Ces postes furent pris et repris plusieurs fois dans la journée. Au milieu d'efforts si violens une terreur soudaine s'étant emparée des Français, ils s'enfuirent sur le pont dans le plus grand désordre, abandonnant le village aux Autrichiens. Trois bataillons de troupes fraiches qui arrivaient de Mori et de Roveredo les en chassèrent, et parvinrent à les y contenir jusqu'à la nuit, lorsque le général Vaubois craignant d'être tourné en prolongeant sa résistance, se détermina à abandonner ses positions.

Le lendemain 8, Davidowich déboucha dans la plaine de Roveredo et campa en avant de cette ville. La division du général Vaubois se retira sur la rive droite de l'Adige dans l'excellente position retranchée de la Corona et de Rivoli.

La fortune semblait sourire au projet d'Alvinzi; et abandonner les drapeaux français auxquels elle avait été jusqu'alors si fidèle. Aussitôt que ce Général s'était apperçu, le 7 novembre, que son adversaire avait quitté les rives de la Brenta, dans la vue de se replier sur Vicence, il s'était mis en marche pour le suivre. Le général Provera de son côté ayant rétabli le pont qu'il avait été forcé de couper dans ce combat, dut s'avancer aussi sur Scalda-Ferro. Le 8, les Autrichiens entrèrent à Vicence, qu'ils trouvèrent évacué, et le lendemain 9, ils vinrent camper à Montebello. Ayant appris ici les succès de Davidowich, le général Alvinzi résolut de marcher le 11 à Villanova, et d'attendre que cette colonne eût forcé les positions de la Corona et de Rivoli, et se fût avancée sur Bussolingo ou Campara; son intention était de passer alors l'Adige de vive force, pour se réunir à elle, et de marcher ensuite ensemble sur Mantoue. Il fit en conséquence des démonstrations pour donner des inquiétudes sur plusieurs points à la fois, et appréciant sans doute l'importance de Vérone, il fit préparer des échelles pour escalader cette ville s'il y avait moyen.

Bonaparte qui n'ignorait pas le danger de sa position, était déterminé à tenter un coup de vigueur pour en sortir. Il fallait déjouer le projet de réunion des forces ennemies, ou perdre l'Ita-

lie; et dans les circonstances il valait peut être autant la perdre par une défaite, que par une retraite volontaire. D'ailleurs, l'ennemi en partant de deux bases aussi divergentes que Botzen et Goritz, la laissait maître de Vérone, point central d'où il pouvait diriger à volonté ses mouvemens sur l'une ou l'autre ligne, avec plus de rapidité qu'Alvinzi.

La situation topographique de cette place dont nous avons déjà fait connaître tous les avantages, exigeait qu'Alvinzi passât sur le corps à l'armée française pour opérer sa jonction, ou qu'il l'effectuât en arrière de la ligne par les gorges de la Brenta. Dès qu'il ne prenait pas ce dernier parti, qui eût été le plus sage, on pouvait se flatter de le combattre isolément et avec succès.

Aussitôt que le général français fut instruit de la marche de son adversaire sur Villanova, il fit sortir l'armée de Vérone (11 novembre à trois heures après midi), et la dirigea sur Caldiero. L'avant-garde de la division Augereau repoussa les avant-postes ennemis de Saint-Michel et de Saint-Martin, et de part et d'autre on s'aprêta au combat. Les Autrichiens avaient établi leur première ligne dans une position avantageuse : la gauche à Caldiero et à la chaussée; la droite sur la crête du mont Olivetto au village de Colognola, sur un amphithéâtre d'un accès difficile; leur corps de bataille, qui était resté

à Villanova, reçut ordre de se mettre en marche sur-le-champ pour venir au secours, parce que le combat de Saint-Michel avait assez prouvé que le projet des Français était d'attaquer le lendemain.

Le 12 novembre, les divisions Masséna et Augereau se mirent effectivement en mouvement : la première, déployant sur la gauche, devait attaquer la droite de l'ennemi ; celle d'Augereau devait agir sur leur aile gauche. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Le général Augereau emporta d'abord le village de Caldiero, et fit 200 prisonniers. Masséna parvint également à gagner le flanc droit des Autrichiens, par Illassi et Lavagna, et il était prêt à s'emparer de la hauteur qui flanquait leur ligne; mais la réserve d'Alvinzi, arrivant sur ces entrefaites de Villanova, ce général, secondé par Weyrother, fit porter cinq bataillons aux ordres du général Schubirtz par Suave et Colognola contre la gauche de Masséna, et Provera marcha avec quatre bataillons contre la droite d'Augereau ; tandis qu'on renforçait aussi le centre de la position par quatre autres bataillons.

La mise en action de forces si supérieures rendit vains tous les efforts des Français ; pour surcroît de contrariétés, le temps était affreux, le froid, augmentant par degré, changea en gresil la pluie qui tombait à torrens depuis le

matin et qu'un vent du nord portait avec violence à la figure des soldats. Les troupes harassées par les marches précédentes, luttaient avec peine contre tous les obstacles : la gauche de Masséna, se voyant prise à revers par la colonne de Schubirtz, fut forcée de céder le terrain qu'elle venait de gagner, et ne se retira pas en ordre. Bonaparte fit avancer la 75e. demi-brigade qui était restée en réserve : sa bonne contenance arrêta l'ennemi ; les troupes rentrées dans leurs premières positions, s'y canonnèrent long-temps; et vers la fin de la journée, les Français se retirèrent sous Vérone.

Le résultat désavantageux de cette journée devenait d'autant plus inquiétant, que Vaubois, repoussé de Trente jusqu'à Rivoli, pouvait être forcé dans cette dernière position ; dans ce cas, l'espoir de rétablir les affaires eût été perdu sans retour. Le Général autrichien, en profitant de son succès et en passant l'Adige sur-le-champ, aurait sans doute sauvé Mantoue : mais il perdit les journées du 13 et du 14 en délibérations, et le plan auquel il s'arrêta après ces quarante-huit heures de réflexion, n'en fut pas mieux conçu, car il devait faire attaquer Vérone dans la nuit du 15 au 16 par douze bataillons, tandis qu'avec douze autres, il irait chercher un passage à Zevio ; entreprise contraire à tous bons principes, puisqu'elle portait, sur la rive droite de

l'Adige, au milieu de toute l'armée française, une petite partie seulement des forces dont on pouvait disposer.

L'armée impériale s'avança le 4 pour cet effet jusqu'à Vérone; la brigade Mitrowski qui avait été détachée dans la vallée de la Brenta, dût revenir sur ses pas et garnir le cours de l'Adige de concert avec celle du colonel Brigido. Un grand nombre d'échelles avait été préparé : tout annonçait l'approche d'un événement décisif; mais Bonaparte prenait en même-temps une résolution qui ne laissait pas même à Alvinzi le temps de consommer cette faute.

La position du Général français était critique : après trois combats meurtriers, où ses combinaisons avaient été contrariées autant par des circonstances locales que par la supériorité du nombre (1), il allait voir arriver l'instant fatal où la réunion des trois corps ennemis deviendrait inévitable. La situation centrale de Vérone était le seul avantage sur lequel on pût fonder l'espoir de les repousser; cependant cet avantage se trouvait neutralisé par la position de Wurmser sous Mantoue, et par celle de Da-

(1) Les trois divisions, Masséna, Augereau et Vaubois ne formaient pas plus de 28 à 29 mille combattans : Alvinzi en avait au moins 42 à 45 mille, en y comptant le corps du Tyrol.

vidowich, dans un pays difficile, qui eût toujours empêché le succès des mouvemens stratégiques qu'on aurait entrepris contre eux. D'ailleurs, les succès de Davidowich contre le général Vaubois allaient peut-être entraîner bientôt l'évacuation de cette ville, de laquelle dépendait le salut de l'armée française.

De tous les partis qui se présentaient, aucun ne paraissait propre à empêcher l'exécution du projet des Autrichiens; puisqu'en se rabattant sur Davidowich, il était impossible d'empêcher Alvinzi de surprendre un passage de l'Adige entre Vérone et Legnago, et de parvenir à délivrer Mantoue.

Une seule résolution pouvait faire changer la face des affaires; le Général en chef la saisit avec ce coup-d'œil rapide qui l'a long-temps caractérisé, et il l'exécuta avec une persévérance digne d'éloges.

Bonaparte sachant combien il fallait peu de monde pour bloquer Mantoue, calcula qu'il pourrait, sans grand inconvénient, confier la défense de Vérone à 3000 hommes, tirés de la division de blocus, tandis qu'il abandonnerait les environs de cette ville pour venir manœuvrer par le Bas-Adige sur les communications des Autrichiens. Il était facile de cacher ce mouvement au Général ennemi au moins pendant vingt-quatre heures; celui-ci ignorant ensuite la quantité de troupes qu'on aurait laissées dans la place, devait

y regarder à deux fois pour l'attaquer de vive force, et ce délai de deux jours était tout ce qu'il fallait pour exécuter l'opération méditée.

Le Général en chef se détermina donc subitement à venir passer sur la rive droite de l'Adige à Vérone, avec les divisions Augereau et Masséna, pour venir repasser cette rivière à Ronco, tomber, par Villanova ou San-Bonifacio, sur les derrières d'Alvinzi, et lui enlever ses parcs de munitions, ses dépôts de vivres, et sa seule communication.

Ce projet était audacieux à la vérité, mais pour sortir d'un pas difficile, il faut savoir risquer à propos, ou se retirer en abandonnant les fruits de toutes les victoires précédentes. Le Général français n'avait pas à balancer; sans doute la réussite de son plan était subordonnée à des chances douteuses; sans doute si Alvinzi avait eu le coup-d'œil et l'énergie de son adversaire, il eût formé ses divisions en masse, et enlevé Vérone d'assaut pour se réunir avec Davidowich vers Polo ou Campagna; il était libre même d'éviter cet assaut en passant l'Adige entre Sainte-Marie et Zevio pour se diriger sur Mantoue. Mais depuis un mois qu'il avait affaire à lui, Bonaparte avait eu le temps de démêler le caractère de son ennemi; de s'assurer que s'il était brave, ferme et doué de toutes les autres qualités qui constituent un bon général, il n'entendait rien

à la stratégie, et manquait de cette pénétration qui fait deviner les projets de son adversaire. Il supposa qu'Alvinzi ne verrait dans ce mouvement des Français sur San Bonifacio que ses communications menacées, et la nécessité de voler à leur défense. Enfin, c'était dans la position où l'on se trouvait, la plus belle résolution et celle qui offrait les plus grandes chances ; la seule qui pût éviter à l'armée une retraite désastreuse jusqu'aux Alpes.

En exécution des mesures concertées, les divisions Masséna et Augereau repassèrent l'Adige à Vérone dans la nuit du 13 novembre, et se dirigèrent sur Ronco. Le général Kilmaine garda cette place avec trois mille hommes, et la division Vaubois se maintint encore dans l'excellente position de Corona. Dès que les divisions commencèrent à arriver à Ronco, on jeta un pont sur l'Adige ; le général Augereau passa le premier à la tête de sa division, composée de deux bataillons des 5e. et 12e. demi-brigades légères, des 4e., 12e., 40e. et 51e. demi-brigades de ligne et du 9e. régiment de Dragons. Il se dirigea sur-le-champ avec la tête de sa colonne sur Arcole. Ce village était défendu par un petit corps de flanqueurs croates et hongrois, qu'Alvinzi avait détaché sur ce point et à Albaredo pour surveiller le cours de l'Adige.

Le général Augereau laissa la 12e. demi-brigade

de ligne à la garde du pont, et la division Masséna commença à défiler; celle-ci, un peu plus nombreuse, était formée des 11e. et 18e. demi-brigades légères, des 14e., 18e., 32e. et 75e. de ligne, des 7e. de hussards, 10e. de chasseurs, 5e. et 15e. régimens de dragons; elle se dirigea sur Porcil, et laissa la 75e. demi-brigade dans les bois à droite du pont pour servir au besoin de réserve.

La réserve de cavalerie, aux ordres du général Beaurevoir, composée de détachemens des 1er. de hussards, 22e., 24e. et 25e. de chasseurs, 8e., 18e. et 20e. de dragons, 1er. et 5e. régimens de cavalerie, formant à peu près 16 à 1700 chevaux, resta en bataille sur la rive droite de l'Adige, prête à passer lors que le terrain et les circonstances le permettraient.

Pour bien juger cette action, il faut non seulement étudier la nature du champ de bataille dont la planche XL offre un tracé exact; il convient encore de porter des regards attentifs sur le terrain qui l'environne à six et sept lieues à la ronde (Pl. XXXI).

L'Alpon est un ruisseau torrentueux vers sa sa source, comme presque tous ceux de cette contrée qui viennent des montagnes de Sette-Comuni; son cours se ralentit ensuite en serpentant dans un terrein bas, ce qui rend les débordemens considérables dans les temps de pluie.

Vers son embouchure dans l'Adige, entre Arcole et Albaredo, presque tout le terrain se trouve plus bas que les deux rivières; il est donc impraticable, presque partout, même en été; et si par fois on rencontre des espaces de terrain solide d'un plus grand développement, c'est aux alentours d'un village et de quelques fermes qui s'y trouvent: il n'en est pas moins vrai que pour y arriver comme pour en déboucher, on ne le peut qu'avec les plus grandes difficultés et par quelques digues qui sont pratiquées dans le marais; l'une mène de Ronco à droite sur Arcole et de là à San Bonifacio; l'autre part de Ronco et passe à gauche par Porcil et Caldiero, où elle joint la grande route de Vérone à Vicence.

La digue qui conduit à Arcole est coupée par l'Alpon que l'on traverse sur un pont de bois étroit et assez élevé, aboutissant à quelques maisons crénelées. Les Autrichiens n'avaient sur ce point que de gros détachemens, mais ils furent promptement renforcés et se trouvèrent suffisans pour soutenir une première attaque qui ne pouvait jamais s'exécuter que par les pelotons de la tête des divisions; ils avaient du canon et l'issue du Pont d'Arcole (1) était barricadée. Ces précau-

(1) Il paraît que ce furent les brigades Mitrousky et Brigido, dont nous avons parlé un peu plus haut, qui arrivèrent sur ce point fort à propos pour le défendre.

tions qui paraissaient inutiles dans l'hypothèse d'une attaque sur Caldiero et Vérone, devinrent un incident majeur ; car elles sauvèrent l'armée d'Alvinzi d'une plus grande défaite, et furent cause de tous les obstacles qui s'opposèrent à l'entière exécution du plan de Bonaparte.

On aurait sans doute évité facilement ces obstacles en tentant le passage de l'Adige vis à-vis d'Albaredo ; afin de tourner ainsi ces marais et toute la défense de l'Alpon. Il serait assez difficile de juger quel motif détermina Bonaparte à s'enfoncer dans un terrain semblable : quelques personnes ont prétendu, qu'inférieur en nombre il cherchait ces difficultés comme un moyen de combattre à chances égales, puisque, dans un combat de chaussée, les têtes de colonnes seules se trouvent engagées, et que la supériorité du nombre devient inutile. Ce raisonnement acquerrait quelque poids, si l'armée française avait été sure d'arriver sur Villanova avant l'ennemi, et d'avoir alors les obstacles en sa faveur dans le cas seulement où elle eût été rejetée sur la défensive. Dans toute autre supposition il est bien avéré que le mouvement du Général français étant offensif, les difficultés des marais et de l'Alpon, devenaient des obstacles pour lui, et qu'il eût été beaucoup plus convenable d'aller jeter un pont à Albaredo, et de remonter par la rive gauche du ruisseau sur Arcole et San-Boni-

facio. La crainte de faire un mouvement trop long et de laisser ainsi à Alvinzi le temps d'en être instruit, et de forcer Vérone, peut-être aussi le défaut de connaissance du terrain, ont été les motifs de cette faute qui manqua devenir bien fatale. (1)

Pendant que ceci se passait le 15 au matin, Alvinzi attendait avec impatience l'arrivée de la nuit pour exécuter l'attaque sur Vérone, qu'il avait projetée ; son quartier-général était à Gambione, couvert du côté de Porcil par le régiment de Spleny. Le Général autrichien n'attacha pas d'abord beaucoup d'importance à la canonnade qu'il entendit derrière lui ; mais le rapport du brigadier Brigido, lui fit bientôt connaître tout le danger dont il était menacé. Le régiment de Spleny, fut envoyé sur-le-champ au devant de l'ennemi sur Bionde et la Zerpa.

Dès qu'Alvinzi fut instruit de la présence de toute l'armée française vers Ronco, il conçu sur ses flancs et ses derrières, ces craintes exa-

(1) Ce dernier motif n'est cependant pas probable; ca l'armée française tenant la ligne de l'Adige, depuis cin mois, on n'avait certainement pas négligé de la reconnaîtr et d'en étudier les environs. D'ailleurs la division Massén avait passé à Ronco à l'époque de la bataille de Bassano. J crois au fait que Bonaparte, méprisant trop les obstacles crut arriver plus facilement à Arcole.

gérées qui déroutent toujours les généraux ordinaires, et au lieu de suivre son projet d'attaquer Vérone ou de passer l'Adige à Zevio, il s'arrêta comme on l'avait bien prévu, et changea ses dispositions en faisant marcher à la hâte des renforts sur Arcole, et en donnant ensuite à son armée l'ordre d'exécuter un changement de front en arrière. Une colonne de 6 bataillons aux ordres de Provéra, se dirigea sur Porcil; 14 bataillons, 22 escadrons aux ordres du général Mitrousky, durent se diriger sur San-Bonifacio et Arcole; les parcs filèrent sur Montebello.

Sur ces entrefaites, la division du général Augereau s'avançait vers Arcole, et celle de Masséna vers Porcil, comme nous l'avons dit plus haut. La tête de colonne de la première, éprouva la plus vive résistance et ne put jamais déboucher; les troupes qui tenaient le village, y firent une résistance des plus courageuses. Il fallait pourtant forcer ce passage le plus vîte possible; il n'y avait aucun autre moyen de réussir, car il était déjà trop tard pour aller passer l'Adige à Albaredo. Le succès de la manœuvre dépendait d'un instant; les généraux bien pénétrés de cette vérité, firent les plus grands efforts, et comme en pareil cas il n'y a aucune disposition à faire, et que l'exemple est le seul ordre à donner, tous se précipitèrent à la tête de la colonne: la fortune trahit leur courage, et leur dévouement n'avança pas les

affaires ; l'ennemi continuait un feu meurtrier ; les généraux Lasne, Verdier, Bon et Verne furent mis hors de combat ; Augereau se porta à la tête du pont ; tout cela fut inutile, le feu était si violent que les pelotons de la tête étaient écrasés lorsqu'ils arrivaient à portée.

Alors Bonaparte se transporta lui-même avec son état-major devant la colonne, encourageant les soldats, leur demandant s'ils n'étaient plus les mêmes qui avaient emporté le pont de Lodi. Cependant comme il s'était aperçu que les déploiemens étaient inexécutables sur ces digues étroites, il avait déjà détaché la brigade du général Guyeux, vers Albaredo, avec l'ordre d'y passer l'Adige au bac, afin de tourner Arcole si elle ne parvenait pas à l'emporter de front ; la présence du Général en chef ayant rendu aux soldats tout leur enthousiasme, et le temps devenant de plus en plus précieux, il résolut de faire encore une tentative sur ce malheureux pont. Mais tous ces délais avaient donné le temps à l'ennemi de faire soutenir les troupes qui le défendaient. La colonne fut encore une fois arrêtée, malgré les efforts et l'exemple du Général en chef lui-même, qui s'étant jeté à bas de cheval s'élança à la tête des grenadiers. Le général Lasne qui était déjà blessé, accourut à cette nouvelle attaque et y reçut un troisième coup de feu. Le général Vignole fut

également blessé, et Muiron aide-de-camp du Général en chef, fut tué à ses côtés (1). La division fit un mouvement rétrograde; le cheval de Bonaparte entraîné par le désordre inséparable d'un tel mouvement exécuté sur une chaussée, fut jeté dans le marais. Les Autrichiens poursuivaient les troupes en retraite sur la digue ; ils dépassèrent de plus de 50 pas le Général en chef. S'ils avaient su alors qu'ils tenaient pour ainsi dire en leur puissance, l'homme qui devait ébranler le monde entier, ils auraient sans doute fait des efforts proportionnés à l'importance de l'événement, et ils eussent poussé plus loin leur succès pour avoir le temps de s'emparer de sa personne. Mais les troupes françaises voyant le danger auquel leur Général était exposé, et encouragées par l'adjudant-général Belliard, firent volte-face, et repoussèrent l'ennemi avec vigueur. Cet effort fut le dernier ; il fallut renoncer à forcer le passage du pont, et attendre le résultat de l'attaque de la brigade Guyeux.

Tandis que la droite des Français éprouvait une résistance aussi vive, et qu'elle faisait de généreux efforts pour seconder les projets de son

(1) Bonaparte s'exposa si fort, que le colonel Belliard et quelques officiers d'état-major se placèrent devant lui pour le couvrir contre les tirailleurs ennemis, et firent ensuite filer quelques grenadiers pour remplir ce but.

chef, la division Masséna plus heureuse, avait attaqué la colonne ennemie qui débouchait de Porcil et de Bionde, et l'avait culbutée au-delà de ce village. Elle attaqua ensuite Porcil, avec la plus grande impétuosité, et parvint à en chasser l'ennemi.

Sur ces entrefaites, les troupes autrichiennes avaient continué leur mouvement, celles du général Mitrousky se formaient en bataille entre San-Bonifacio et San-Stéphano. Le général Guyeux de son côté avait réussi à passer l'Adige près d'Albaredo; sous la protection de quelques pièces d'artillerie, il avait repoussé les tirailleurs ennemis et se dirigeait sur Arcole, qu'il attaqua par la gauche en même-temps que la colonne du général Augereau l'attaquait par le pont. La division qui tenait ce village, l'abandonna un instant et se retira sur le gros de l'armée.

Cependant la nuit s'approchait, les Autrichiens faisaient mine de vouloir reprendre Arcole avec des forces considérables; on avait la certitude que toute leur armée était là. Il devenait dangereux de passer la nuit dans la position où l'on se trouvait. Engagée sur des digues dans les marais et avec l'Adige à dos, l'armée française avait à craindre à la moindre alerte d'être précipitée dans les marais, sans espoir de salut. Bonaparte résolut donc de la retirer sur la rive droite de l'Adige, et la fit former à droite et à gauche de

Ronco, en ne laissant que les 12e. et 75e. demi-brigades dans leur position d'observation sur la rive gauche pour la garde du pont. Le gros de l'armée autrichienne resta toujours, la gauche à S.-Stéphano, et la droite à S.-Bonifacio. La division de Provera, était derrière un canal, entre Porcil et Calderio : les avant-gardes impériales réoccupèrent Porcil et Arcole.

Le premier projet de Bonaparte avait donc échoué en partie : si la résistance et les obstacles inattendus vers Arcole, empêchèrent d'enlever les parcs et les communications de l'ennemi, on avait cependant réussi à changer le théâtre des opérations, à sauver le point important de Vérone, et à empêcher ou du moins retarder la jonction des colonnes ennemies d'Alvinzi et de Davidowich. Le Général français était néanmoins bien résolu de ne pas s'en tenir-là, il fallait battre Alvinzi, ou courir risque de perdre l'Italie, et toutes les dispositions furent faites pour livrer une nouvelle bataille le lendemain. La situation était plus embarrassante que le premier jour : il ne suffisait plus de prévenir l'ennemi à Villanova; et le mouvement étant démasqué il ne fallait compter que sur la force des armes, pour en assurer le succès. On a cru que Bonaparte commit une faute moins pardonnable que la première, en ne faisant pas descendre son pont vers Albaredo, ou même en ne le levant pas tout-à-fait

pour aller par une marche de nuit franchir l'Adige à Legnago. Il semble aussi qu'il aurait pû dès le 15 s'assurer les moyens de jeter dans la nuit un petit pont de madriers sur l'Alpon, dont le lit est etroit ; on n'aurait eu alors que ce petit bras à franchir, et le grand mouvement par Legnago eût été évité.

Quoique ces reproches nous paraissent fondés, nous nous abstiendrons de prononcer sur une matière aussi délicate ; il faudrait connaître toutes les circonstances qui ont déterminé la conduite du Général en chef, pour ne pas porter un jugement hazardé en cette occasion. Bonaparte persista donc dans la résolution de marcher encore une fois sur Arcole et Porcil. Dans un terrain différent, il eût été convenable de porter l'effort principal sur San-Bonifacio et Villanova contre la droite des Autrichiens, afin de les couper de Montebello, de leurs communications avec Davidowich et de la route de Vicence. Mais pour exécuter un tel mouvement, il aurait fallu remonter entre l'Alpon et les marais impraticables, par une digue aussi étroite que celle d'Arcole, en laissant le flanc droit et le pont de Ronco, totalement à découvert ; or, si dans une semblable situation les Autrichiens avaient marché d'Arcole ou de Porcil, sur le pont pour le détruire, et que l'armée française n'eût pas réussi à déboucher sur San-Bonifacio, elle aurait été perdue. Un ré-

sultat moins brillant mais plus certain s'offrait, en portant les efforts contre la gauche des Autrichiens, et on prit ce dernier parti.

Le 16 novembre, au point du jour, les divisions repassèrent l'Adige; à peine eurent-elles débouché qu'elles rencontrèrent l'armée Autrichienne, en marche de Porcil et d'Arcole, pour attaquer le pont de Ronco. La cavalerie d'Alvinzi s'avançait en même-temps sur Arcole, une division se porta sur Albaredo pour garder ce passage. La division Masséna attaqua sur-le-champ la colonne de Provéra, la rejeta sur Porcil, lui fit 7 à 800 prisonniers et lui prit 6 canons et 3 drapeaux. Le général Robert avec la 75e. attaqua les Autrichiens à la baïonnette sur la chaussée du centre, et les culbuta avec perte. La division Augereau repoussa aussi l'avant-garde ennemie sur Arcole; mais ici se renouvela la scène de la veille; le plus gros des forces d'Alvinzi soutenait alors ce village d'un abord si difficile, et il n'était pas probable qu'on pût l'emporter de front.

Bonaparte sentit que le seul moyen de réussir dans son entreprise était de passer l'Alpon vers son embouchure; il se porta lui-même sur ce point pour ordonner les mesures nécessaires à la construction d'un pont de fascines sur ce ruisseau, espérait tourner ensuite la gauche de l'ennemi, que la garnison de Legnago inquiéterait d'un autre côté, en remontant l'Adige.

Toutes les tentatives pour établir ce pont de fascines furent infructueuses ; il fallut se décider à attendre qu'on pût en construire un de chevalets. Le feu de l'ennemi était vif, plusieurs officiers d'état-major furent victimes de leur zèle ; Elliot, aide-de-camp du général en chef, y fut tué, et l'adjudant-général Vial, chargé de longer l'Adige avec une demi-brigade pour chercher un passage, ne put réussir quoiqu'il se fût jeté à l'eau jusqu'au col.

Dans cet intervalle, le général Augereau renouvelait ses efforts sur Arcole. Alvinzi, voulant enfin se débarrasser par un mouvement offensif des attaques réitérées et meurtrières que son avant-garde et sa gauche avaient à soutenir pour défendre ce village, ordonna à son centre qui était à San Bonifacio, de passer en partie sur la rive droite de l'Alpon, et de marcher par les digues qui longent le cours de ce ruisseau ; ce mouvement aurait pu avoir des suites fâcheuses si Bonaparte ne l'avait prévenu en faisant avancer une compagnie et quatre pièces d'artillerie légère dont le feu contint l'ennemi.

Les ombres de la nuit commençaient à s'étendre, et les affaires étaient dans le même état que la veille. L'armée française jugea prudent de reprendre les mêmes positions qu'elle avait eues dans la nuit précédente sur la rive droite de l'Adige, laissant la 12e. demi-brigade à la garde

de la tête du pont. Les Autrichens de leur côté revinrent derrière Arcole.

Cependant Bonaparte s'était assuré que le succès de l'affaire dépendait du passage de l'Alpon vers son embouchure ; et l'on fit dans la nuit toutes les dispositions pour y jeter un pont. Cette résolution qui procura la victoire, prouve assez qu'il eut tort de ne pas la prendre dès la fin de la première journée.

Le 17 novembre, au point du jour, commença le troisième acte de cette terrible lutte. L'armée française s'ébranlait pour passer l'Adige, lorsqu'un des bateaux du pont s'enfonça. Cet accident fâcheux, qui semblait devoir décider du sort de l'Italie, aurait eu des suites d'autant plus malheureuses, que dans le même instant les Autrichiens s'avancèrent pour attaquer la brigade chargée de la garde du pont; mais l'artillerie, placée sur la rive droite, fit un si grand effet, en les prenant en écharpe, qu'elle les arrêta. Durant cette canonnade, le pont avait été raccommodé, les divisions passèrent aussitôt, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent jusqu'à Porcil et Arcole.

Le général Masséna suivit à gauche avec la 18e. de ligne sur Porcil, mais comme l'effort principal devait avoir lieu par la droite à l'embouchure de l'Alpon, une partie de sa division demeura en intermédiaire.

La 32e. demi-brigade fut embusquée dans le

bois à droite de la digue. La 18e. légère se mit en bataille près du pont que la 12e. de ligne devait toujours défendre. Le général Robert avec le 75e. fut placé au centre devant Arcole. La division Augereau se disposait à passer l'Alpon près de l'embouchure et à se lier avec les deux bataillons de la garnison de Porto-Legnago, qui commençaient à paraître sur la rive gauche pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi; elle devait être soutenue dans ce mouvement par toute la réserve de cavalerie aux ordres du général Beaurevoir.

Le général Robert suivit vivement l'ennemi à la tête de la 75e. jusqu'à Arcole; mais les Autrichiens lui opposant le gros de leurs forces, le ramenèrent plus vîte, de sorte qu'il fut forcé de se réfugier derrière la division Augereau; quelques pelotons se replièrent sur le pont, et les Autrichiens s'avançaient sur l'Adige à leur poursuite. Cette attaque inopinée sur le point décisif eût pu devenir très-sérieuse si Bonaparte n'y avait pourvu en disposant en intermédiaire, comme nous l'avons dit, une partie de la division Masséna. Au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, ils furent assaillis de toutes parts. La 18e. légère marche au-devant d'eux et les attaque de front sur la digue. La 18e. de ligne, revenant sur ses pas du côté de Porcil, les attaque en queue, et la 32e., embus-

quée dans un taillis, tombe à l'improviste sur leur flanc et les jette dans le marais. La déroute de ce corps fut totale, comme elle devait l'être dans une situation pareille, on fit 2 ou 3 mille prisonniers.

Tandis que par ces dispositions Bonaparte assurait sa gauche, son centre et ses ponts de l'Adige, contre toutes les tentatives de l'ennemi, sa droite renforcée jetait enfin son petit pont sur le ruisseau et le passait; le combat s'engagea bientôt avec vivacité sur ce point où les Autrichiens avaient eu le temps de faire filer des renforts. Leur flanc gauche était couvert par un marais : la foiblesse des troupes disponibles ne permettait pas de le tourner, sans tenter un mouvement décousu, d'autant plus dangereux que le corps qui l'eût exécuté aurait cheminé entre ce marais même et l'Adige. Dans cet état des localités, Bonaparte se rappelant que le simulacre d'une attaque inopinée sur le flanc d'une troupe qui n'y est pas préparée, l'ébranle presque toujours, ordonna au lieutenant Hercule de descendre l'Adige avec 25 de ses guides, pour tomber avec impétuosité sur l'ennemi en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes. Ce stratagême réussit complétement; il causa un moment d'hésitation dans l'infanterie autrichienne. Le général Augereau en profita pour l'attaquer, et parvint à la faire ployer; elle se défendit néanmoins avec

vigueur, et se retirait en bon ordre lorsque la garnison de Porto-Legnago débouchant sur San-Grégorio, menaça de la déborder et de la prendre à revers, ce qui lui fit accélérer sa retraite.

Le général Masséna, sur ces entrefaites, avait reporté une de ses brigades, soutenue de plusieurs escadrons, sur Porcil, pour en chasser l'ennemi et couvrir les communications des ponts; il se dirigea, avec le reste de ses troupes, au centre sur Arcole afin de se lier à l'armée. Dès que le mouvement de retraite des Autrichiens fut prononcé, il déboucha de ce village; les poursuivit dans la direction de San-Bonifacio, et se lia ensuite par sa droite avec la division Augereau. L'armée s'établit: la gauche en avant d'Arcole, la droite à San-Gregorio, et c'est dans cette position qu'elle passa la nuit.

Alvinzi, fatigué d'une lutte aussi longue et aussi pénible; forcé dans cette dernière journée à quitter le champ de bataille, après avoir perdu beaucoup de monde, désespérant de forcer jamais l'armée française dans un terrain si favorable à la défensive, prit enfin la résolution de se retirer le 18 sur Montebello. Il paraît que le défaut de nouvelles sur l'issue des attaques de Davidowich, fut un des principaux motifs qui le déterminèrent à la retraite.

Cette bataille de soixante-douze heures est sans contredit une des plus remarquables de la guerre.

Les efforts des deux armées furent également honorables pour les deux partis. Leur perte fut grande ; celle des Autrichiens a été estimée à huit mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Celle des Français n'a pas été indiquée ; on l'a exagérée en la calculant d'après le nombre des officiers-généraux qui s'y sacrifièrent pour enlever leurs troupes, et qui se trouvant à leur tête dans un combat de chaussée, devaient nécessairement être les premières victimes. Outre ceux dont nous avons fait mention, le général Robert fut grièvement blessé dans cette troisième journée. Le général Gardanne le fut moins dangereusement. L'adjudant-général Vaudelin fut tué.

Aussitôt que Bonaparte eut la certitude qu'Alvinzi se retirait sur Vicence, et qu'il cherchait sans doute à se lier par les gorges de la Brenta, avec Davidowich, il résolut de le prévenir, en se portant sur ce dernier pour l'accabler. Mais tandis que les deux armées principales se battaient avec tant d'acharnement dans les marais d'Arcole, les affaires avaient pris une tournure différente sur les rives du lac de Garda, et la présence de Bonaparte y devenait très-nécessaire.

Dès le 10 novembre, Davidowich se trouvait en mesure d'attaquer le général Vaubois avec toutes ses forces ; loin de profiter de cette cir-

constance, il les divisa sans aucun but raisonnable : le général Laudon s'étendait à droite vers Condino et Thion ; la brigade d'Ocskay était en intermédiaire vers Brentonico et Mori, pour communiquer avec lui ; il occupait aussi Avio, Valfreddo et Lessago. Le corps de bataille était vers Seravalle, et l'avant-garde près de Alla.

Enfin, après huit jours d'une inaction qui fait peu d'honneur au Général qui s'en rendit coupable, ou à ceux qui, combinant mal les opérations, lui ordonnèrent ses mouvemens, Davidowich attaqua le 16 la division Vaubois sur les hauteurs de Ferrara et de la Corona : après deux engagemens assez vifs, les brigades Laudon et prince de Reuss débouchèrent le 17 dans la vallée de Caprino, tandis qu'une troisième colonne passait l'Adige vers Croara, pour enlever le plateau de Rivoli. Le général Wukassovich s'avançait avec une quatrième brigade par la grande route de Vérone, sur la Chiusa. Les Français menacés d'être tournés furent forcés à la retraite, d'abord sur Rivoli et ensuite sur Campara ; ils ne l'exécutèrent pas sans quelque perte ; leur arrière-garde fut entamée, et le général Fiorella fait prisonnier avec 7 à 800 hommes.

A la suite de ce succès qui eût été décisif le 13 ou le 14 novembre, et qui alors ne servait qu'à compromettre le corps victorieux ; Davidowich s'avança le 18 jusqu'à Castelnovo et Passago,

poussant des partis jusques sur Vérone : il resta deux jours dans cette position, sans doute de crainte de s'engager avant d'avoir des nouvelles du général Alvinzi. Le général Vaubois se retira derrière le Mincio, en passant par Campara et Peschiera.

Dès que Bonaparte fut informé de cet événement, il résolut de profiter, sans perte de temps, de la faute des Généraux ennemis, pour accabler le corps de Davidowich avec toutes ses forces, afin de le détruire s'il osait tenir un seul instant dans sa position. A cet effet, on se contenta de faire suivre Alvinzi sur Vicence, par la réserve de cavalerie. La division Masséna repassa le 18 novembre sur la rive droite de l'Adige, se dirigeant sur Villa-Franca, pour s'y rallier au général Vaubois, qui reçut l'ordre de s'y porter en venant repasser le Mincio à Borghetto. Ces deux divisions devaient attaquer l'ennemi de front, tandis que le général Augereau déborderait sa gauche en se portant de Vérone sur San-Martin et la vallée de Pauthena, par laquelle il devait gagner ensuite les hauteurs de S^te^.-Anne, et descendre dans la vallée de l'Adige vers Dolce, pour couper toute retraite aux Autrichiens.

La mise en action du gros de ses forces sur cette partie isolée de l'armée ennemie, aurait assuré au Général français un succès éclatant, si la division autrichienne informée dans la jour-

née du 19, de la retraite d'Alvinzi, ne s'était hâtée de regagner promptement les montagnes; ce quelle réussit à faire non sans une perte assez sensible; les régimens d'Ehrbach et de Lattermann furent atteints à Campara, et en partie détruits, sur-tout le premier, dont un bataillon entier fut coupé.

Le général Joubert poussa jusqu'auprès de la Corona et de Preabocco; Masséna et Vaubois s'arrêtèrent à Castelnovo. De son côté, le général Augereau avait chassé un parti ennemi des hauteurs de S^te.-Anne et lui avait fait quelques centaines de prisonniers; sa division brûla deux équipages de ponts, et occupa la position importante de Dolce.

La prompte retraite de Davidowich dans les montagnes, ne laissait aucun espoir de l'entamer plus sérieusement. D'un autre côté, Alvinzi, informé des succès que ce Général avait obtenus le 17, sur la division Vaubois, et de la marche de la division Augereau, et s'apercevant qu'il n'était suivi lui-même sur Vicence que par des détachemens, craignit avec raison de voir sa droite bientôt accablée par tous les efforts de l'armée française. Afin de prévenir cet événement, il détacha quelques bataillons dans les montagnes de Molare, et s'avança de nouveau jusqu'à Villanova. Mais Bonaparte débarrassé de Davidowich, était déjà revenu sur ses pas, et se

disposait à déboucher de Vérone ; alors Alvinzi, dont tous les mouvemens étaient déjoués par la rapidité de son adversaire, se décida à rester sur la Brenta, où son armée prit des cantonnemens pour se refaire. La gauche était vers Padoue, le quartier-général à Bassano, la droite vers Trente, se liant au corps de Davidowich.

Par suite du défaut d'ensemble inévitable dans toutes les entreprises compliquées et exécutées par des parties isolées, qui n'ont aucune communication directe entre elles, Wurmser était resté tranquille dans Mantoue, quand on se battait pour le délivrer, et tenta, comme il en était convenu, une sortie le 23 novembre, lorsque la retraite de toutes les forces d'Alvinzi ne pouvait que rendre cette opération désastreuse pour lui. En effet, le général Kilmaine, dont la présence n'était plus nécessaire à Vérone, était déjà retourné devant Mantoue avec les troupes qu'on avait momentanément retirées du blocus, et après un combat assez vif, il obligea les Autrichiens à rentrer dans la place.

On voit par le récit de ces événemens combien le temps est précieux à la guerre, et combien le retard des attaques de Davidowich fut fatal aux Autrichiens. Il est inconcevable en effet que ce Général soit resté huit jours dans l'inaction devant Vaubois à Rivoli. Il n'avait rien à espérer d'un délai aussi impardonnable, car il ne

pouvait qu'augmenter les obstacles qu'on devait rencontrer, en donnant aux Français tout le temps d'organiser leurs moyens de défense, et d'augmenter s'il était possible les ouvrages qui couvraient leur position. Sa grande supériorité numérique faisait une loi à Davidowich de poursuivre ses attaques sans relâche, et l'événement prouva qu'il ne faut jamais remettre au lendemain, lorsqu'il s'agit de l'occasion de profiter d'un succès. Si ce Général avait forcé Rivoli et débouché par Polo sur Vérone le 12, tandis qu'Alvinzi y marchait par Villanova et Caldiero, il est probable que les affaires eussent pris une tournure bien différente. Le défaut de concert entre des corps partant de deux bases différentes, pour marcher vers un point central occupé par une masse ennemie supérieure à chacun d'eux, fut la cause première des événemens désastreux qui accablèrent les troupes autrichiennes, en fournissant à Bonaparte l'occasion d'employer avec succès sa manœuvre ordinaire. Après ces sanglans combats, les armées prirent un repos dont elles avaient également besoin, mais qui n'était que le précurseur des efforts qu'on allait faire de part et d'autre pour décider enfin du sort de Wurmser et de l'Italie. Avant d'en rendre compte il est bon de se reporter un instant sur le Rhin, pour y voir les opérations qui terminèrent la campagne sur cette ligne.

CHAPITRE XXXV.

Fin de la campagne sur le Rhin ; siége de Kehl et de la tête de pont d'Huningue.

Aussitôt que l'armée française eut repassé le Rhin, l'Archiduc laissa le prince de Furstenberg avec 13 bataillons et 12 escadrons devant la tête du pont d'Huningue, et dirigea le reste de ses forces sur Kehl. La droite des Français, aux ordres de Férino, couvrit cette première place, et le centre, commandé par Saint-Cyr, se joignit à Strasbourg à l'aile gauche que Desaix y avait amenée de Brisach.

La campagne semblait terminée; les fatigues et les pertes essuyées dans tous ces combats avaient également affaibli les deux partis : l'armée autrichienne ne pouvait pas facilement suivre ses opérations offensives, et celle de Moreau n'était pas en mesure de les recommencer. Cependant les troupes restaient en présence, et les hostilités devaient continuer aussi long-temps qu'une trêve ne permettait pas de prendre des cantonnemens en sureté.

L'Archiduc avait à choisir entre quatre partis; il pouvait 1°. Diriger tous ses efforts contre

Kehl et Huningue, pour enlever aux Français les têtes de pont qui leur assuraient la faculté de déboucher de nouveau en Allemagne, dès que leurs armées seraient réorganisées ; 2°. Se contenter au contraire de masquer ces têtes de pont par des camps volans, passer le Rhin vers Manheim, et suivre à peu près le premier plan de campagne; 3°. Donner du repos à l'armée en concluant un armistice comme en 1795 et profiter de cet avantage pour détacher un corps au secours de Mantoue ; 4°. Enfin, sans s'arrêter à la possibilité d'un armistice, se décider sur-le-champ à masquer Kehl et Huningue, et à détacher un gros corps en Italie pour débloquer Wurmser.

S'il fallait sauver Mantoue au risque de voir les Français s'avancer de nouveau sur le Danube, on ne peut nier que l'armistice ne fût, de tous ces partis, celui qui paraissait le plus sage ; mais si l'Autriche avait encore assez de moyens pour sauver Wurmser sans trop affaiblir son armée sur le Rhin, ou qu'elle calculât prendre Kehl et la tête de pont d'Huningue assez tôt pour lui envoyer ensuite des renforts, il est incontestable que la résolution de s'emparer de ces débouchés en Allemagne ne fût plus convenable.

Les documens que j'ai entre les mains prouvent que Moreau proposa un armistice. Cette demande était d'ailleurs assez dans l'intérêt des Français

pour ne laisser aucun doute à ce sujet ; une semblable convention ne pouvait être qu'illimitée, c'est-à-dire avec la faculté réciproque de recommencer les hostilités lorsqu'on le jugerait à propos, en prévenant quelques jours d'avance. Les Français pouvaient en profiter pour achever leurs travaux à Kehl et à Huningue, afin de mettre ces places dans un état de défense formidable, et de reprendre l'offensive dès qu'ils seraient en mesure. Le seul avantage que les Autrichiens auraient eu en vue en accédant à cette proposition, eût été de faire filer des renforts considérables à leur armée d'Italie : or, pour cela, il eût fallu que l'armistice eût un terme fixe et assez reculé, pour qu'il fût possible d'affaiblir l'armée du Rhin, sans craindre de voir l'Allemagne de nouveau envahie ; c'est-à-dire qu'on ne pût recommencer les hostilités avant le printemps (1). Une telle condition ne convenait pas davantage aux Français, qu'une suspension indéfinie à l'Archiduc.

Le projet de continuer les opérations offensives en passant le Rhin vers Manheim pour s'avancer sur la Sarre et la Moselle comme on voulut le faire à l'ouverture de la campagne, n'était pas praticable alors. Les Autrichiens, affaiblis de

(1) Trois ans après la rédaction de ce chapitre, j'ai eu la satisfaction de voir ce jugement confirmé par l'Archiduc lui-même.

près de 50 mille hommes par la marche du corps de Wurmser en Italie, et par le départ des contingens de tous les princes de l'Empire, n'avaient plus les mêmes chances en leur faveur; les Français, au contraire, avaient reçu des renforts considérables de Hollande et de Belgique, qui avaient donné à l'armée de Sambre et Meuse une supériorité immense sur le corps de Werneck. Enfin, l'armée de Moreau, quoique délabrée dans son habillement, était animée du plus bouillant courage et n'aspirait qu'à se mesurer à chances égales avec son ennemi; elle possédait, dans la tête de pont de Kehl, un débouché précieux sur la rive droite du Rhin qu'elle n'avait pas à l'ouverture de la campagne.

Dans un tel état de choses, une pointe sur la Sarre ou la Moselle eût été une opération téméraire. On a dit que l'Archiduc en passant le Rhin aurait forcé l'armée de Moreau à se jeter dans les places, et qu'il n'eût pas couru le risque de l'avoir sur les bras en rase campagne. Ce raisonnement n'est que spécieux, les garnisons étaient faibles à la vérité, mais comme il n'y avait pas d'invasion sérieuse à redouter d'une armée inférieure en nombre, les bataillons de dépôt et les gardes nationales étaient suffisans pour garder les postes et soutenir un blocus: quant à des assauts ou des attaques en règle, l'armée impériale était hors d'état d'en entre-

prendre. Moreau ayant pourvu à la défense des places les plus voisines, aurait eu 45 à 50 mille hommes en campagne, tandis que l'armée de Sambre et Meuse, forte de 70 mille combattans (1), était à même de s'avancer sur le Mein et même sur le Necker, en conservant, en cas de revers, une retraite assurée, soit sous le canon de Dusseldorf, soit sous celui de Neuwied. L'Archiduc était loin d'avoir des forces égales à opposer à ces deux armées; celle de Sambre et Meuse, bien reposée, se trouvait dans l'attitude la plus imposante par les renforts qu'elle avait reçus. Les troupes de l'Archiduc au contraire étaient harassées, et à la cavalerie près, dans le même délabrement que celles de Moreau. Ce n'était plus cette brillante armée de 180 mille hommes qu'avaient les Autrichiens à l'ouverture de la campagne; tout était changé de face, car malgré leur retraite de l'Allemagne, les Français, par l'occupation des quatre débouchés qu'ils conservaient sur le Rhin et notamment à Kehl, avaient toutes les chances en leur faveur.

On pourrait juger, d'après ces considérations, de l'impossibilité d'appliquer le 4e parti, qui con-

(1) L'armée de Jourdan, renforcée de 16 mille hommes de la Belgique ou de la Hollande, et de 28 mille qui étaient restés sur le Rhin, devait avoir au moins 70 mille hommes quand Beurnonville en prit le commandement.

sistait à marcher au secours de Mantoue, sans conclure au préalable un armistice sur le Rhin. Les armées de Sambre et Meuse et de Rhin et Moselle, prises ensemble, étant déjà supérieures aux forces de l'Archiduc, n'eussent pas manqué de profiter de son départ pour enfoncer ou détruire le rideau qu'on aurait laissé devant elles et pour se reporter sur le Danube ; il est bon d'ailleurs de rappeller qu'à cette époque, Alvinzi se préparait à marcher avec une armée assez nombreuse pour sauver Wurmser.

Il semble, d'après cet examen de l'état des affaires, que l'Archiduc devait s'arrêter aux résolutions suivantes : 1°. De faire partir sur-le-champ 10 mille hommes de sa gauche pour marcher par le Tyrol à l'armée d'Alvinzi, afin de lui assurer avec les autres renforts qu'il recevait, une telle supériorité sur Bonaparte, que la délivrance de Wurmser ne pût pas être douteuse ; 2°. De faire en même-temps une tentative pour enlever de vive force le camp retranché de Kehl et la tête de pont d'Huningue dont les travaux n'étaient ni achevés, ni bien armés, et de brusquer ensuite l'attaque du fort abandonné à ses propres forces ; 3°. S'il ne réussissait pas dans ces tentatives, de s'en tenir alors à une attaque en règle, en la poussant avec autant de célérité que les difficultés locales et l'inaction des Français l'eussent rendue possible.

Le prince, en adoptant le parti de s'emparer de ces débouchés importans, fit ce qu'il devait, et s'il encourut quelque blâme, ce ne peut être que pour avoir négligé les deux premières mesures indiquées, et commis, dans l'exécution de son entreprise, des fautes qui lui firent perdre beaucoup de temps.

Plusieurs militaires ont pensé qu'il avait trop tardé à rassembler les moyens nécessaires pour l'attaque régulière de Kehl, et qu'il avait poussé cette opération avec trop de circonspection dans le commencement : le dernier de ces reproches est fondé ; le premier nous paraît injuste. Dès que l'Archiduc eut gagné la bataille de Wurtzbourg, il était aisé de prévoir que les armées françaises seraient ramenées derrière le Rhin ; mais était-il si facile de disposer sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires à l'attaque de ces têtes de pont? Pour asseoir un jugement sur ce fait, il serait indispensable d'avoir un état des approvisionnemens de gros calibre qui existaient alors à Mayence, à Philipsbourg, à Manheim et dans les provinces autrichiennes les plus voisines. Les préparatifs d'un siége sont immenses et toujours très-difficiles lorsqu'ils se font à un grand éloignement des frontières, et qu'on manque de communications par eau ; celle du Mein, hors de la direction de Kehl et d'Huningue ne pouvait servir qu'aux transports de munitions tirées de

Prague et envoyées par Bamberg à Mayence, encore n'était-elle praticable que sur la moindre partie de la route; les sinuosités de la rivière qui alongeaient le chemin, et l'embarras d'un double déchargement, équivalaient d'ailleurs aux avantages qu'on en aurait tirés. On ne devait donc compter que sur les approvisionnemens qui existaient dans les trois places du Rhin, sauf à les remplacer au fur et à mesure, et ce fut aussi la ressource à laquelle on eut recours. En calculant que l'Archiduc ne put donner les ordres définitifs pour le rassemblement d'un parc de siége, avant d'avoir gagné les combats d'Emmendingen, on trouvera qu'il accéléra, autant que possible, les préparatifs de siége, et qu'il n'a guère dépendu de lui de commencer les attaques régulières de Kehl avant les premiers jours de novembre; il ne faut donc lui reprocher que d'avoir négligé une attaque de vive force.

Le fort de Kehl, proprement dit, est un carré bastionné avec deux ouvrages à cornes élevés sur les dessins du maréchal de Vauban; démoli après sa cession à l'Empire en 1738, ses fossés étaient comblés, et ses revêtemens détruits jusqu'au niveau du terrain, à l'exception du bastion qui regarde le Rhin dont l'angle flanqué était écroulé à l'époque du passage de ce fleuve. On s'était occupé depuis, comme nous l'avons dit, d'en rétablir non-seulement les reliefs, mais encore

d'y ajouter un camp retranché qui protégeât le développement d'un corps de troupes considérable sur la rive droite du fleuve.

Il n'entre pas dans mon plan de donner une description détaillée de ce camp, ni une relation des attaques et de la défense ; c'est une tâche qui regarde les officiers du génie, et dont le général Dedon s'est fort bien acquitté dans son intéressant ouvrage. Je me bornerai à l'énumération succincte des défenses qu'il présentait.

1°. Le premier des ouvrages à cornes de l'ancien tracé en remontant le Rhin, défendait les approches des ponts, et battait d'un côté, le rentrant de la Kintzig, et de l'autre, la plaine et le front du camp. Le second couvrait les approches du côté des îles de la Kintzig en aval ; une lunette avait été élevée entre ces deux ouvrages, dans le rentrant formé par la Kintzig.

2°. A l'extrême droite se trouvait un ouvrage à cornes et plusieurs flèches pour la défense de l'île d'Erlenrhin ; cette île formait en quelque sorte le bastion de droite du camp qu'elle flanquait de ce côté, comme le fort en couvrait la gauche.

3°. Le camp retranché se composait d'une première ligne appuyant sa droite au bras d'Erlenrhin, sa gauche vers l'ouvrage à cornes du fort, près du village de Kehl qui était rasé. Le centre en était formé par une forte redoute avec des fougasses, (nommée la redoute des trous-de-

loups par les Français, et par les assiégeans re-
doute de Souabe) : elle existait à l'époque du pas-
sage du 24 juin ; on l'avait seulement rattachée
au système de défense de la ligne. En avant de la
gauche, on avait retranché la maison de poste
et le cimetière du village de Kehl, comme postes
avancés. Une espèce de seconde ligne était formée
par les retranchemens qui liaient cette redoute
les trous-de-loups avec celle du cimetière ;
cette dernière existait aussi lors du passage, on
s'en était servi pour défendre l'approche de
l'ouvrage à cornes, aussi bien que celle des ponts ;
une autre grande redoute fraisée et palissadée,
couvrait le petit pont de communication qui
conduisait de l'île d'Erlenrhin à la droite du
camp ; les approches de cette île étaient enfin
défendues par une redoute nommée le bonnet de
prêtre, à cause de sa forme bizarre ; elle ne
fut au reste jamais terminée.

Un pont sur pilotis et un de bateaux, jetés
très-près l'un de l'autre, assuraient la commu-
nication de Strasbourg avec le fort ; afin de
mettre ces ponts à l'abri des tentatives que
l'ennemi aurait pu faire, en lançant sur le
fleuve des brûlots ou autres moyens de destruc-
tion, on avait construit une estacade vis-à-vis
de l'ouvrage à cornes d'Erlenrhin. La communi-
cation, de la rive gauche du Rhin à cette île
d'Erlenrhin, et à la droite du camp retranché

n'était assurée que par un pont volant, ce qui était une grande faute, puisqu'on avait à Strasbourg tous les matériaux nécessaires pour faire un pont de bateaux, qui eût facilité le débouché des troupes sur la rive droite du Rhin ; au reste, ce pont volant fut couvert d'un réduit pour protéger l'embarquement.

Quarante bataillons, aux ordres des généraux Desaix et Saint-Cyr, furent destinés à la défense de ces ouvrages ; on en plaçait ordinairement quinze de service, dont 6 à Kehl, 3 au camp retranché, 3 à l'île d'Erlenrhin et 3 sur la gauche dans les îles de la Kintzig ; outre ces quinze bataillons de service journalier, une réserve de six bataillons campait dans l'île du Rhin. Ces troupes se relevaient par tiers tous les jours, afin que la moitié du corps qui n'était pas de service pût cantonner quelques jours en repos.

La position de Kehl, relativement à celle de la place de Strasbourg, qui mettait ce fort à l'abri de tout investissement ; la facilité que les Français avaient de renouveler les troupes employées à la défense, de les renforcer dans les occasions extraordinaires et de les pourvoir de tout, faisait justement présumer que sa résistance serait longue, sur-tout si l'attaque n'était pas brusquée dès le commencement. Bien des critiques ont pensé que si l'Archiduc n'était pas en mesure d'entreprendre des opérations offensives sur la rive gauche du

Rhin, comme on l'a démontré plus haut, il eût cependant enlevé aux Français tous les avantages de la défense locale de Kehl, en transportant le théâtre de la guerre aux environs de Manheim, où cette place lui eût facilité les moyens de déboucher jusque sur la Speyerbach ou la Queich, dans la vue seulement d'attirer Moreau vers Spire ou Frankenhal, et de l'obliger d'abandonner Kehl à ses propres forces. Nous ne partageons pas cette opinion: si les armées impériales avaient eu une supériorité bien décidée sur les Français, c'eût été en effet une manœuvre sage; mais il n'en était pas ainsi, et l'Archiduc, forcé de laisser la moitié de son armée devant les débouchés d'Huningue, de Kehl et de Neuwied, n'aurait eu que fort peu de monde à porter sur la rive gauche du Rhin; l'armée de Beurnonville lui eût facilement tenu tête, et Moreau aurait conservé toutes ses forces pour accabler les détachemens compromis devant Kehl. Le lecteur pourra juger de la validité de ces divers raisonnemens, il est temps de les abandonner pour en revenir aux événemens.

Depuis la fin de septembre, il n'y eut qu'un corps d'observation autrichien devant Kehl; ce ne fut qu'à la fin du mois d'octobre, que la majeure partie de l'armée de l'Archiduc s'y trouva rassemblée. Les troupes destinées au siége furent mises aux ordres du général Latour: elles con-

sistèrent d'abord en 43 bataillons et 46 escadrons, mais elles furent bientôt renforcées de 12 autres bataillons; le reste de l'armée impériale cantonnait, gardait le cours du Rhin, ou se trouvait devant la tête de pont d'Huningue; le quartier général fut établi à Korck, le laboratoire de l'artillerie à Rappenhof, le grand parc à Eckertsweyer.

Les assiégeans employèrent la majeure partie de novembre à élever de fortes lignes de circonvallation; elles étaient composées de 15 grosses redoutes liées par des courtines. Le camp français fut ainsi entouré de retranchemens, presque aussi forts que ceux dont on voulait faire le siége; les villages de Sundheim, Neumuhl, Auenheim et Botters-weyer furent fortifiés et compris dans cette ligne; probablement que la lenteur de l'arrivée des équipages de siége fut cause de cette perte de temps précieux.

Cette faute au reste fut commune aux deux partis; en ne brusquant pas assez les attaques, les Autrichiens laissèrent le temps à l'infatigable Desaix d'achever les ouvrages, qui étaient encore fort incomplets à la fin d'octobre, et dont l'escalade n'eût pas coûté autant de monde à cette époque, que le siége régulier en coûta depuis. Le camp retranché adossé au Rhin n'avait pas de pont de communication directe, il fallait rentrer par l'extrême gauche dans le fort, ou en longer le

glacis pour aller aux deux grands ponts. Les ouvrages de ce camp n'étaient pas plus forts que ceux des lignes forcées sous Turin par le prince Eugène en 1707, non plus que de celles forcées récemment par Clairfayt devant Mayence en 1795; il paraît donc qu'une attaque de vive force aurait réussi dans les premiers jours de novembre. Les trois bataillons employés à la garde journalière du camp n'auraient pas été soutenus à temps pour le sauver, et des troupes ainsi adossées au fleuve eussent été fort compromises.

Les Français, de leur côté, échappèrent l'occasion d'empêcher les travaux de leurs adversaires; ils se laissèrent environner de retranchemens sans faire la moindre tentative pour les détruire, et ce ne fut que lorsqu'ils furent bien achevés et munis de leur artillerie qu'ils songèrent à les attaquer; il est de fait, que laissant moins de forces en cordon sur le haut du Rhin et jetant un pont de plus vis-à-vis d'Erlenrhin pour faciliter ses débouchés, Moreau aurait attaqué avec toutes chances de succès le camp des Autrichiens avant que la ligne de circonvallation ne fût terminée. Si de son côté l'armée de Sambre et Meuse avait attaqué Werneck quelques jours auparavant et marché sur le Mein pour forcer l'Archiduc à faire de grands détachemens, il est plus que probable qu'on aurait retardé long-temps le

siége de Kehl, pour ne pas dire qu'on l'eût tout-à-fait empêché.

Enfin la tranchée fut ouverte dans la nuit du 21 novembre, et les travaux furent poussés avec assez de vivacité pour creuser 2600 toises de tranchée. Dans le même instant le général Moreau combinait à Strasbourg, dans le plus profond silence, une sortie générale pour détruire les travaux des assiégeans.

Le 22, au point du jour, plusieurs colonnes formant ensemble 16 mille hommes d'infanterie et 3 mille chevaux débouchèrent de l'île d'Erlenrhin et de la gauche du camp, et portèrent leurs plus grands efforts contre la gauche des lignes de circonvallation entre la Kintzig et le Rhin. Une des colonnes força les deux premières redoutes qui appuyaient les lignes au bras du Rhin, une autre pénétra vers le centre et s'empara de Sundheim et des deux redoutes contiguës à ce village; mais les Autrichiens s'étant maintenus dans trois autres redoutes entre ces deux trouées, et les troupes destinées à soutenir celles qui avaient obtenu ces premiers succès, n'ayant pu se déployer à temps, on fut obligé d'abandonner les lignes de l'ennemi.

Cette sortie causa les plus vives alarmes aux Autrichiens et faillit avoir les suites les plus graves; les Français, maîtres de Sundheim, n'a-

vaient plus qu'un pas à faire pour tomber sur le grand laboratoire d'artillerie à Rappenhof et y détruire d'un coup toutes les ressources réunies pour le siége. Si Moreau n'obtint pas ce brillant résultat, c'est que probablement il ne calcula pas avec assez de précision les mouvemens de ses colonnes, ne prit pas la précaution de les rassembler d'avance aux différens débouchés et ne connut pas d'ailleurs avec exactitude l'emplacement du parc de siége. Il faut convenir aussi que plusieurs circonstances fortuites contribuèrent à sauver ce précieux dépôt.

Le général Latour et l'Archiduc en personne se portèrent à la trouée que les Français avaient faite; 6 bataillons de travailleurs armés qui venaient de descendre la tranchée sur la droite de la Kintzig, se trouvèrent heureusement vers Neumuhl prêts à marcher à l'ennemi, en attendant que le reste des troupes vînt prendre part à l'action. Latour s'en servit pour reprendre la partie des lignes déjà forcée, et fut favorisé par un brouillard épais qui lui permit d'en arriver très-près sans être aperçu. Ajoutez à cela que les colonnes françaises ayant à traverser une plaine marécageuse, rendue presque impraticable par les pluies, leur marche fut très-pénible et retardée sur tous les points d'attaque, en sorte que tout l'avantage fut bientôt du côté des Impériaux. Les Français se retirèrent en bon ordre

dans leur camp (1); quoiqu'ils eussent enlevé neuf pièces de canon et fait quelques centaines de prisonniers, leur perte fut assez considérable pour balancer leurs succès. Si le général Moreau avait exécuté cette attaque vingt-quatre heures plutôt, qu'il eût rassemblé la veille 25 mille hommes dans le camp retranché, pour en déboucher, avant le point du jour, sur trois colonnes, il aurait réussi sans contredit à culbuter les Autrichiens, et c'en eût été fait du siége de Kehl.

Après cette sortie, les travaux se poursuivirent sans éprouver d'autres obstacles que la résistance locale et le mauvais temps. L'attaque principale fut portée sur la gauche de la Kintzig, et trois cheminemens de tranchée furent dirigés sur l'île d'Erlenrhin et le camp; il semble qu'on multiplia trop les attaques vers cette île, car, lorsque le camp fut pris on ne se trouva pas plus avancé contre le fort qu'auparavant; il faut que la crainte d'être enfilé par la gauche dans les cheminemens contre cet ouvrage, ait déterminé les ingénieurs autrichiens à attaquer d'abord l'île

(1) Le général Moreau reçut une balle morte à la tête. son aide-de-camp Lelée, fut dangereusement blessé. Le général Desaix eût un cheval tué sous lui et une forte contusion à la jambe. Le général autrichien Latour eût aussi un cheval tué.

d'Erlenrhin, mais cette crainte était-elle bien fondée? c'est ce qu'il convient d'examiner. En jetant un coup-d'œil sur le plan de ce siége, on voit que le camp retranché n'offrait pas un système bien imposant de défense; en effet, la vaste étendue de son front n'était couverte que par la redoute des trous de loup; celle-ci prise, le camp n'était plus tenable; sa communication avec l'île d'Erlenrhin se trouvait rompue, et rien n'était plus facile que de conduire une attaque au milieu des ruines du village de Kehl contre l'ouvrage à cornes du fort; si l'on avait donc poussé plus vivement la tranchée le long de ces ruines, la redoute des trous de loup aurait été enlevée dès la fin de novembre ainsi que les retranchemens du cimetière de Kehl; alors les défenses du camp étant tombées et l'île d'Erlenrhin isolée, l'ouvrage à corne supérieur eût été attaqué avec succès; il est probable même que la garnison, n'ayant plus de communication avec la rive droite, n'aurait pas voulu se sacrifier pour la défense d'un fort dont l'importance n'était rattachée qu'à celle du camp, et qu'elle aurait pris le parti de l'évacuer.

Nous ne retracerons pas ici les détails des combats opiniâtres auxquels la marche du siége donna lieu, et dont les plus remarquables furent celui de l'*Ile touffue* le 5 décembre, les trois tentatives infructueuses des 10, 11 et 12 décembre sur la

maison de poste de Kehl et l'assaut à la suite duquel elle tomba le 19 au pouvoir des Autrichiens.

Les pluies continuelles gênèrent beaucoup les travaux dans ce terrain bas et marécageux; les tranchées se trouvèrent inondées durant une partie du mois de décembre; la pluie fut si violente du 20 au 26, qu'il fut question de lever le siége et d'abandonner tout le matériel.

Le feu des batteries avait commencé dès le 28 novembre, et les ouvrages du camp étaient fortement endommagés lorsque les Autrichiens en firent l'attaque de vive force, le 1er. janvier à 5 heures du soir. Le général Staader emporta la redoute du centre, (dite des trous-de-loup) avec une facilité qui prouva que cette tentative aurait réussi si on l'eût tentée plutôt. Les réserves des assiégés voulurent reprendre cette redoute, mais elles n'arrivèrent pas à temps, le feu des batteries autrichiennes, qui portait déjà jusqu'au-delà du fort, coula un des bateaux du pont.

Dans la nuit suivante, une attaque fut dirigée sur l'île d'Erlenrhin, tous les petits ouvrages avancés furent emportés, et les assiégeans pénétrèrent jusqu'à l'ouvrage à cornes. A la vue des succès des Impériaux, le général Lecourbe se mit à la tête d'un bataillon, renvoya son pont volant pour ôter tout espoir à sa troupe et se précipita sur l'ennemi qu'il chassa de l'ouvrage; ce trait de dévouement fut au reste inutile; les

Autrichiens, maîtres de la redoute des trous-de-loup et des lignes du camp retranché, ayant poussé la tranchée jusqu'auprès du Rhin et de l'ouvrage à cornes, l'île d'Erlenrhin se trouva isolée, et le général Saint-Cyr en ordonna l'évacuation le 5 janvier, pour ne pas sacrifier les troupes sans objet; les assiégeans occupèrent de suite ce poste important.

Dans la nuit du 5 au 6, les Autrichiens attaquèrent enfin la seconde ligne de retranchement du camp, c'est à dire, les ouvrages qui se trouvaient entre l'ouvrage à cornes supérieur et la redoute des trous-de-loup. Le combat fut vif et meurtrier; tous les ouvrages furent emportés, et les assaillans arrivèrent jusqu'au chemin couvert de l'ouvrage à cornes; les travailleurs s'y logèrent aussitôt: cette opération exécutée, malgré la résistance des six bataillons français et du feu du fort, fit honneur à ceux qui la conduisirent; elle n'eût pas été plus sanglante si on l'avait entreprise au mois de novembre.

Cette journée fut décisive: les Autrichiens pouvaient désormais réunir tous leurs moyens contre le fort qui était livré à ses propres forces; toute résistance ultérieure n'en eut pas retardé la prise au-delà de deux jours. Depuis six semaines que la tranchée était ouverte, 43 batteries et 25 mille toises de tranchée avaient été construites, près de 100 mille coups de canon et

25 mille bombes, avaient sillonné les ouvrages; les Impériaux maîtres du camp retranché, enveloppaient le fort par trois attaques, les batteries de celle de gauche enfilaient déjà les ponts de communication. Le général Moreau ne voulant pas exposer la garnison à un assaut, crut devoir alors abandonner un poste qui n'avait plus rien de sa première importance; Kehl fut évacué en vertu d'une convention signée le 9 janvier. L'armée impériale n'y trouva plus que des remparts renversés, des palissades brisées, et un poste à peu-près inutile pour elle.

Ce siége considéré en lui-même et dans ses résultats, fut un des événemens mémorables de cette campagne; il fit le plus grand honneur aux généraux Desaix, Saint-Cyr et Lecourbe, ainsi qu'aux troupes de l'armée du Rhin.

Lorsqu'après les combats de l'Eltz et de Schliengen, l'armée impériale fut réunie devant Kehl, sa tâche paraissait remplie. Cependant sa marche victorieuse fut arrêtée tout-à-coup devant des retranchemens informes, et c'est-là que commencèrent pour elle de véritables travaux; il ne lui restait plus qu'un coin de terre à gagner pour délivrer l'Allemagne de la présence de ses ennemis; mais que de peines et de combats ne lui coûta-t-il pas? Chaque ouvrage ne s'obtenait qu'à l'assaut, et tel mauvais retranchement en coûta plus de deux : enfin après 50 jours de

tranchée ouverte, après avoir perdu plus de 5 mille hommes, et consommé autant d'artillerie et de munitions qu'en aurait exigé le siége d'une place du premier rang, cette armée entra dans Kehl, triste conquête, qui la dédommagea bien peu de la perte d'un temps précieux, des sacrifices immenses qu'elle avait faits, et des revers accablans essuyés au même instant en Italie.

Si l'on ne peut refuser de justes éloges à la défense d'un fort construit à la hâte, dont quelques parties seulement étaient revêtues, sans magasins ni bâtimens à l'épreuve de la bombe, lié à un vaste camp retranché, dont les principales défenses consistait en flaques et en marais, étaient précaires et subordonnées aux gelées; il faut pourtant observer, que cette défense eut été mieux entendue si elle avait eu des retours offensifs plus fréquens. Un camp retranché qui communique avec une armée, et duquel on peut déboucher à volonté avec 40 mille hommes, offre bien des avantages pour une guerre de cette nature; on l'a vu même employer avec succès par des garnisons entièrement investies, et le général Masséna surtout, en a fourni un grand exemple au siége de Gênes.

Ces considérations générales et les détails dans lesquels nous sommes entrés, sont suffisans pour donner lieu aux remarques suivantes : 1°. Que Moreau pouvant déboucher avec toutes ses forces

sur des parties de la ligne ennemie, devait le faire aussi souvent que possible, dès les premiers jours de novembre. 2°. Que l'Archiduc, mieux convaincu de la facilité qu'avait son adversaire, de déboucher à volonté avec 40 mille hommes sur une des extrémités de sa ligne ou sur son centre, n'aurait pas dû s'exposer à faire un siége régulier de Kehl en sa présence. 3°. Que le meilleur moyen de rétablir l'équilibre dans la situation respective les deux armées, était d'enlever de vive force, la première enceinte du camp qui n'avait que des retranchemens susceptibles d'être emportés au premier assaut; et de diriger de la redoute des trous-de-loup une attaque contre l'ouvrage à cornes, et contre les retranchemens qui couvraient le pont, afin de réduire de bonne heure la garnison du fort à ses propres forces. Si cette tentative ne réussissait pas, alors il eût été convenable d'accepter l'armistice et de tourner ses vues du côté de l'Italie pour opérer la délivrance de Wurmser.

Je ne sais à quel point les pluies du mois de décembre, se fussent opposées à l'exécution de ces différentes entreprises; je crois qu'elles furent nuisibles aux assiégeans, en ce qu'elles retardèrent les travaux des tranchées; mais il est certain qu'au milieu de novembre, une attaque de vive force pouvait réussir. Dans tous les cas, l'Archiduc remplit mieux sa tâche que son ad-

versaire, qui, depuis le combat du 22 novembre ne tenta aucune sortie, et ne fit rien pour retarder ou détruire les travaux.

Les Autrichiens n'ayant pas les moyens d'entreprendre deux siéges en même-temps, et ne voulant rien distraire des approvisionnemens destinés à celui de Kehl, restèrent en observation devant la tête de pont d'Huningue. Cet ouvrage construit par Vauban, avait été détruit à la suite du traité de Baden; on en avait relevé le tracé sur les fondemens qui existaient encore, et on y avait ajouté quelques ouvrages avancés. Ces travaux n'étaient pas terminés lorsque l'armée exécuta sa retraite; le prince de Furstenberg les laissa achever complaisamment, et crut sans doute bien faire de se couvrir lui même d'une ligne de circonvallation.

Le rideau des hauteurs d'Altingen, qui se prolonge parallèlement au Rhin à un quart de lieu de ce fleuve, est une position militaire formidable; il fut le théâtre de la bataille de Friedlingen, gagnée par le maréchal Villars, en 1702, et domine les ouvrages élevés dans la plaine.

Nous avons dit que Moreau en dirigeant le gros de ses forces sur Kehl, après avoir repassé le Rhin, laissa la division Ferino vers Huningue, pour protéger la défense du pont. Ce soin fut

confié alternativement aux 3e. légère, 56e. et 89e. de ligne, sous les ordres du général Abatucci.

Le corps du prince de Furstenberg était en présence depuis le 28 octobre; il employa tout le mois de novembre à se retrancher sur les plateaux de Weil et d'Altingen, tandis que les Français achevaient le relief de leurs ouvrages. Vers le milieu de ce mois, les Autrichiens avaient construit plusieurs batteries qui commencèrent à tirer; ils ouvrirent ensuite un boyau de tranchée pour descendre des hauteurs dans la plaine et y établir quatre batteries de gros calibre. Le 28 novembre, le feu de ces batteries rompit le pont, et 21 bateaux entraînés par le courant sur la rive droite, furent pris par les troupes impériales. Cette circonstance engagea les assiégeans à faire une seconde sommation, à laquelle le général Abatucci répondit avec la dignité et la fermeté d'un brave.

Le 30, le prince de Furstenberg résolut enfin de tenter l'attaque qu'il aurait dû faire un mois plutôt, quand les ouvrages étaient imparfaits; il y fut sans doute déterminé par la rupture du pont qui privait la garnison de soutien; c'était, il est vrai, un grand avantage; mais si dès le principe on avait formé une pareille tentative, en l'exécutant avant le point du jour, il est probable que ces ouvrages non-terminés eussent été escaladés avant l'arrivée des renforts. A cette

époque la défense principale était celle que donnait le canon d'Huningue ; cette artillerie ne battait que la plaine située entre les retranchemens français et la position autrichienne ; on eût évité son feu, en se portant avec vivacité au pied des retranchemens, dès lors le canon de la place tirant sur les troupes engagées, eût fait plus de mal aux Français mêmes qu'aux assaillans.

Quoi qu'il en soit, le 30 novembre à onze heures du soir, le prince de Furstenberg se mit en mouvement avec 6 mille hommes, divisés en trois colonnes ; il est rare qu'une attaque de nuit combinée sur plusieurs points réussisse : la colonne de gauche s'égara et se dispersa ; celle de droite attaqua la grande lunette par la gorge, tandis que celle du centre en attaquait le saillant et en escaladait les faces. Cette lunette fut emportée, et les troupes qui la gardaient forcées à se retirer dans l'ouvrage à cornes, lequel n'ayant pu tirer tant que la lunette était disputée par les troupes des deux partis, commença un feu violent sur les Autrichiens ; malgré cela, ils se maintenaient dans la lunette et paraissaient vouloir s'y loger, lorsque le général Abatucci, sentant l'importance de les en chasser, sortit de l'ouvrage, se jeta sur eux et les expulsa des retranchemens. Les colonnes impériales se retirèrent sur le plateau après avoir perdu plus de 1200 hommes dans cette tentative. Les Fran-

çais n'en eurent pas moins de 800 hors de combat; ils eurent à regretter le brave Abatucci, officier-général de la plus haute espérance, qui mourut des suites d'un coup de feu.

Dès lors l'ennemi se borna à canonner la tête de pont jusqu'au 16 décembre, époque à laquelle il cessa de tirer, faute de munitions. Depuis la rupture du pont, la communication se faisait encore en bateaux pour relever les troupes et leur porter des vivres et des munitions: le feu des assiégeans rendait ce trajet dangereux. On éleva une grande batterie sur la rive gauche du Rhin, en avant de la digue qui va d'Huningue à Neudorf, et les convois naviguèrent sous sa protection.

Les assiégeans ayant reçu au milieu du mois de janvier une partie de l'artillerie qui avait servi au siége de Kehl, commencèrent alors celui de la tête de pont.

Le 25 janvier, ils se portèrent en avant de leur première parallèle; deux sorties furent exécutées dans les nuits du 29 et du 31; elles eurent un premier succès, comme cela arrive toujours; l'arrivée des réserves ennemies les fit rentrer sans avoir eu le temps de faire beaucoup de mal, quoiqu'elles fussent parvenues jusqu'à la première parallèle et qu'elles eussent encloué quelques canons. Enfin la résistance de ce fort n'étant plus qu'une opération partielle qui n'avait point une importance proportionnée aux sacrifices qu'elle

exigeait, on proposa aux Autrichiens de leur en faire la remise. Une convention fut conclue le 1er. février, et on eut jusqu'au 5 pour achever l'évacuation; la garnison se retira couverte de gloire, ne laissant à l'ennemi que des monceaux de terre.

Cet événement termina la campagne sur le Rhin, qui fut honorable pour les armées des deux nations. Cependant, si l'on en excepte le mouvement de l'Archiduc contre Jourdan, et la bataille de Biberach gagnée par Moreau, elle ne fut pourtant signalée par aucune grande manœuvre. De part et d'autre on s'étendit beaucoup et on forma des doubles lignes d'opérations: mais dans le choix des positions et des ordonnances de combat, l'armée de Moreau se fit remarquer par un aplomb inconnu des troupes françaises, depuis le commencement de la révolution.

Desaix s'y couvrit de gloire à toutes les affaires, surtout à Geisenfeld, Biberach et Heydenheim; Saint-Cyr en acquit aussi dans plusieurs occasions; les officiers généraux y rivalisèrent de zèle et de courage. Dans l'armée impériale le général Nauendorf déploya une activité et une intelligence qui lui firent une juste réputation: Kray se distingua par une vigueur peu commune, et une présence d'esprit qui le placent au rang des meilleurs généraux d'exécution.

L'armée française était revenue, il est vrai, au même point d'où elle était partie, cependant elle avait fait beaucoup de mal à l'ennemi ; elle ramenait des trophées ; les cadres de ses corps étaient intacts, aguerris et mieux organisés que dans les années précédentes ; enfin, les triomphes de l'armée d'Italie allaient placer la nation française dans une attitude imposante envers ses ennemis du continent.

CHAPITRE XXXVI.

Situation de l'intérieur de l'Italie ; Bonaparte se porte à Bologne pour forcer le Pape à faire la paix. L'armée d'Alvinzi reprend l'offensive et s'avance vers l'Adige sur trois colonnes ; Bonaparte vole au-devant d'elles, et les détruit séparément. Bataille mémorable de Rivoli et de la Favorite.

Nous avons déjà parlé des négociations entamées à Paris par l'Angleterre, et fait pressentir le peu de succès qu'il fallait en attendre, à cause des revers des armées d'Allemagne.

Le Directoire de la république française, qui cherchait toutes les occasions de consolider son existence, en ralliant les partis de l'intérieur, et en procurant une paix honorable à la France, avait envoyé le général Clarke à l'armée d'Italie, pour entamer des négociations avec l'Autriche(1).

(1) On a assuré que la mission secrète de ce général était de surveiller Bonaparte, dont le directoire n'était pas content, parce qu'il dirigeait les affaires d'Italie sans s'arrêter aux instructions du gouvernement; d'autres même ont prétendu qu'il avait l'ordre de le remplacer, mais qu'il n'avait pas cru pouvoir exécuter une mission si délicate.

Cette démarche pacifique ne fut pas faite dans un temps opportun : après beaucoup de difficultés, le général Clarke et M. de Saint-Vincent eurent une entrevue à Vicence, mais elle n'aboutit à rien ; les choses ayant changé de face en Allemagne, et les succès de l'Archiduc ayant relevé toutes les prétentions du cabinet autrichien, il fallut songer, d'une part à se maintenir dans la position où l'on se trouvait, jusqu'à l'arrivée des renforts, et de l'autre à redoubler d'efforts pour sauver Wurmser.

Les tentatives réitérées de l'Autriche pour délivrer Mantoue, avaient été appuyées, comme on l'a vu, par des manœuvres diplomatiques tendant à exciter Rome et Naples, dont les intérêts, menacés par l'armée victorieuse, semblaient en effet devoir s'unir à ceux du cabinet de Vienne. Les succès momentanés d'Alvinzi et de Davidowich, produisirent dans une partie de l'Italie, la même fermentation que ceux de Wurmser y avaient déjà occasionnée quelques mois auparavant.

La cour de Rome, dont nous avons indiqué les préparatifs hostiles, menaçait enfin de se déclarer plus ouvertement, de rallier à sa cause toutes les haines individuelles et d'allumer ainsi l'incendie mal éteint dans la Lombardie.

La bataille d'Arcole avait été une victoire à-peu-près indécise et achetée chèrement pour une petite armée ; la supériorité de l'ennemi et

la nécessité où l'on se trouvait de rester devant Mantoue, pour ne pas laisser échapper Wurmser, avaient empêché qu'on n'en recueillît aucun fruit.

La situation de Bonaparte était donc en quelque sorte plus critique que jamais, et la faute en était tout entière au Gouvernement français; car loin de faire renforcer à temps une armée qui, par sa position, le génie entreprenant de son chef et la tournure même de ses premiers succès, était appelée à remplir le rôle principal; il la laissait lutter isolément contre les efforts de la monarchie autrichienne, et s'occupait d'une expédition maritime coûteuse et sans objet direct.

Une armée de 40 mille combattans, quels que soient la valeur des troupes et les talens du chef qui la commande, ne peut, dans le siècle actuel, espérer de faire de grandes choses, ni même se maintenir long-temps contre des armées beaucoup plus nombreuses, dont le recrutement s'opère avec une extrême rapidité. Si le Directoire eût mieux entendu ses intérêts, il eût porté l'effectif de l'armée d'Italie à 60 mille combattans, et préparé, en seconde ligne, les moyens de remplacer ses pertes par la création d'une réserve de 25 à 30 mille hommes. Le gouvernement français avait encore assez de troupes dans l'intérieur pour mettre l'armée à ce complet; mais il en ré-

servait un nombre considérable pour l'expédition d'Irlande, entreprise hardie, pour ne pas dire téméraire, et dans laquelle, malgré l'assistance des habitans du pays, on ne pouvait pas espérer de succès, faute des moyens maritimes nécessaires pour alimenter l'armée en hommes, en armes et en munitions.

Dans son état de faiblesse, l'armée d'Italie, abandonnée à elle-même, était donc réduite, après tant de victoires, à conserver sa ligne défensive sur l'Adige et à bloquer Mantoue. Tandis que Masséna et Augereau observaient Alvinzi, que Serrurier resserrait Wurmser, et que le général Rey s'avançait avec quelques renforts tirés de l'intérieur, Bonaparte résolut de régler les affaires des nouvelles républiques, tout en faisant une démonstration qui en imposât au Pape, et mît un terme à l'espèce d'inquiétude que l'état actuel des choses occasionnait dans la péninsule

Un congrès des députés de Modène, de Reggio, de Ferrare et de Bologne, avait été convoqué dans la dernière de ces villes, pour statuer sur l'organisation définitive et la constitution du nouvel état cispadan. Les séances de ce congrès s'ouvrirent le 27 décembre; les chocs d'opinions et d'intérêts, inséparables de toute assemblée délibérante, s'y étaient manifestés dès les premiers jours. Le vœu pour la réunion des deux petites

républiques en un seul état, émis par quelques députés, ne réunissait pas tous les suffrages; Bologne, et Ferrare sur-tout, manifestèrent des vues opposées. Le Général en chef s'était rendu à Bologne, pour concilier les différens partis et pour imprimer en même-temps une marche plus active aux négociations entaméees à Rome et à Florence.

Bonaparte, convaincu que la résistance du Saint-Siége ne provenait que de la lutte prolongée des armées autrichiennes sur l'Adige, et des promesses d'une prochaine délivrance de l'Italie, semées par leurs agens, voulut y mettre fin par des dispositions vigoureuses qui rangeassent cet ennemi hors de ligne, avant qu'il eût le temps de combiner ses attaques avec les Impériaux. Bien qu'il n'ignorât pas que son approche imposerait silence à ses ennemis et que les craintes les plus vives succéderaient, dans le Sacré-Collége, aux espérances chimériques dont il se berçait depuis plusieurs mois; il tira de l'intérieur de la Lombardie et des différens corps de son armée, des détachemens trop peu nombreux pour les affoiblir d'une manière sensible, mais dont la réunion formait néanmoins une colonne mobile assez imposante pour porter la terreur jusque dans Rome et contraindre le Pape à la paix: cette colonne, organisée dans les derniers jours de décembre, forte d'environ 4 mille hommes, fut dirigée sur Bologne.

Cependant la Cour de Vienne n'avait pas perdu l'espoir de sauver Mantoue, l'armée d'Alvinzi venait d'être renforcée de tous les détachemens qu'on avait pu réunir, d'un corps de volontaires formé à Vienne, des levées faites en Croatie, et de beaucoup de compagnies tyroliennes; elle comptait près de 42 à 45 mille hommes non compris le corps de Wurmser.

Les renforts arrivés à l'armée française n'étaient par à beaucoup près aussi considérables, et remplaçaient à peine le vide des cadres. Toujours obligée de se diviser pour bloquer Mantoue et observer l'Adige, elle paraissait donner prise aux coups qu'on lui porterait.

La situation de la place investie, le corps nombreux qui s'y était jeté, les obstacles qu'offrait le Tyrol, pays montueux et difficile, dans lequel il fallait s'engager, ne permettaient pas d'attaquer les armées de secours et de les repousser jusqu'au cœur de la monarchie autrichienne. Bonaparte savait bien que le meilleur moyen de couvrir un siége est de battre l'armée qui peut y mettre obstacle et de la repousser aussi loin que possible; mais si ce principe n'avait pas été mis en pratique au mois de juin, il était d'une application bien plus difficile après les batailles de Bassano, de Saint-Georges, d'Arcole et sur-tout après les revers des armées d'Allemagne.

Bonaparte avait donc adopté le seul parti

ETAT DE SITUATION de l'Armée d'Italie, au 30 décembre 1796.

	DIVISIONS.	BRIGADES.	CORPS.	FORCES.	TOTAL par DIVISIONS.	EMPLACEMENT.	OBSERVATIONS.
BLOCUS DE MANTOUE.	DUMAS à Marmicole, et DALLEMAGNE à Pradella.	Dante	27e légère, 2e bataillon	302	9,771	Goito et environs.	Il y avait de plus 337 sapeurs du génie, et 442 artilleurs.
			5e de ligne	962		Pesda.	
			21e id.	1,134		Saint-Antoine.	
			69e id.	1,466		La Favorite et revir.	
		Miollis	Grenadiers des Alpes, 1 bat.	440		Marmicole.	
			27e légère, 3e id.	553		idem.	
		Montrau	45e de ligne, 2e et 3e bat.	478			
			6e id.	1,314		Cerrer.	
			12e id.	1,130		Pradella.	
		Sauvin	20e de dragons	217		Chiesmara.	
			id.	156			
		Lajolhette	1er bat., 25e de ligne	115			
			1er bat., 57e id.	914			
		Réserve du Blocus.	25e de chasseurs	195			
			24e id.	190			
			1re régim. de cavalerie	15			
ARMÉE ACTIVE.	1re. AUGEREAU à Vérone.	Guieux	4e de ligne	2,205	8,344	Vérone.	
			40e id.	2,542		Legnago, Castagnaro et Rovigo.	
			51e id.	1,742			
		Point	5e légère	1,140		Angurri, Renco et Zevio.	
			Sapeurs	74			
		Verdier	1er de hussards	243		Bevilaqua.	
			7e id.	200		Castagnara.	
		Walther	9e de dragons	161		Vérone.	
			3e de cavalerie	109		Legnago.	
	2e. MASSENA à Vérone.	Brune	18e légère	1,100	8,508	Saint-Michel.	La 57e demi-brigade se trouvait aussi aux environs de Vérone à l'époque de la bataille de Rivoli, on en a porté une partie à la division de siége.
			18e de ligne	1,840		Bussolengo.	
			25e id.	1,128		Citadelle de Vérone.	
		Monnier	32e id.	1,348		Porte St.-Georges.	
			75e id.	1,273		Vérone.	
		Lellers	15e de dragons	203		Vérone.	
			1re de cavalerie	216			
	3e. JOUBERT à Rivoli.	Vial	4e légère	792	9,865	Caprino.	
			17e id.	784		Passone.	
			19e id.	1,131		Corona.	
		Mayer	19e id.	1,158		Corona.	
			14e de ligne	1,318		Rivoli.	
		Leblay	39e id.	978		Rivoli.	
			35e id.	1,965		Castillon.	
		Sardou	85e id.	1,386		Saint-Martin.	
			21e de chasseurs	205		Bussolengo.	
	4e. REY à Dezenzano.	Vicher	59e de ligne	1,841	4,158	Dezenzano, Brescia.	
		Murat	11e légère	154		Peschiera et Lonato.	
		Vaux	12e id.	529		à Sala.	
		Guillaume	Detachement de la 57e et 1re provisoire	176		id.	
			Guides et gendarmes	146		id.	
		Dugoulot	8e de dragons	207		Vérone.	
			Total de l'Armée active	30,871	41,200	non compris 1,300 d'artillerie et 450 du génie.	
			Corps de siége	9,771			
			Réserve de cavalerie Dugas	558		à Villafranca et Provigiano.	

DIVISIONS DE PAYS CONQUIS.

1re	Division	Gauthier	1,334	à Ceni, Ceva et Chevasco.
2e	idem.	Macquart	1,195	à Tortone et Alexandrie.
3e	idem.	Kilmaine	4,658	à Milan, Plaisance, Bergame et Bologne.
4e	idem.	Vaubois	1,974	à Massa et Ferrare.
			9,238	

dicté par la prudence, celui de faire observer l'Adige par des divisions d'avertissement, jusqu'à ce que les projets de l'ennemi fussent déterminés sur un point, et de rassembler alors ses forces pour le combattre avec avantage.

Depuis la bataille d'Arcole, l'armée était restée à-peu-près dans les mêmes positions: 10 mille hommes formaient le blocus de Mantoue et 30 mille étaient en observation: quelques légers changemens avaient eu lieu dans l'intérieur des divisions; l'ensemble restait toujours le même, ainsi qu'on pourra le voir par l'état de situation ci-joint(1).

La division Joubert, qui était la plus forte, gardait toujours les postes intéressans de la Corona et de Rivoli: celle de Massena, placée en seconde ligne à Vérone, se liait par sa gauche avec la précédente, et par sa droite à celle d'Augereau qui surveillait Legnano et le Bas-Adige. Les avant-gardes poussaient des partis sur Montebello et Vicence, pour surveiller les mouvemens de l'ennemi. Le général Rey commandait une petite réserve vers Dezenzano et faisait éclairer la rive droite du lac de

(1) Ce tableau, quoique antérieur de 15 jours, me paraît exact à l'exception de la 57e. demi-brigade qui se trouvait en plus vers Vérone.

Garda, vers Salo. Enfin la division Serrurier bloquait Mantoue.

Conformément aux ordres du cabinet de Vienne, le général Alvinzi se disposait à reprendre l'offensive pour délivrer Wurmser. Trois ou quatre moyens s'offraient pour atteindre ce but ; mais il n'y en avait qu'un seul de sûr, et ce fut justement celui qu'on ne prit pas. Wurmser avait essayé la première fois de courir en même-temps sur Legnano, Vérone et Brescia ; le triste résultat de cette opération ôta toute envie à Alvinzi de la renouveler, et dans la première tentative qu'il fit au mois de novembre, il avait évité soigneusement de mettre le lac de Garda entre ses colonnes: mais comme il était plutôt guidé par l'expérience que par des principes fixes, lorsqu'il fut question de corriger cette faute par une nouvelle disposition, il tomba dans une erreur semblable en marchant de Bassano sur Vérone avec la moitié seulement de son armée, tandis que Davidowich se portait avec le reste, par Trente, sur Roveredo, laissant ainsi, entre ses deux corps, des montagnes difficiles et toutes les positions centrales au pouvoir de son adversaire. Les revers qui avaient été le résultat de cette fausse combinaison, le mirent donc dans la nécessité de chercher un autre moyen. Il s'en présentait encore deux : le premier consistait à porter le gros de ses forces sur Rivoli, par la rive droite de l'Adige,

en faisant des démonstrations sur Vérone et des diversions sur Legnago. Le second était au contraire de rassembler toutes ses forces pour passer l'Adige entre Vérone et Legnago et de s'avancer avec 40 mille hommes sur Mantoue. Ce dernier parti paraissait le plus sage pour une armée au moins égale en forces, ses avantages ne frappèrent pas les Autrichiens. Alvinzi choisit donc le premier et résolut de s'avancer en personne avec le gros de ses forces, entre l'Adige et le lac de Garda afin d'occuper l'armée française vers Rivoli, tandis que le général Provera marcherait avec un corps de 8 à 9 mille hommes, par Padoue sur Legnago, pour gagner Mantoue. Ce projet avait, comme toutes les attaques mulipliées, l'avantage d'inquiéter l'ennemi sur tous les points à-la-fois; mais il présentait aussi tous les inconvéniens attachés à ce genre de tactique, et quoiqu'Alvinzi n'eût pas négligé les ruses qui pouvaient donner le change à son adversaire, son plan était mal établi, 1°. parce que l'attaque principale du gros de son armée était portée sur un point coupé de montagnes et de fortes positions qui favorisaient la défensive de l'ennemi, avantage qu'il n'aurait pas eu sur le Bas-Adige; 2°. parce que la marche de la division Provera était aventurée; car Alvinzi réussissant à battre les Français à Rivoli, Mantoue était sauvée sans cette diversion: si au contraire l'armée était battue, Provera,

compromis, était nécessairement perdu, sans que son mouvement influât en rien dans le rétablissement des affaires, car, dans le cas même où il eût réussi à percer, la défaite de l'armée l'eût forcé à se renfermer dans la place. Ce calcul était facile à établir, et il ne fallait pas attendre l'effet des événemens pour s'en assurer; le principe sur lequel il s'appuie est applicable à toutes les diversions entreprises par de faibles corps.

L'armée autrichienne se mit en mouvement le 7 janvier. Le centre partit de Bassano, traversa les gorges de la Brenta, pour se réunir à la droite vers Roveredo, et descendre ensuite avec elle la vallée de l'Adige.

La gauche aux ordres de Provera, partit de Padoue, et s'avança le 8 janvier sur la Fratta: son avant-garde aux ordres du comte de Hohenzolern, eut vers Bevilaqua un petit engagement avec celle d'Augereau, commandée par l'adjudant-général Dufaux. La bonne contenance de cette petite troupe, et les mouvemens trop lents et trop étendus des Autrichiens lui facilitèrent les moyens de faire sa retraite sur San-Zeno et ensuite sur Legnago, où elle n'arriva pas sans avoir éprouvé quelques pertes. Sa résistance avait donné le temps au général Augereau de faire ses dispositions pour bien recevoir les Autrichiens, sur la ligne de l'Adige.

Bonaparte se trouvait encore le 10 janvier à

Bologne, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette attaque, il fit marcher sur-le-champ deux mille hommes de sa colonne mobile, pour renforcer la division Augereau, et partit lui-même pour Verone, centre de ses positions et pivot de ses mouvemens. Le Général en chef donna, en passant sous Mantoue, les instructions nécessaires pour le cas où l'ennemi se présenterait devant la place. Il arriva le 12 à Vérone, où sa présence devenait très-urgente; car, pendant que Provera s'avançait sur le Bas-Adige, Alvinzi avait opéré sa jonction vers Roveredo avec le corps de Davidowich, et s'était porté le 10 janvier avec 36 bataillons sur Alla, pour accabler la gauche des Français : une autre colonne de 6 bataillons et un escadron, aux ordres du général Bayalitsch, débouchant de Bassano, menaçait Vérone; déjà, dans une première attaque, elle avait repoussé le 12, les avant-postes français, et Masséna pour les soutenir, avait fait déboucher sa division de cette place, et engagé un combat sous ses murs où il avait enlevé quelques centaines de prisonniers.

Ces démonstrations sur la droite et le centre de Bonaparte, n'étaient que le prélude des attaques plus sérieuses préparées contre sa gauche, commandée par Joubert : il ne s'agissait de rien moins, que de l'enlever dans sa position entre le lac de Garda et l'Adige.

Mais pour bien juger cette affaire, il faut étu-

dier sur le plan, le terrain qui en fût le théâtre, parce que la meilleure description n'en donnerait qu'une idée imparfaite et peu propre à l'intelligence des mouvemens des corps qui s'y sont choqués.

On a déjà vu au chapitre XXXII qu'il n'y a que trois moyens de déboucher du Tyrol en Italie, par la vallée de l'Adige. Le premier, en longeant la rive gauche de ce fleuve sur la grande route de Trente, pour forcer la Chiusa et Vérone; le second, en emportant ce premier poste, et venant jeter des ponts entre Polo et Pescantina, pour éviter Vérone, qui est à l'abri d'un coup de main; le troisième, enfin, en attaquant le Montebaldo, et suivant le chemin d'Incanale sur la rive droite de l'Adige, pour déboucher sur le plateau de Rivoli.

Alvinzi adopta le dernier de ces moyens, comme celui qui offrait le moins de chances hasardeuses, et fit ses dispositions en conséquence.

Nous ignorons s'il avait connaissance du départ de Bonaparte pour Bologne; en supposant même le contraire, il est certain qu'il crut bien lui donner le change sur ses projets, en faisant faire par Provera et Bayalitsch, les démonstrations dont nous venons de rendre compte. Il se flattait n'avoir à combattre que la division Joubert; on ne tardera pas à s'apercevoir de l'erreur de son calcul, et comment les dispositions

COMPOSITION de l'Armée autrichienne, au mois de janvier 1797.

		Bat.	Esc.
1re Colonne. Lusignan, 6 bataill.	Giulay	2	»
	Lattermann	1	»
	Mitrousky	1	»
	Klebeck	2	»
2e. Général Liptay 5 bataill.	Mahony	1	»
	Devins	1	1
	Huff	1	»
	Jellachich	2	»
3e. G. M. Kosios. 6 bataill.	Giulay	1	»
	Ude	1	»
	Brechainville	»	»
	Greiss	2	»
	Ehrbach	1	»
4e. G. M. Ocskay. 5 bataill.	Grenadiers	1	»
	Deutschmeister	1	»
	Lattermann	3	»
	Uhlanen	»	2
	Erdody, hussards	»	4
	Dragons	»	2
5e. Général Quasdanowich. 9 bat. 13 esc.	Valaques	2	»
	Callenberg	1	»
	Ulrich-Kinsky	1	»
	Wurmser, hussards	»	3
	Wilh-Schroeder	1	»
	5e, 7e Carlstadter	2	»
G. M. P. Reuss.	Deutschmeister	2	»
	E. H. Joseph, hussards	»	2
G. M. Vukasowich sur la rive gauche de l'Adige. 5 bataill.	1er, 2e Carlstadter	1	»
	3e. *Idem*	1	»
	Szluiner	1	»
	E. H. Anton	1	»
	Nadasdy	1	»
	E. H. Joseph, hussards	»	1
Total du corps de bataille		36	14

CORPS DU GÉNÉRAL PROVERA.

		Bat.	Esc.
Brig. P. Giarer.	Wiener, volontaires	1	»
	Mesaros, hussards	»	1
	Erdody, *idem*	»	6
G. M. Gray-Hohenzollern.	Alvinzy	1	»
	Esterhazy	1	»
	Thurn	1	»
	5e Varasdiner	1	»
	6e Carlstadter	1	»
S. M. Spork.	Samuel Giulay	1	»
	Joseph Colloredo	2	»
	4e Varasdisner	1	»
		10	7

		Bat.	Esc.
Corps du gén. Batalich, marchant de Bassano sur Vérone.	Spleny	2	»
	5 Banat	1	»
	2, 6, 7, Banat	3	»
	Mahony Jaeger	»	»
	E. H. Joseph	»	1
		6	1

Total général, 52 bataillons, 22 escadrons.

Les bataillons de troupes de ligne étaient faibles, ceux de Croates, au contraire, étaient assez complets : on estimait l'armée, de 42 à 45 mille hommes environ.

qu'il prit pour l'envelopper devinrent les causes de sa propre défaite.

L'armée autrichienne réunie sur le Haut-Adige, fut divisée en six colonnes, composées ainsi qu'il est indiqué au tableau ci-annexé. L'attaque fut fixée au 12 janvier.

La première colonne à droite commandée par le général Lusignan, devait partir le 11 de Brentonico, tourner le revers occidental du Montebaldo, et marcher par les hauteurs de Malsesena et de Castelletto, le long du lac de Garda; le but de ce mouvement hasardé et dangereux, était de couper la retraite à l'ennemi et de prendre sa ligne à revers.

La deuxième colonne aux ordres du général Liptay, devait partir d'Avio, gravir le col de Campione, et communiquer avec la précédente par les crêtes du Montebaldo.

La troisième, commandée par le général Koblos, devait partir de Bellune, atttaquer de front par la Ferrara et se lier à la deuxième.

Les quatrième et cinquième colonnes avaient ordre de s'avancer au-delà de Bellune vers Rivalta, soit à dessein de longer la rive droite de l'Adige et déboucher sur Rivoli, soit en vue de soutenir les attaques du Montebaldo, en cas de besoin.

Le général Wukasowich devait balayer avec la sixième colonne la grande route de poste de Verone à Trente, par Dolce.

Le 12 au matin, les deuxième et troisième colonnes arrivèrent effectivement, après une marche pénible, sur le mont Albaro, près de la Ferrara, en face de l'avant-garde de Joubert : celle de Lusignan qui devait tourner les Français, ayant à suivre des sentiers difficiles, obstrués par la neige qui tombait depuis deux jours, ne put occuper le revers des hauteurs du Montebaldo.

Malgré ce contretemps, les deux autres divisions fortes d'environ 9 à 10 mille hommes, auraient expulsé les Français de leur position, si les Généraux qui les commandaient s'étaient prêté un mutuel secours. Le général Koblos attaqua le village de la Ferara, mais Liptay ayant l'ordre de ne point s'engager avant que le mouvement de Lusignan n'eût atteint le but proposé, fit échouer cette tentative. Le canon des retranchemens de Castelli et d'Olivetti, foudroya la tête de colonne, qui n'avait que de l'artillerie de montagne, pour lui répondre. L'ennemi fut donc obligé de tourner la montagne par les Dossi et la chapelle de la Ferrara. La nuit surprit les combattans, et une ligne majestueuse de feux changea bientôt l'aspect des cîmes glacées du Montebaldo.

Le général Joubert était résolu à bien recevoir l'ennemi, lorsqu'il apprit à quatre heures du matin, que le corps de Lusignan avait déjà gagné

sa gauche par le versant occidental de Montebaldo, il jugea qu'il serait imprudent d'engager une affaire dans une telle position, contre des forces aussi supérieures, et ordonna la retraite, qui s'effectua dans le plus profond silence; il fit lever les ponts de l'Adige, et rendit compte au Général en chef de ce qui se passait.

Aussitôt que les Autrichiens aperçurent à la faible lueur des feux, que les Français s'étaient retirés, ils se mirent en vain à leur poursuite, le mouvement rétrograde fut exécuté dans la matinée du 13, avec tant d'ordre, que l'arrière-garde ne fut pas même entamée. Le général Joubert vint d'abord s'établir sur les hauteurs de Trombalora, en arrière du vallon de Caprino, et y attendit, le reste de la journée, des nouvelles de Bonaparte, dont il ignorait encore l'arrivée à Vérone. Mais craignant d'être accablé le lendemain dans cette position, et tourné par ses deux ailes, il en repartit à dix heures du soir pour se retirer par Campara, sur Castelnovo: les troupes étaient déjà en marche, lorqu'on reçut la nouvelle de la prochaine arrivée du Général en chef, et l'ordre de tenir ferme en avant du plateau de Rivoli. Le général Joubert fit alors prendre position aux 33e, 39e, 14e, et 85e demi-brigades de ligne, en avant de Rivoli; la droite sur la direction de sa redoute de Castello, la gauche appuyée au pied des hauteurs de Marogne. Son

avant-garde occupait les hauteurs de Zoane. Les 4e et 22e légères, réparties dans les retranchemens et en avant d'Osteria, avaient des postes entre Serpole et les sommets du Montemagnone; la 17e légère à la gauche, s'étendait jusqu'à Zoane-Brensone, Montalto, Beticelli, et la 29e légere, en seconde ligne sur les hauteurs de Zoane-Montagna; on tirailla toute la nuit.

Le premier projet d'Alvinzi, sur la division du général Joubert, se trouvait ainsi déjoué, et c'était un grand point : toutefois il semble qu'il aurait pu réparer ce contre-temps en la poussant vivement le 13, pour déboucher au même instant qu'elle sur Rivoli, afin d'y réunir ses 5 colonnes; car c'était le seul point de concentration qu'on pût leur assigner. Une telle résolution était contraire au système favori des Autrichiens, qui voulaient entourer l'ennemi, et qui, loin de chercher une concentration, se divisaient pour envelopper, par des mouvemens décousus, un adversaire qui savait mettre à profit les avantages qu'une pareille disposition lui assurait. Au lieu de prendre ce parti, on se borna à faire suivre avec lenteur le général Joubert, par les 2e et 3e colonnes.

En jetant un coup-d'œil sur le plan du champ de bataille, on verra bientôt que les deux points décisifs de toute l'opération étaient, le ravin par lequel on monte sur le plateau de Rivoli en longeant l'Adige, et la chapelle de San-Marco bâtie

sur la crête du Montemagnone. Le ravin est situé, comme on l'a dit, près d'Osteria della Dugana ; c'était par-là que Ocskay et Quasdanowich devaient déboucher : les hauteurs de la chapelle séparaient la grosse colonne autrichienne, la cavalerie et tout le train d'artillerie, des trois autres colonnes. Si Alvinzi avait poussé assez vivement pour s'emparer de ces hauteurs de San-Marco le 13, et qu'il eût réuni là ses trois corps de gauche pour attaquer Rivoli le 14 au matin par deux fortes colonnes seulement, la victoire se fût déclarée pour lui ; car Joubert eût été engagé avec 25 mille hommes avant que Masséna et Rey arrivassent à son secours. Mais les colonnes de Liptay et de Koblos, ne se sentant peut-être pas assez soutenues, s'avancèrent avec mesure, et prirent position sur le Tasso, la droite à Caprino ; la gauche sur les hauteurs de Gambaron et de Lubiara. Les avant-gardes de ces corps arrivant sur les hauteurs de San-Marco à l'instant où les postes de Joubert venaient de les quitter pour exécuter le mouvement rétrograde dont nous avons parlé, s'établirent sans délai dans ce poste intéressant : cette circonstance qui semblait décisive, fut probablement ignorée de l'état-major autrichien. La colonne de Lusignan bivouaqua près de Lumini.

Le 13 au soir, le général Alvinzi ordonna une nouvelle disposition pour envelopper la division

Joubert, qu'on supposait vouloir défendre le point important qu'elle occupait. La 1re. colonne aux ordres de Lusignan devait continuer son mouvement hasardé le long du lac de Garda afin de tourner la gauche des Français et de déboucher sur leurs derrières. La 2e. colonne, qui était vers Caprino, avait ordre de communiquer avec la première par une chaîne de détachemens prolongés à droite, tout en coopérant à attaquer le front de Joubert sur les hauteurs de Zoaina et Trombalora. Ocskay, avec la 4e. colonne, rétrograda par le ravin de Belluno (1) pour gravir le Montebaldo et se réunir à la troisième, qui devait attaquer Saint-Martin et les hauteurs de San-Marco. On prescrivit à Quasdanowich, avec la 5e. colonne, le parc d'artillerie et la cavalerie, de longer la rive droite de l'Adige pour déboucher par Osteria della Dugana sur le flanc droit des Français. Enfin, la tâche du général Wukassowich était de s'avancer, par la rive gauche de l'Adige, sur la Chiusa, de s'emparer de ce défilé important, d'y

(1) Le général Alvinzi fit rétrograder ces cinq bataillons par Belluno, ignorant probablement qu'il y avait un chemin qui prend dans la vallée de l'Adige vers Stafolo, et qui monte sur le Montemagnone, à la hauteur de Porzin; peut-être aussi craignait-il de faire marcher un détachement si près de l'armée ennemie. Toutes les dispositions de ce général font pencher néanmoins pour la première supposition.

établir de fortes batteries pour prendre d'écharpe les colonnes françaises, qui voudraient se retirer ou occuper des positions sur la rive opposée.

Ces dispositions, qui devaient s'exécuter le 14 au point du jour, étaient déjà expédiées à tous les corps, lorsque le général Alvinzi eut avis que les Français se renforçaient : il ordonna alors, pendant la nuit, à la colonne d'Ocskay de s'avancer jusqu'à la chapelle de San-Marco. Mais laissons un instant le Général autrichien faire ses préparatifs d'attaque, et revenons à ce qui se passait en même-temps dans l'armée française.

Bonaparte attendait avec impatience à Vérone des nouvelles qui lui dévoilassent les projets de l'ennemi. Il apprit, le 13 après midi, que son aile gauche avait été forcée de se replier. En réfléchissant que l'ennemi avait fait des démonstrations vers Legnago et Vérone avec des divisions assez nombreuses, il jugea aussitôt que les Autrichiens, fidèles à leur système, avaient divisé leurs forces pour des accessoires sur le Bas-Adige ; mais que le gros de leur armée se trouvait aux environs de Rivoli, puisqu'ils étaient parvenus à repousser la forte division du général Joubert de la belle position de la Corona. Le moyen de prévenir toute défaite était d'opposer le même principe à la même faute ; il résolut donc de se jeter avec la plus grande partie de ses forces sur la droite d'Alvinzi, s'inquiétant peu des succès momen-

tanés que les autres colonnes pourraient obtenir, et se promettant de revenir bientôt sur celles que leurs succès même auraient affaiblies et compromises. Il était d'autant plus naturel de s'arrêter à ce parti, que les localités du plateau de Rivoli lui offraient toutes les chances de succès pour combattre son ennemi.

Le général Augereau reçut l'ordre de ne pas s'engager sérieusement, s'il avait affaire à des forces trop considérables, et de se borner à les harceler. Une partie de la division Masséna se mit en marche sur-le-champ pour Rivoli, laissant un petit corps sous Vérone, chargé d'observer le corps de Bayalitsch, battu la veille à Saint-Michel. La réserve du général Rey se porta également en une marche forcée de Dezenzano par Peschiera sur Rivoli.

Bonaparte s'y rendit en personne dans la nuit du 13 au 14 : il n'eut pas plutôt connaissance de l'état des affaires, qu'il ordonna un mouvement en avant, il importait de prévenir l'ennemi, et de l'empêcher de déboucher sur le plateau de Rivoli, seul point où ses colonnes pussent se réunir, se déployer et combattre avec toutes les armes. Aussi, sans attendre les colonnes de Masséna et de Rey, dont la coopération eût été si efficace, prescrivit-il à Joubert de resserrer sa position, de déloger les avant-gardes ennemies, et de reprendre le poste intéressant de San-Marco.

Le général Vial, à la tête des 4e., 17e. et 22e. légères, soutenues par le reste de la division, attaqua l'avant-garde des Autrichiens et la força à se replier sur San-Giovani et Gambarone : la brigade de gauche de cette division, composée des 29e. légère, des 14e. et 85e. de ligne, se dirigea sur les hauteurs de Trombalora, et en expulsa les postes ennemis. Bonaparte établit son quartier-général sur les hauteurs de Zoana. La 39e. de ligne resta dans les redoutes d'Osteria à la garde de ce point *décisif*. Des détachemens continuèrent d'occuper des postes essentiels, tels que les retranchemens de Montecastello, le fort de Chiusa et le Monte-Rocca.

Cependant le général Masséna approchait de Rivoli avec les 32e. et 75e. de ligne, le 22e. de chasseurs, le 15e. de dragons et le 1er. régiment de cavalerie : la 18e. demi-brigade se dirigeait sur Garda, pour occuper ce débouché, et empêcher l'ennemi de pénétrer sur Peschiera. Le général Rey, avec la brigade qu'il amenait de cette ville, devait avoir dépassé la hauteur de Campara et de Carmisino.

Tandis que l'armée française était ainsi en pleine marche, les autrichiens faisaient aussi leurs mouvemens préparatoires. Le corps de Quasdanowich avait pris position derrière Incanale, dans la vallée de l'Adige. Une brigade était placée en avant de Dolce où se trouvait le quar-

tier-général ; le corps de Wukassowich était sur la gauche de cette rivière, la colonne de Lusignan débouchait sur Pezzena.

Bonaparte jugea que la 39e. contiendrait d'autant plus long-temps la colonne principale qui débouchait de la vallée de l'Adige sur Osteria, que celle-ci aurait à gravir une hauteur retranchée, dont les feux plongeaient le défilé par lequel elle devait arriver sur le plateau de Rivoli ; il pensa aussi que la 18e. inquiéterait assez la marche de la colonne de Lusignan pour ne lui permettre d'achever son mouvement, et de s'établir sur les derrières de l'armée française, qu'au moment où le général Rey venant d'Orza pourrait l'attaquer avec avantage.

Il résolut donc de profiter de sa position centrale pour se jeter d'abord sur le corps principal des Autrichiens à Caprino, et le battre avant que les colonnes accessoires fussent à même d'entrer en action, sûr d'avoir bon marché ensuite de celles-ci. La victoire la plus complète fut le résultat d'une conception aussi conforme aux principes.

Le temps était précieux, il n'y avait pas un instant à perdre : le général Joubert après avoir repoussé à droite les avant-postes autrichiens, comme nous l'avons déjà dit, s'était trouvé engagé avec les colonnes d'Ocskay et de Koblos plutôt qu'on ne l'avait pensé. Sa droite disputait vigou-

reusement les hauteurs de San-Marco ; les 85e. et 29e. demi-brigades s'étaient formées à gauche sur les hauteurs de Trombalora et Zoro, la 14e. au centre sur celles de Rovina. Un bataillon de cette dernière demi-brigade s'avançait sur San-Giovani pour emporter ce village, lorsque la colonne de Liptay attaqua elle-même la gauche des Français avec des forces supérieures. La 85e., prise en flanc à la faveur d'un ravin où les autrichiens s'étaient glissés, fut forcée de battre en retraite, et la 29e. légère suivit son mouvement; la 14e. débordée, fit la plus vigoureuse résistance dans les haies et maisons en avant de San-Giovani, où elle arrêta long-temps l'effort de l'ennemi. Ce mouvement des impériaux pouvait avoir de fâcheuses conséquences, en permettant au gros de leurs forces de déboucher sur le plateau de Rivoli, où il eût favorisé le déploiement de la colonne de l'Adige, tandis que Joubert, gagné par sa gauche, eût couru risque d'être prévenu à Rivoli et rejeté sur le fleuve. Bonaparte laissa donc au général Berthier le soin de se maintenir au centre, et vola à sa gauche. La 32e. arrivait sur ce point après avoir marché presque toute la nuit. Cette intrépide demi-brigade reçut aussitôt l'ordre de charger ; l'aspect de l'ennemi redoubla son ardeur, et soutenue dans son attaque par les 29e. et 85e. ralliées, elle reprit les positions, culbuta les autrichiens, et dégagea les flancs de la 14e.

Cette dernière demi-brigade avait continué sa brillante résistance ; elle couvrait le chemin qui mène de Lubiara à Rivoli, le seul par lequel la droite pût se retirer. Cette aile voyant le mouvement rétrograde de la gauche, peut-être même inquiétée par la marche de la colonne autrichienne de l'Adige, avait effectivement commencé à se replier, et l'ennemi la serrait de près. Le bataillon de la 14e. qui avait attaqué San-Giovani, se replia de maison en maison. La situation du reste de cette demi-brigade avait été un moment des plus critiques : débordée à sa gauche, menacée de front, et forcée de soutenir une position importante où tous les efforts de l'ennemi paraissaient devoir se concentrer, sa contenance fut digne des plus grands éloges.

Sur ces entrefaites, la brigade Vial, poursuivie avec chaleur par les autrichiens, se retirait en désordre ; mais le général Joubert à la tête de la 33e., passa en première ligne, soutint leurs efforts, et protégea son ralliement.

Il était 9 heures : le général Lusignan arrivait à la vue de Pezzena, après avoir franchi le mont Gazo, la Spezana et le col de Lavalet ; ses flanqueurs marchaient sur Costerman, le gros de la colonne prenait la direction d'Affi, en longeant le Tasso. Sa marche, n'éprouvant aucun obstacle, semblait devoir atteindre son but, quoique d'ailleurs la 18e demi-brigade, eût pris posses-

sion du passage important de la Rocca de Garda. Le général en chef, certain du point où Alvinzi porterait toutes ses forces, rappela vers 10 heures du matin deux bataillons de cette demi-brigade, qui culbutèrent à Calcina les flanqueurs de Lusignan en se rabattant sur Rivoli.

Tandis que la 32e rétablissait les affaires sur les hauteurs de Trombalora, que le général Vial cédait celle de San-Marco à la colonne de Koblos, et que Lusignan s'avançait à grands pas sur Costerman, les colonnes autrichiennes de l'Adige n'étaient pas restées dans l'inaction : celle de Wukassovich s'était mise en marche sur Somano par la rive gauche. La colonne principale, aux ordres de Quasdanowich, avait attaqué les retranchemens d'Osteria : la 39e fit une belle défense ; mais l'ennemi lui était trop supérieur en nombre, pour qu'elle repoussât une vigoureuse attaque de front, protégée par le feu d'une nombreuse artillerie, disposée avantageusement vers Somano. Ainsi le plateau, de la possession duquel dépendait tout le succès de la bataille, allait se trouver au pouvoir des Autrichiens qui, favorisés d'un autre côté par le mouvement rétrograde de Vial, avaient réussi à s'avancer sur le revers du Montemagnone, au-delà de San-Marco. Le moment était critique ; Bonaparte, presqu'entouré par l'ennemi, conserva un sang froid admirable ; à l'instant même où l'infanterie lé-

gère de la division Joubert changeait de front pour marcher au soutien de la 39e demi-brigade, il prescrivit à la cavalerie du général Leclerc de se porter sur le même point : enfin, pour faire face à la colonne de Lusignan et couvrir le flanc gauche de l'armée française, il ordonna à la 75e. demi-brigade de gagner les hauteurs de Tiffaro.

Ces bonnes dispositions eurent le succès qu'on devait en attendre ; la colonne de Quasdanowich commençait à peine à déboucher du ravin d'Osteria, l'escadron des dragons d'état-major et un bataillon de Gemmingen étaient les seules troupes qui eussent pris pied sur le plateau : tout le reste se trouvait encore en masse dans le défilé, lorsque la tête de la colonne se trouva ainsi assaillie de toutes parts ; l'infanterie légère du général Joubert l'attaqua sur son flanc droit ; la cavalerie conduite par le général Berthier la chargea de front et la 39e la menaça sur sa gauche. Joubert ayant eu son cheval tué sous lui, ce brave général s'élança à la tête de ses grenadiers, un fusil à la main, et sema l'épouvante dans les rangs autrichiens qu'une charge de la cavalerie du général Leclerc avaient déjà ébranlés. Cette tête de colonne, ainsi pressée, se jeta dans le défilé et y fut totalement culbutée. Le désordre devint d'autant plus grand, que l'artillerie et presque toute la cavalerie se trouvèrent encombrées dans le ravin, où la route, quoique très-praticable, est néan-

moins fort resserrée. Dès-lors le sort de la bataille parut fixé d'une manière irrévocable, et le beau plan d'Alvinzi fut entièrement renversé (1).

Pendant que Bonaparte obtenait ces avantages qui étaient d'une influence si décisive, le général Masséna, avec la 32e, et la brigade du général Sandos, contenait les Autrichiens et conservait les hauteurs de Trombalora : les corps d'Ocskay et de Koblos qui avaient suivi le général Vial jusqu'au-delà de San-Marco, et qui débouchaient déjà vers Mutole, se trouvaient ainsi débordés. On fit marcher aussitôt le chef d'escadron Lasalle avec 200 chevaux, pour soutenir et protéger le ralliement des troupes de la droite. Dès qu'on fut rassuré sur l'issue de l'attaque de Quasdano-

(1) Un mouvement concentrique vaut mieux sans doute que des colonnes divisées et devant rester séparées ; mais un tel mouvement exécuté devant une force ennemie déjà rassemblée, et tenant une position plus resserrée, est alors décousu et devient une faute. Les masses centrales déjoueront toujours, *à forces égales*, toutes les opérations concentriques ; à moins que celles-ci ne soient exécutées par de très-grandes armées, où chaque rayon soit occupé par des forces susceptibles de se maintenir long-temps par elles-mêmes, comme les trois armées qui se sont réunies concentriquement à Leipsig. La distance qu'il y a entre chacun des rayons et leur force inhérente et relative à celle de l'ennemi, sont donc autant de considérations qui peuvent autoriser l'application de ce système ; mais en thèse générale et à chances égales, il n'est pas le meilleur.

wich contre le plateau de Rivoli, le général Joubert rallia ses troupes pour les opposer à Ocskai dont l'infanterie, en s'abandonnant à la poursuite dans un terrain coupé, s'était mise à la débandade. L'apparition subite des escadrons de Lasalle fit sur ces corps dispersés un effet difficile à dépeindre : les bataillons autrichiens avaient eu beaucoup à souffrir par des marches pénibles à travers les montagnes, par les bivouacs sur la neige et de longs combats ; la difficulté de leur procurer des subsistances leur avait imposé de cruelles privations : enfin ces troupes, composées en partie de nouvelles levées, étaient sans cavalerie, et n'avaient que de petites pièces de montagne, car tous les parcs ainsi que les troupes à cheval cheminaient avec la colonne de l'Adige. Dans cet état de choses, la terreur se communiqua facilement ; elle devint générale lorsqu'il fallut exécuter un mouvement rétrograde et qu'on s'aperçut de la position de Masséna en arrière du flanc droit. Tout s'enfuit jusqu'à San-Giovani, et malgré les efforts du général Alvinzi, on ne parvint à arrêter la déroute que derrière le Tasso. Le corps de Liptay, loin de remédier à ce désordre par une attaque vigoureuse, en craignit les suites pour sa propre sûreté et se replia de son côté sur Caprino. Les Français ramassèrent un millier de prisonniers.

Les affaires allaient bien différemment à l'ex-

trême gauche et sur les derrières. La 75e demi-brigade s'était repliée devant la colonne de Lusignan qui avait débouché à gauche d'Affi, et s'était avancé par le flanc sur les hauteurs de Tiffaro ; malgré son infériorité, cette brave demi-brigade chargea de nouveau la gauche de la division autrichienne, et ne se retira qu'après lui avoir fait quelques prisonniers. Conformément aux instructions qui leur avaient été données, les deux bataillons de la 18e ne tardèrent pas à la rejoindre, et cette petite troupe se porta ensuite sur Pozollo.

Lusignan n'éprouvant plus de résistance après l'occupation des hauteurs de Tiffaro, continua sa marche, s'empara du mont Brunisi, et s'avança par le mont Pipolo, sur les derrières de l'armée française, croyant lui couper sa dernière retraite et lui faire mettre bas les armes. Bonaparte, certain que la colonne du général Rey allait bientôt arriver sur les derrières de ce corps par Orza, fit marcher à sa rencontre les deux bataillons de de la 18e et un bataillon de la 75e avec une batterie de pièces de douze. La batterie fut placée sur les hauteurs de Campana, et commença une vive canonnade. Trois petites colonnes d'attaque se dirigèrent par Montidone, sur la grande route et par le chemin de la Cosatta. Lusignan qui s'était avancé sans artillerie, fut écrasé par le feu de la batterie et contraint de se retirer sur

le mont Brunizi. Un de ses corps, qui voulut tenir ferme à la croix de Pipolo, fut culbuté avec perte. Le général Rey, qui déboucha d'Orza dans le même instant, avec la 58e demi-brigade jusqu'alors contenue par les tirailleurs de Lusignan, la forma sur la rive droite du Tasso et favorisa cette attaque.

Le Général autrichien ne resta pas long-temps tranquille dans sa nouvelle position au mont Brunisi. Il y fut vivement attaqué de front par les généraux Brune et Monnier à la tête des 18e et 75e, et chargé à revers par le général Rey avec la 58e; son corps, repoussé, ne trouva son salut que dans la fuite ou la générosité des vainqueurs: un grand nombre de fuyards fut fait prisonnier; un détachement de 1200 hommes, qui cherchait à se retirer sur Garda, rencontra dans les défilés une partie du bataillon de la 18e qui s'y trouvait, et la disposition du terrain ne lui permettant pas de s'assurer du nombre de Français auquel il avait affaire, crut le passage occupé par une colonne nombreuse, et mit bas les armes.

Le corps de Quasdanowich, culbuté dans la vallée de l'Adige, avait perdu tout espoir de déboucher, et, ne pouvant se maintenir dans une position qui devenait dès-lors très-hasardée, prit le parti de se retirer, en remontant l'Adige, sur Rivalta et Péri. Le centre des Autrichiens se trouva abandonné à ses propres forces dans la

position défensive qu'il avait prise derrière le Tasso, immédiatement après la déroute dont nous avons parlé.

Bonaparte allait le faire attaquer lorsqu'il apprit à la fin de la journée, que la colonne de Provera avait réussi à passer l'Adige vers Anghiari et se dirigeait sur Mantoue. Le Général en chef calcula alors justement que la division Joubert, soutenue des troupes du général Rey, suffirait pour achever la défaite du centre d'Alvinzi, et que le plus urgent était d'empêcher Provera de débloquer Mantoue, de le ravitailler et de faire échapper la partie du corps de Wurmser qui n'était pas nécessaire à sa défense. Toujours rapide comme l'éclair, Bonaparte partit sur-le-champ avec les troupes de Masséna qui avaient marché la nuit précédente et combattu toute la journée. Cette division se dirigea sur Roverbella, emmenant près de cinq mille prisonniers et elle rallia tous les détachemens disponibles du corps de blocus, pour attaquer Provera conjointement avec eux et la division Augereau.

Bonaparte ordonna au général Joubert de prendre quelques heures de repos, d'attaquer ensuite l'ennemi qui s'était retiré derrière le Tasso, vers Pozzone. En exécution de cet ordre, le général Vial devait longer avec sa brigade les crêtes du Montemagnone pour tourner l'ennemi. Le général Baraguay-d'Hilliers était chargé d'attaquer

San-Martin avec les 33e et 58e demi-brigades, et le général Vaux avec les 29e légère et 85e de ligne, longeant à la gauche le revers du Montebaldo, devait accabler la droite des Autrichiens et les prévenir à la Corona. Un petite colonne, composée de deux bataillons de la 22e légère et d'un bataillon de la 58e fut dirigée sur Ferara par le Montebaldo, pour couper toute retraite à l'ennemi.

Ici commença le second acte de cette bataille célèbre. On voit, en jetant un coup-d'œil sur le plan, que la retraite du centre de l'ennemi ne pouvait s'effectuer que par un sentier difficile passant sur les hauteurs escarpées et presque inaccessibles de la Corona. Si on parvenait à jeter un détachement dans ce défilé important, on en fermait le passage à la colonne autrichienne qui pouvait être obligée à mettre bas les armes ou à se précipiter des montagnes. Le mouvement du général Vial par le Montemagnone et celui du général Vaux par le Montebaldo étaient ordonnés dans ce but ; mais ces colonnes avaient un chemin très-pénible à parcourir, et il était à craindre que les Autrichiens ne les prévinssent de Pazzone. Pour obtenir d'autant plus sûrement ce résultat, Bonaparte avait donc ordonné, dès la veille de la bataille, au général Murat, de s'embarquer à Salo avec la 12e demi-brigade d'infanterie légère,

de venir descendre à Tore et de gagner Montagna et les crêtes du Montebaldo.

En vertu de cet ordre, le général Murat était arrivé à Tore le 14, vers la fin de la journée; il continua sa marche pendant la nuit, parvint à minuit à Montagna, et s'avança jusqu'à la Posella d'où il repartit après quelques heures de repos. Le 15, au point du jour, il était sur la crête du Montebaldo, à Pozza-Lagune, d'où il se dirigea sur la Corona par les Collonelli.

Dans cet intervalle le combat s'était engagé avec les troupes de la division Joubert. Le général Vial s'était mis en marche par les crêtes des hauteurs, deux heures avant le jour, et s'était avancé dans cette direction, avec autant de vitesse que la lassitude des troupes, l'obscurité et la résistance de l'ennemi l'avaient permis. Les Autrichiens, de leur côté, avaient commencé leur mouvement rétrograde; ils furent alors attaqués dans la vallée, par la colonne du centre, aux ordres du général Baraguay-d'Hilliers qui les chassa de Saint-Martin avec perte de deux pièces de canon et de quelque centaines de prisonniers. Le général Joubert les harcelant sans cesse, donna ainsi le temps au général Vaux d'exécuter son mouvement sur Pravassar où il se lia avec le général Murat, pendant que la brigade Vial s'avança sur le Spiazo et la Corona. L'ennemi fut mis dans le plus grand désordre: une partie vou-

lant gagner la route de Rivalta, se précipita des rochers ou des hauteurs escarpées qui longent la vallée de l'Adige ; le plus grand nombre voulut s'échapper par Pravassar et l'escalier de la Madona, mais la chose fut impossible ; ce défilé, dont la clef était au pouvoir des Français, devint un véritable gouffre où cavaliers et fantassins venaient pêle-mêle s'engloutir (1). Cinq mille hommes environ mirent bas les armes et se rendirent à discrétion.

Afin de ne pas interrompre le fil des événemens qui se passaient à Rivoli, nous avons laissé le général Provera aux prises avec la division Augereau. Nous allons maintenant rendre compte de ses opérations jusqu'au moment de sa défaite.

Sa colonne, après avoir forcé l'avant-garde de l'adjudant-général Dufaux de se jeter sur Legnago, s'avança sur l'Adige dans l'intention d'en tenter le passage : elle perdit assez inutilement les journées des 10, 11 et 12 janvier ; et l'on ne peut trop juger quels furent les vrais motifs de ces

---

(1) Ces colonnes n'avaient pas de cavalerie, mais il y avait plusieurs centaines de chevaux d'officiers et des mulets d'équipages, qui augmentèrent nécessairement la confusion dans un pareil coupe-gorge.

délais. Si le général autrichien crut devoir attendre, pendant tout ce temps, la coopération de l'armée d'Alvinzi, son projet fut mal calculé, puisqu'il démasqua, le premier, un mouvement qui devait rester caché à l'ennemi. Si la perte de ces trois jours provient d'un défaut de moyens de passage, la faute fut d'autant plus grande qu'on avait eu plusieurs semaines pour les préparer, qu'il y avait à l'armée des équipages de ponts suffisans, et que le succès de l'opération dépendait toujours de la justesse des mesures prises à l'avance pour l'effectuer.

Enfin, le 13 au soir, Provera se mit en devoir de tenter le passage vers Anghiari: à la faveur d'une digue, il fit jeter quelques bateaux à Nicesola afin de donner le change à l'ennemi, et porta un détachement à Bonavigo pour observer les corps français qui se trouvaient à Ronco. Un troisième détachement, débarqué sur la rive droite, s'empara d'Anghiari, dont la possession protégeait la construction du pont auquel on travailla aussitôt.

Le général Guyeux étant arrivé sur les entrefaites au soutien de ses postes, avec 12 à 1500 hommes, voulut disputer le passage; il était déjà trop tard pour l'empêcher, il ne put que tirailler avec l'ennemi; bientôt après l'achèvement du pont, les Français, forcés de céder au nombre, s'étant retirés, Provera se dirigea avec

tout son corps sur Cerea. Le 14, il marcha par Sanguinetto à Nogara, où il bivouaqua.

Le général Augereau ne resta pas tranquille spectateur de ces événemens; aussitôt qu'il connut le point de passage de l'ennemi; il rassembla ses forces pour l'attaquer vers Anghiari et Roverquiera, mais Provera qui ne se proposait sans doute que de gagner Mantoue, avait déjà filé, et l'on n'atteignit que la queue de sa colonne. Les dispositions furent aussitôt prises pour la culbuter: le général Point commandait la gauche, le général Lasne était chargé d'attaquer à droite, et les généraux Guyeux et Bon, arrivant de Ronco, devaient prendre l'ennemi à revers. Le succès fut d'autant plus complet que Provera ne revint pas sur ses pas pour soutenir son arrière-garde, elle fut tout-à-fait détruite; on lui prit 2,000 hommes et 14 pièces de canon; son pont sur l'Adige fut brûlé. Le gros de la colonne continua à filer sur Mantoue par Castellaro et Saint-George, devant lequel elle arriva le 15.

Le Général autrichien comptait sans doute trouver cette position dégarnie, et il espérait en la forçant joindre Wurmser sans peine; mais Bonaparte avait pourvu à tout; la nécessité où il s'était trouvé de confier le blocus de Mantoue à de faibles détachemens, l'avait déterminé à faire retrancher ce poste important et à y faire construire des ouvrages fermés du côté de la place

contre les sorties de la garnison, et du côté de la campagne contre les entreprises d'un corps de secours. Le général Miollis, qui défendait ce poste avec sa brigade, fut sommé : il répondit avec fermeté, et repoussa les tentatives que les impériaux formèrent soit pour lui en imposer, soit pour s'emparer réellement des retranchemens. Il ne restait aux Autrichiens que la chance d'un assaut, mais les préparatifs auraient exigé un temps précieux, encore le succès n'en était-il pas assuré, les ouvrages étant bien construits et susceptibles d'une bonne défense. Ils prirent le parti de chercher une autre issue.

Sur ces entrefaites Bonaparte s'apprêtait à porter un coup décisif à cette division compromise. Nous avons dit qu'il était parti le 14 au soir de Rivoli avec les 18e, 32e et 75e demi-brigades formant la division Masséna : il s'était fait précéder à Villafranca par le général Victor, avec la 57e qu'il avait tirée des environs de Vérone. Son quartier-général s'établit à Roverbella, le 15 au soir avec tous ces renforts. Pendant la marche, le général en chef reçut du général Serrurier la nouvelle que Provera s'était dirigé sur Saint-George. Il apprit à Roverbella la bonne réception que lui avait faite le général Miollis. Dès-lors, il devenait probable que ne réussissant pas sur ce point, Provera ferait la même tentative sur la Favorite, et toutes les dispositions

furent prises pour l'en faire repentir : le général Dumas, placé avec la réserve du blocus à Saint-Antoine, empêchait toute sortie de la cidatelle ; 1500 hommes, sous les ordres de Serrurier, gardaient le poste important de la Favorite. Le général Victor, avec les 18e et 57e demi-brigades, s'avança au point du jour sur la même direction pour attaquer et tourner Provera ; le reste de la division Masséna (32e et 75e) suivait en réserve et devait résister au point où l'ennemi porterait son effort. Enfin, la division du général Augereau, après le combat d'Anghiari, ayant suivi de près l'arrière-garde autrichienne, devait déboucher par Castellaro sur Saint-George, et l'attaquer en queue.

Cependant le général Provera voyant que Saint-George lui offrait peu de chances de succès, avait trouvé moyen de communiquer avec Wurmser, et de combiner avec lui une attaque pour le lendemain sur la Favorite et Montada qu'il ne croyait pas aussi bien défendus, et où il ne comptait guères trouver Bonaparte avec les troupes qui avaient triomphé la veille à Rivoli. Les Autrichiens attaquèrent la Favorite et Saint-Antoine, le 16, à 5 heures du matin. Wurmser parvint jusqu'au dernier poste, mais le général Serrurier ayant été soutenu par la 57e demi-brigade aux ordres du général Victor, il se maintint à la Favorite et repoussa toutes les attaques qu'on

fit contre ce poste. Wurmser fut obligé de rentrer avec perte dans la citadelle.

Alors la brigade Victor marcha contre Provera. La 57e renversa tout ce qui se présentait devant elle. Le général Victor manœuvra de manière à tourner la gauche de l'ennemi et y réussit. La colonne autrichienne, d'autant plus surprise qu'elle ne comptait point trouver là autant de forces, commença à s'ébranler; quelques corps déposèrent les armes; le général Miollis fit une sortie de Saint-George, qui augmenta le désordre. Enfin la consternation fut au comble, lorsque les 32e et 75e, arrivant au pas de charge, complétèrent l'investissement de cette colonne. Le général Provera, entouré par des forces supérieures, hors d'état de communiquer avec Wurmser, privé de son pont sur l'Adige, et pressé par la division Augereau qui débouchait par la route de Castellara, fut réduit à capituler et à se rendre prisonnier avec les 5 mille hommes qui lui restaient. C'était pour la seconde fois de cette campagne, que ce Général, plus brave qu'il n'était heureux, se voyait forcé à mettre bas les armes avec un corps considérable; on se rappelle sa belle, mais inutile défense au château de Governolo.

Ainsi, dans trois jours, Bonaparte, par un habile emploi de sa plus forte masse, battit alternativement les colonnes autrichiennes, leur fit

environ 18 mille prisonniers, leur prit toute leur artillerie, et rejeta dans les montagnes l'armée d'Alvinzi, qui se trouva, par cette nouvelle défaite, hors d'état de tenir la campagne, et n'y parut plus.

La précision des mouvemens, l'infatigable activité des troupes, égalèrent les bonnes dispositions de leur général; et plusieurs brigades françaises surpassèrent dans cette occasion, la rapidité tant vantée des légions de César.

CHAPITRE XXXVII.

Suites de la bataille de Rivoli; l'armée d'observation poursuit Alvinzi en Tyrol; combats de Derumbano et de Carpenedolo; Wurmser capitule à Mantoue; expédition sur Rome; paix de Tolentino; fin de la campagne de 1796.

UNE bataille décide souvent du succès d'une campagne, quelque fois même du sort d'un empire, tandis que dans d'autres circonstances, les plus beaux faits d'armes et les victoires les plus glorieuses, n'imposent aux vainqueurs, que la nécessité de combattre de nouveau. Les forces des deux partis, leur position plus ou moins rapprochée de leur centre de puissance, la nature de leur ligne d'opérations et de leurs moyens secondaires; enfin la masse relative de la puissance nationale, et l'esprit des peuples, influent plus ou moins sur les résultats d'un succès. Ces vérités furent complètement démontrées par les événemens mémorables qui venaient de se passer, depuis six mois, sur l'Adige (1).

(1) Ce chapitre a été rédigé en 1811; on ne se doutait guères alors, de la terrible application que ces vérités devaient

Bonaparte en entrant en Italie à la tête de 40 mille hommes, avait à combattre une armée supérieure, il est vrai, mais formée des troupes de trois puissances, dont les intérêts étaient susceptibles de prendre une direction divergente. Le succès de l'invasion de ces belles contrées était assuré si on parvenait à séparer la cause des Italiens, de celle des Autrichiens, et nous avons vu au chapitre xxv, par quels moyens Bonaparte y réussit, en dictant une paix séparée au Piémont. Quel que fût l'éclat de ce début, la querelle était cependant bien loin d'être décidée, car il s'en fallait beaucoup que la campagne fût terminée, quoique l'armée française occupât les

---

recevoir peu de temps après. Un colosse que la désastreuse campagne de Russie n'avait fait qu'ébranler, qui avait résisté aux journées de la Katzbach, de Dennevitz et de Leipsig, s'est écroulé à Mont Saint-Jean, contre l'attente même des vainqueurs. Cette bataille qui décida de toute la guerre, ressemble, d'une manière frappante, à celle de Zama, tant en elle-même que dans ses résultats. Le redoutable Annibal, qui avait parcouru en vainqueur l'Espagne, la Gaule méridionale et l'Italie, qui fut sur le point de prendre Rome, et lutta ensuite, pendant plusieurs années, dans le cœur de la république, vit anéantir dans un seul jour, aux portes de Carthage, au centre même de sa puissance, tout le fruit de sa gloire passée, et jusqu'à l'existence de sa patrie. Tant il est vrai que *les causes générales décident du destin des empires, et donnent aux victoires des résultats plus ou moins importants.*

bords du Mincio. C'était là, au contraire, que les obstacles allaient naître et se multiplier. Jusqu'alors l'Autriche n'avait joué en Italie qu'un rôle secondaire; elle allait devenir partie principale; menacée par son côté faible, il était probable que cette puissance employerait ses immences ressources pour reprendre la supériorité sur ce point important; la force impulsive semblait désormais n'être plus en proportion avec la masse de résistance qui allait lui être opposée, et prendre à son tour tous les avantages d'un premier choc. Aussi fallut-il tout le caractère et les talens militaires de Bonaparte, pour que Wurmser ne ramenât pas l'armée d'Italie sur l'Appenin.

Les victoires de Castiglione, ne pouvaient que suspendre un instant les efforts des Autrichiens: Si Wurmser avait gagné ces batailles, la campagne eût été décidée par la retraite de l'armée française sur les Alpes: Bonaparte ne fit au contraire que détourner un instant le torrent qui le menaçait.

Les triomphes plus eclatans de Roveredo et de Bassano, portèrent un coup terrible à la maison d'Autriche, et mirent hors de combat l'élite de ses troupes. Néanmoins on n'avait abattu qu'une tête de l'hydre; l'armée française affaiblie par ses succès, se trouvait toujours dans une situation précaire, par l'augmentation et le ravitail-

lement de la garnison de Mantoue, et par les renforts arrivés à l'armée du Tyrol : elle devait s'attendre à combattre de nouveau, n'ayant pour toute chance favorable que l'espoir de se maintenir dans ses positions momentanées. La bataille d'Arcole fut donc le choc d'une armée harassée, contre une masse de moyens hors de proportion avec les siens; la victoire la plus complète ne pouvait, dans cette circonstance, qu'augmenter sa gloire, sans amener de résultat.

Enfin, lorsque la place de Mantoue réduite par la famine, dut bientôt succomber, et que l'Autriche eut épuisé ses ressources régulières; les chances devinrent plus égales, et la bataille de Rivoli devait être décisive, quand bien même elle n'eût pas fourni des trophées aussi glorieux à l'armée française. En effet, un demi-succès dans cette journée aurait également amené la reddition de Mantoue, que des victoires plus complètes n'eussent pas produit quatre mois auparavant.

L'armée d'Alvinzi ayant été frappée d'un véritable coup de foudre, la moitié étant prise, le reste dispersé, rien ne paraissait disputer la possession de l'Italie au vainqueur, et il devait être bientôt à même de pousser plus avant. Mantoue fut, peu de jours après, le premier fruit de cette victoire.

Avant de connaître la capitulation de cette place, Bonaparte avait résolu de profiter de ses

succès pour terminer ses différens avec la cour de Rome, afin de n'être gêné par aucune considération accessoire dans la marche qu'il projetait jusqu'au cœur des états héréditaires de l'Autriche. Il a été sans doute bien important d'entreprendre cette marche sur Vienne, aussitôt après la bataille de Rivoli, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se remettre ; mais en se retraçant la situation des affaires, on se convaincra qu'on n'était pas en mesure de le tenter. Les batailles de Rivoli et de la Favorite, furent gagnées les 14 et 15 janvier ; Wurmser ne capitula que le 2 février ; le corps de blocus n'avait pas moins de 10 mille hommes ; l'armée d'observation seule disponible, était à cette époque de 27 à 28 mille combattans ; cette poignée de braves n'aurait-elle donc pas été aventurée en marchant dans le Tyrol et la Carinthie, laissant derrière elle le corps de Wurmser, et le midi de l'Italie, sourdement agité par les émissaires de l'Autriche? Cette entreprise eût été d'autant plus extravagante, qu'au même instant l'archiduc Charles prenait Kehl, et que les armées du Rhin réduites à l'impossibilité de passer ce fleuve, ou retenues sur la rive gauche par des motifs qu'il ne nous appartient pas de juger, auraient laissé la faible armée de Bonaparte lutter seule contre la majeure partie des forces de la monarchie autrichienne. Plusieurs motifs se réunissaient au contraire pour

faire différer l'invasion : Mantoue ne pouvait pas tenir long-temps ; les divisions Bernadotte et Delmas étaient en marche pour renforcer l'armée ; il convenait donc d'attendre qu'elles fussent arrivées et que le corps de blocus fût disponible pour entreprendre cette opération avec des moyens qui en garantissent le succès. Lorsque Wurmser eut capitulé, la position ne fut pas encore assez améliorée pour changer de système ; les troupes aux ordres des généraux Victor et Lannes, se trouvaient alors engagées dans l'expédition contre le Pape ; celles qu'on attendait du Rhin n'étaient pas encore arrivées ; une forte garnison était nécessaire dans Mantoue, et l'armée n'aurait pas eu au-delà de 30 à 32 mille combattans : y aurait-il eu de la prudence à s'avancer dans les états héréditaires d'Autriche avec aussi peu de monde, lorsque peu de jours après, l'armée devait être portée au double et se trouver en état de dicter des lois au cabinet de Vienne.

Immédiatement après la bataille de Rivoli, Bonaparte arrêta les dispositions qui devaient terminer cette campagne. Les divisions furent envoyées à la poursuite des débris d'Alvinzi, qui s'étaient retirés excentriquement sur la Brenta d'un côté, et sur Roveredo de l'autre. Le gén. Laudon devait rester avec 8 mille hommes et des milices tyroliennes à Calliano, pour disputer aussi long-temps que possible l'entrée de la vallée de

l'Adige. Le général Bayalitsch avec les brigades Mitrousky et Koblos, avait ordre de défendre Bassano, afin de donner le temps à Alvinzi de rallier ses troupes dans la vallée de Trente, et de marcher sur la Piave, derrière laquelle il espérait couvrir les états héréditaires.

Le général Joubert, avec la gauche de l'armée française, suivit le corps de Laudon; Le général Masséna se dirigea au centre sur Vicence; la division Augereau se porta à droite sur Padoue. Celle-ci informée du mouvement de Bayalitsch sur Bassano, passa la Brenta, et se rabattit ensuite par sa gauche sur Citadella, dont elle expulsa les postes avancés.

Masséna de son côté, s'était aussi porté de Vicence sur Bassano, le 24 janvier; l'ennemi semblait vouloir s'y maintenir; la division Augereau menaçait de tourner sa gauche; l'avant-garde de cette division s'engagea avec les postes des Impériaux tandis que Masséna faisait attaquer par ses éclaireurs les retranchemens qui couvraient le chemin et le pont de Bassano. La chute du jour fit remettre l'attaque au lendemain. Les Autrichiens eurent le temps d'évacuer Bassano pendant la nuit, et de se retirer par les deux rives de la Brenta sur Carpenedolo et Crespo. Dès que Masséna en fut instruit le 26 au matin, il fit avancer sur le premier de ces points le général Menard avec la 25e. demi-brigade; ce corps de-

vait longer la rive droite de la rivière par Vastagna, pour s'emparer du pont de Carpenedolo, pendant qu'un bataillon de la 32e y marcherait par la rive gauche. Les Impériaux qui n'étaient pas en assez grand nombre pour résister à cette double attaque, tout déconcertés de se voir menacés à la fois sur les deux rives de la Brenta, furent mis en déroute et laissèrent 7 à 800 prisonniers ou blessés sur le champ de bataille.

Pendant que la droite et le centre de l'armée d'observation, chassaient ainsi les arrières gardes d'Alvinzi, le général Joubert, avec la gauche, n'avait pas eu moins de succès dans la vallée de l'Adige. La mauvaise saison avait rendu les gorges du Tyrol, très-difficiles; malgré les obstacles que cette division devait rencontrer, elle se mit en marche pour pousser l'ennemi au-delà du Lawis, afin de se lier avec Masséna par les gorges de la Brenta et de couvrir le blocus de Mantoue, en s'établissant dans les mêmes positions que l'armée occupait avant la bataille d'Arcole. On rencontra le 27 janvier, l'arrière-garde de Laudon près d'Avio, et après un léger combat, on lui fit des prisonniers. L'ennemi se replia sur Mori à la suite de cet engagement, appuyant sa gauche à l'Adige, et ses flanqueurs de droite sur Torbole au lac de Garda.

Malgré le mauvais temps, le lendemain 28, le général Joubert fit attaquer la position des Au-

trichiens ; le général Vial, à la tête des 4e et 17 légères parvint, à la suite d'une marche des plus pénibles, à tourner l'ennemi et le força à la retraite après lui avoir fait 400 prisonniers. Le général Joubert entra alors à Roveredo. L'arrière-garde de Laudon, profitant de tous les avantages que la nature du pays offre pour disputer le terrain pied à-pied, et devant couvrir Trente, ne manqua pas de défendre l'important défilé de Calliano dont nous avons déjà fait mention. Le général Belliard dut manœuvrer pour gagner la gauche de l'ennemi, tandis que Vial, continuant à marcher sur la rive droite de l'Adige, chassait devant lui les Autrichiens et leur faisait des prisonniers ; il arriva ainsi à Trente où l'on trouva un grand nombre de blessés et de malades qu'ils n'avaient pas eu le temps d'évacuer. Cependant pour assurer la possession des gorges de la Brenta, il ne fallait pas s'en tenir là : la ligne du Lavis était indispensable aussi bien que le point important de Segonzano ; en conséquence le général Joubert y fit marcher sa division le 2 février ; les 4e, 17e et 29e légères attaquèrent les hauteurs qui dominent le village à droite ; la 14e de ligne les soutint ; le général Vial, avec une partie de ces troupes, força l'ennemi à la retraite, le poursuivit jusqu'à Saint-Michel et lui fit un grand nombre de prisonniers.

Sur ces entrefaites le général Massena avait

aussi terminé son mouvement. Comme sa position de Bassano n'était tenable qu'autant que l'on était assuré du passage des gorges de la Brenta, il avait porté une brigade sur le château de la Scala et les hauteurs de Primolano qu'occupaient encore les Autrichiens : ceux-ci n'attendirent point l'attaque et se retirèrent au-delà de Prado, laissant au pouvoir des Français partie de leurs bagages. Alors la vallée de Sugana fut libre, et la jonction de la division Joubert assurée. A l'extrême droite, l'avant-garde du général Augereau avait occupé Trévise après un léger engagement avec la cavalerie ennemie. L'armée resta dans ces nouvelles positions d'observation, afin d'assurer la chute de Mantoue et d'attendre les renforts qui devaient la mettre bientôt en état de cueillir de nouveaux lauriers.

Pendant que le gros de l'armée manœuvroit avec tant de succès sur l'Adige et la Brenta, Bonaparte préparait une expédition contre Rome. Déjà la division Victor était arrivée à Bologne, aux portes de la Romagne, où elle devait être suivie par la réserve des grenadiers commandée par le général Lasne, lorsqu'on apprit la capitulation de Mantoue.

Ce dernier boulevard de l'Italie tomba au pouvoir des Français après six mois d'une résistance qui fit honneur aux troupes autrichiennes. La garnison avait alors la moitié de son monde aux

hôpitaux ; elle avait mangé tous les chevaux de sa nombreuse cavalerie ; la misère et la mortalité y exerçaient les plus grands ravages et il était impossible au maréchal Wurmser de se maintenir plus longtemps. Les clauses de la capitulation ajoutèrent un nouveau lustre à sa défense aussi bien qu'à la sagacité de son adversaire. Le Maréchal eut la libre sortie de la place avec tout son état-major ; on lui accorda même 200 hommes de cavalerie, 500 personnes à son choix et six pièces de canon ; mais la garnison déposa les armes, fut faite prisonnière et conduite à Trieste pour y être échangée : on l'estimait encore à 13 mille hommes.

Cette conquête rendit à l'armée d'Italie l'équipage de siége qu'elle avait abandonné avant la bataille de Castiglione et lui procura, outre l'artillerie de la place, toutes les pièces de campagne du corps d'armée de Wurmser, le tout formant ensemble plus de 500 bouches à feu. Elle recueillit encore un équipage de pont, et 50 à 60 drapeaux ou étendarts que le général Augereau fut chargé d'aller présenter en son nom à Paris.

La reddition de Mantoue accéléra l'expédition projetée contre Rome. Bonaparte la dirigea de Bologne où sa présence doublait l'effet qu'elle devait produire sur tout le reste de l'Italie.

Nous avons vu, aux chapitres XXVI et XXXI, dans quel égarement le Saint-Siége était tombé par les

faux calculs de sa politique et la foiblesse de ses résolutions. La lutte d'Arcole ranima ses espérances et dès-lors, rompant l'armistice conclue le 20 juin précédent sous la médiation de l'ambassadeur d'Espagne, il crut pouvoir commencer des actes hostiles avec impunité. Un courrier du Pape, tombé au pouvoir des Français, instruisit Bonaparte des desseins du gouvernement pontifical. Le nonce Albani était chargé de négocier une alliance avec la Cour de Vienne et déjà le général Colli, qui était passé du service de Piémont à celui de l'Autriche, avait été désigné pour commander les troupes papales, considérablement augmentées par de nouvelles levées.

Les secrets du Saint-Siége ayant été mis au jour, Bonaparte rappela l'envoyé de France à Rome, fit entrer, le 2 février, la division Victor dans Imola, et publia, de Bologne, le manifeste suivant:

Du quartier-général à Bologne, le 3 février.

Article Ier. Le Pape a refusé formellement d'exécuter les articles VIII et IX de l'armistice conclu le 20 juin à Bologne, sous la médiation de l'Espagne, et ratifié solennellement à Rome le 17 juin.

II. La Cour de Rome n'a cessé d'armer et d'exciter, par ses manifestes, les peuples à la

croisade ; ses troupes se sont approchées de Bologne jusqu'à dix milles et ont menacé d'envahir cette ville.

III. La Cour de Rome a entamé des négociations hostiles contre la France, avec la Cour de Vienne, comme le prouvent les lettres du Cardinal Busca et la mission du prélat Albani à Vienne.

IV. Le Pape a confié le commandement de ses troupes à des généraux et officiers autrichiens envoyés par la Cour de Vienne.

V. Le Pape a refusé de répondre aux avances officielles faites par le citoyen Cacault, ministre de la République française, pour l'ouverture d'une négociation de paix.

VI. Le traité d'armistice a donc été violé et enfreint par la Cour de Rome. En conséquence je déclare que l'armistice conclu le 20 juin, entre la République française et la Cour de Rome, est rompu.

Ce manifeste fut suivi de proclamations propres à rassurer le bas clergé et le peuple, en leur annonçant que l'intention du Général en chef et du gouvernement français, était de faire respecter la religion, ses ministres et ses autels : elles promettaient en même-temps tranquillité et protection aux habitans qui resteraient spectateurs paisibles des événemens intérieurs, et menaçaient

de châtimens rigoureux ceux d'entre eux qui oseraient s'armer contre les troupes françaises.

Cependant la division du général Victor s'était mise en marche d'Imola, sur le Senio, derrière lequel 3 à 4000 hommes de l'armée papale étaient retranchés. Par malheur le beau temps avait rendu cette rivière guéable. Le général Lasne la fit passer à une partie de sa colonne, pour tourner l'ennemi, tandis qu'il l'attaqua de front sur le pont, et que les grenadiers de la légion lombarde enlevaient les batteries. L'instant du choc fut celui de la déroute: les troupes du Pape furent bientôt culbutées et poursuivies sur Faenza dont elles fermèrent les portes dans l'intention de s'y défendre; quelques coups de canon suffirent pour les enfoncer, et la colonne pénétra dans cette ville au pas de charge. Le général Junot, à la tête du 7e, de hussards, courut pendant deux heures après la cavalerie papale sans pouvoir l'atteindre. Le résultat de cette journée fit tomber au pouvoir des Français environ mille hommes, 14 pièces de canon et 8 drapeaux. Les troupes du Pape laissèrent en outre 4 à 500 hommes sur le champ de bataille; de ce nombre furent plusieurs moines qui encourageaient, un crucifix à la main, les défenseurs du Saint-Siége.

Convaincu que dans une expédition de cette espèce, la modération et la discipline produi-

raient autant d'effet que la terreur de ses armes, Bonaparte sauva Faenza du pillage, se fit amener environ 50 officiers prisonniers et les renvoya dans leurs foyers avec des paroles de paix. Il manda aussi les moines et les prêtres, les exhorta à ramener le calme, et chargea plusieurs d'entre eux d'aller préparer les esprits à Ravenne et à Césène où l'armée française devait incessamment passer.

La marche de la division Victor n'éprouva aucun obstacle jusqu'à Ancône où elle arriva le 9 février. Ici un corps d'environ douze cents hommes avait pris position sur les hauteurs qui couvrent cette place, s'y croyant sans doute à l'abri de toute attaque. Le général Victor l'enveloppa et le força à mettre bas les armes : alors Ancône ouvrit ses portes. On y trouva plusieurs milliers de beaux fusils envoyés par l'Autriche, pour l'armement des milices papales, un arsenal bien approvisionné et 120 bouches à feu.

Pendant que cette division pénétrait dans les états ecclésiastiques par la Romagne, une petite colonne mobile réunie à Tortone s'était dirigée par Sienne sur Foligno, où la jonction des deux corps devait s'opérer. Le général Victor poursuivit sa marche sur Macerata. Le chef de brigade Marmont, aide-de-camp de Bonaparte, le précéda dans la nuit du 9 au 10, avec un détachement de cavalerie, pour gagner Lorette avant

que l'ennemi en enlevât le trésor que la superstition y avait amassé. On y trouva encore la valeur d'un million, outre les fameuses reliques qui étaient devenues la source des richesses de cet établissement.

Le 12, la colonne était à Macerata, elle remonta ensuite la vallée de Chienti sur Tolentino et Camerino, afin de franchir l'Appenin, et de se diriger sur Foligno. Le 18, les Français étaient maîtres de toute la Romagne, du duché d'Urbin, de la marche d'Ancône, de l'Ombrie et des petites provinces de Pérugia et de Camerino. Bonaparte à qui une excursion plus longue ne convenait pas dans cette conjoncture, écrivit de Macerata au cardinal Mattei, dont il connaissait l'esprit conciliateur; une lettre qui fit un grand effet. La terreur était dans Rome : tous ceux qui avaient quelque chose à perdre redoutant les suites de la guerre, prenaient la route de Naples, et ces émigrations nocturnes augmentaient encore la confusion ; alors, pour sauver ce qui lui restait, Pie VI fit plus de sacrifices qu'on ne lui en avait demandé d'abord ; il écrivit le 12 février à Bonaparte, qu'il s'en rapportait à sa générosité, et députa à son quartier-général, le duc de Braschi son neveu, le même cardinal Mattei, intermédiaire des premières ouvertures pacifiques, le marquis Camillo-Massimo et Galeppi. La mission de ces plénipotentiaires fut bientôt

remplie; il ne s'agissait plus de discuter un traité, mais bien de souscrire une capitulation. La paix fut donc signée à Tolentino, le 19 février. Quelques militaires ont témoigné leur étonnement de ce que Bonaparte ne profita pas de ses avantages pour abattre de suite cette puissance des Papes, qui avait été l'origine de tant de maux; mais il avait le coup d'œil trop juste, pour ne pas sentir d'abord tous les inconvéniens d'une plus longue course. Pour s'assurer des états ecclésiastiques, il aurait fallu laisser une forte division à Rome, point trop éloigné du théâtre des opérations prochaines, pour qu'il consentît sans danger à faire un tel détachement. Le but de l'expédition était de neutraliser la mauvaise volonté du Saint Siège; il se trouva rempli par le traité signé à Tolentino, sans faire courir aucun risque à l'armée.

Le Pape s'obligea à renoncer à toute alliance avec les puissances en guerre avec la France, à leur fermer ses ports, et à licencier toutes ses nouvelles levées; il céda Avignon et le Comtat Venaissin, renonça aux légations de Bologne et de Ferrare, ainsi qu'à la Romagne, et consentit à l'occupation d'Ancône jusqu'à la paix générale. Il s'obligea en outre à faire payer de suite 30 millions, au lieu de 16, qui restaient dus sur les sommes imposées par l'armistice, à délivrer tous les objets d'arts qui y étaient mentionnés, à dé-

savouer solennellement le meurtre de Basseville, et à payer enfin 300 mille francs à titre de dédommagement, aux personnes qui auraient souffert de cet attentat. Ainsi, il en couta au Pape 14 millions de plus, et la perte de la Romagne [illegible] cône, pour n'avoir su faire à temps, ni la paix, ni la guerre.

Ce traité termina une campagne justement célèbre, dans laquelle une poignée de braves fit changer la face de l'Italie, et ébranla jusques dans ses fondemens la première monarchie de l'Europe.

On trouve les causes premières de ces exploits dans une constante application des principes, dans une habile multiplication des masses agissantes, dans leur direction permanente vers les points décisifs, et dans l'art avec lequel Bonaparte conduisit les hommes, et sut augmenter en eux la valeur par l'exaltation de leurs forces morales.

En méditant sur chacune des périodes de cette campagne, pourrait-on méconnaître l'habileté des combinaisons qui lui procurèrent la victoire à Montenotte, la sagacité qu'il montra dans ses négociations avec la cour de Turin, le coup d'œil rapide qui sauva son armée à Lonato et à Castiglione, l'impétuosité avec laquelle il accabla Wurmser à Roveredo et Bassano; enfin l'audace et le sang froid avec lesquels il combattit à Ri-

voli? Pourquoi le despotisme, l'ambition et la flatterie vinrent-ils ternir de si beaux exploits! pourquoi l'orgueil et l'adulation transformèrent-ils un grand homme, en véritable Gengiskan (1)? Nous ne reviendrons pas sur les fautes échappées à ses adversaires, elles ont été remarquées dans le cours de la relation; elles procèdent toutes de l'oubli des principes fondamentaux de l'art de la guerre. On aurait tort d'imputer les revers des armées impériales au manque de bravoure des troupes autrichiennes; généraux, officiers et soldats, firent leur devoir dans toutes les occasions, et ils eussent conservé l'Italie, si ces efforts eussent été mieux dirigés.

Quoi qu'il en soit, cette campagne commencée avec si peu de moyens, amena dès-lors la dissolution de l'alliance entre l'Autriche, la Sardaigne, Naples et le Pape, assura la conquête de

(1) J'ai aussi loué Bonaparte, mais sous le rapport militaire seulement; et quoique mes fonctions ne me missent jamais en relation directe avec lui, j'osai pourtant m'élever, dès 1806, contre la manie des guerres lointaines, en lui soumettant à Berlin des mémoires contre la première guerre de Pologne. On me permettra de citer ici un fait étranger à mon ouvrage; mais si je m'élève contre les magistrats qui ont osé lui dire que la France était la famille la plus reconnaissante envers le meilleur des pères, je crois en avoir le droit, puisque ma proscription ne m'empêche pas de lui rendre justice aujourd'hui.

l'Italie septentrionale, et procura à l'armée française une bonne base d'opérations sur le Mincio.

Au milieu de ses travaux guerriers, le Général en chef n'oubliait pas les beaux arts, et tandis qu'il dissipait des armées et dictait des traités, il ne négligeait rien de ce qui pouvait perpétuer le souvenir de ces événemens. Rome devenue la capitale du monde, avait enlevé à la Grèce et aux autres pays, où les arts fleurirent jadis, les chefs-d'œuvres qui les avaient immortalisés : l'Italie dès-lors, le centre des arts, augmenta ces richesses, des ouvrages des grands maîtres que la vue de ces modèles enfanta ; ces chefs-d'œuvres étaient ce qui lui restait de l'héritage de l'empire du monde. Bonaparte croyant avoir les mêmes droits que les conquérans romains, pensa qu'un des plus beaux monumens de ses victoires, serait de transporter en France ces objets si précieux dont la possession semblait avoir été successivement le type de l'empire moral des peuples, et retracer les souvenirs de leur empire politique. Rome, Milan, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, furent donc également obligées par les traités, à remettre aux Français les statues et les tableaux les plus précieux.

Je ne chercherai pas à justifier cette spoliation de l'Italie ; elle fut le résultat du terrible droit de conquête qui lui avait procuré une partie de ces mêmes trophées ; les peuples qui ne surent pas

les défendre, seraient-ils autorisés à se plaindre d'en avoir été dépouillés?

Mais je m'aperçois que j'ai été entraîné au-delà des bornes qui me sont imposées; j'oubliais que mon but est d'écrire une histoire militaire. Je me hâte de passer à la relation de la courte campagne de 1797, terminée par la paix de Campo-Formio, qui suspendit pendant quelques mois l'embrasement général de l'Europe, et où Bonaparte posa les premiers fondemens d'une puissance, qu'il n'eût tenu qu'à lui de rendre durable.

CAMPAGNE DE 1797.

CHAPITRE XXXVIII.

Ouverture de la campagne en Italie; l'archiduc Charles y marche avec de nombreux renforts de l'armée du Rhin; il est prévenu par Bonaparte, et accablé au Tagliamento, à Gradisca, à Tarvis et à Neumarck; expédition de Joubert dans le Tyrol; révolte des Etats de Venise; préliminaires de Leoben; fin de la guerre.

Les succès des armes impériales en Allemagne avaient trop exalté le cabinet de Vienne, pour laisser au directoire l'espoir de traiter avec lui. Le ministre Thugut oublia que c'est précisément dans la victoire qu'il faut conclure la paix, et pour n'avoir pas fait à temps le sacrifice de la Belgique, dont il eût sans doute obtenu des indemnités, il perdit la Lombardie peu de mois après.

La mission du général Clarke échoua complètement comme nous l'avons déjà dit; l'influence

anglaise décida de la prolongation d'une lutte étrangère aux intérêts de la maison d'Autriche, et à laquelle les passions du ministère avaient plus de part, que les calculs d'une saine politique.

Pendant que les troupes françaises s'avançaient victorieuses vers Rome, et que Bonaparte dictait au pape le traité de Tolentino, l'Empereur prenait toutes les mesures propres à garantir ses états héréditaires d'invasion. Après la prise de Kehl, croyant l'Allemagne désormais à l'abri d'inquiétude, il retira l'élite de l'armée du Rhin pour la porter par le Tyrol sur le Tagliamento; l'archiduc Charles fut destiné au commandement de l'armée d'Italie, et sa réputation, justement acquise, parut le moyen le plus sûr de rétablir les affaires sur ce point, en relevant le moral d'une armée qui venait d'éprouver de si sanglans revers.

Bonaparte, jugeant de la capacité de son adversaire par le beau mouvement contre Jourdan, et par les suites de la bataille de Wurtzbourg, sentit qu'il n'avait plus de temps à perdre pour le prévenir dans ses desseins. La signature du traité de Tolentino l'avait délivré des craintes sur ses derrières; il lui restait à régler les affaires des républiques qui s'élevaient sous la protection des armes françaises, et à renforcer son armée des bataillons qu'elles avaient déjà organisés: ensuite

il avait l'intention de se rendre dans les états vénitiens où il se réservait de donner la dernière main aux préparatifs d'entrée en campagne, et à la répartition de ses forces.

La création récente de la république cisalpine venait d'assurer un point d'appui aux idées révolutionnaires qui fermentaient dans les esprits. La terre-ferme de Venise étant en contact avec cette nouvelle république, devait en éprouver les effets plus que toute autre partie de l'Italie. Les nobles de ce pays étaient mécontens ; ils n'avaient aucune part au gouvernement de l'état, et partageaient l'opinion qui partout ailleurs était plutôt celle du peuple. L'armée française avait garnison dans les châteaux de Bergame et de Brescia, à Peschiera et à Salo, dans Vérone et Legnago. Le gouvernement olygarchique, sous l'apparence d'une stricte neutralité, était disposé à favoriser en secret les Autrichiens ses anciens ennemis ; il redoutait la puissance française qui s'établissait en Italie, moins encore par des conquêtes rapides que par l'opinion si opposée aux principes de ses institutions.

Cet état de choses présentait beaucoup de facilité pour renverser cet ancien gouvernement, sans recourir à la force des armes, et plusieurs circonstances se réunissaient pour faire desirer ce renversement. Il importait de renforcer la république Cisalpine, en y incorporant les pays

voisins, et de la rendre assez robuste pour quelle pût être dans la suite de quelque secours à la France contre la monarchie autrichienne ; ce fut sans doute dans cette vue que Bonaparte fomenta la conjuration et la révolte des villes de la terre ferme.

Avant l'ouverture de la campagne, des sociétés secrètes, dirigées par des Français, se formèrent dans plusieurs de ces villes, notamment à Bergame et à Brescia ; elles devaient faire éclater la révolution quand il en serait temps ; l'adjudant général Landrieux, homme adroit et rusé, était à leur tête : l'objet principal de ces sociétés était, pour le moment, de neutraliser la mauvaise volonté du sénat, en occupant les troupes qu'il aurait pu tourner contre les Français.

Nous avons déjà dit qu'une division de l'armée de Sambre et Meuse et une de l'armée du Rhin, formant ensemble environ 18 mille hommes, étaient en marche pour joindre l'armée d'Italie. S'il faut en croire les rapports allemands, ce corps traversa les Alpes pendant un hiver rigoureux, à l'insçu des Autrichiens. C'est une chose étonnante qu'un mouvement si long ait pu rester ignoré : mais quand on songe que trois ans plus tard, l'armée de réserve se porta de Dijon jusque dans la vallée d'Aoste, sans que les Autrichiens en fussent instruits, on peut juger à quel point la partie de l'espionage était alors négligée par leur état-major.

Les armées du Rhin et de Sambre et Meuse furent également mises sur un pied respectable; des corps nombreux tirés de la Hollande et de l'intérieur de la France, remplacèrent les troupes qui avaient passé en Italie. Il était présumable qu'elles coopéreraient au projet formé par le directoire de porter le théâtre de la guerre au cœur des états héréditaires de la maison d'Autriche. L'armée du Rhin manquait il est vrai de beaucoup de choses indispensables pour exécuter le passage de ce fleuve; mais celle de Sambre et Meuse, établie à Neuwied et à Dusseldorf sur la rive droite, en attirant à elle la majeure partie des troupes commandées par le général Moreau, était à même de s'avancer sur le Mein et le Necker, et de favoriser ainsi, par une puissante diversion, la marche hardie de l'armée d'Italie.

Les versions n'ont point été d'accord, jusqu'à ce jour, sur la cause de l'intervalle étonnant qui exista dans l'ouverture de la campagne sur ces deux lignes d'opérations : cet inconcevable défaut d'ensemble qui avait signalé le début de la campagne précédente, était bien plus blâmable dans celle-ci, où l'armée d'Italie, déjà aux portes de la Carinthie, semblait devoir attendre, sinon l'arrivée des deux armées d'Allemagne sur le Danube, du moins leur entrée en action au-delà du Rhin. Les uns ont attribué ce manque de concert dans leurs opérations, à la jalousie du directoire

contre Bonaparte, ce qui ne paraît guère probable; d'autres l'ont rejeté sur la précipitation volontaire de ce général qui voulut avoir la gloire de conquérir seul la paix en devançant l'époque fixée pour l'ouverture de la campagne, et cette assertion n'est pas mieux fondée. Il était de la plus haute importance de prendre l'initiative en Italie avant l'arrivée des troupes que l'archiduc Charles amenait du Rhin, et d'attaquer les Autrichiens à l'improviste, afin de les culbuter sur Vienne avant même qu'ils pussent rassembler leur armée. Si le commencement des opérations se trouvait fixé à une époque trop reculée pour atteindre ce grand but, Bonaparte devait ne pas s'y arrêter et opérer dans l'intérêt du moment, parcequ'il était toujours possible au directoire de le faire seconder dès la fin de mars, en hâtant les opérations sur le Bas-Rhin, et faisant déboucher 100 mille hommes en Allemagne.

L'archiduc Charles avait le gros de ses forces sur le Tagliamento, son aile droite, composée des troupes aux ordres des généraux Kerpen et Laudon, avait pris position derrière le Lavis et la Noss pour défendre l'entrée du Tyrol. L'intervalle entre ces deux masses principales était couvert par la brigade Lusignan qui se trouvait à Feltre derrière le Cordevole. Le général Hohenzollern, avec l'avant-garde du corps de

l'Archiduc, observait la Piave: il avait ordre de ne pas s'engager, et de se replier sur l'armée dans le cas où l'ennemi s'avancerait en forces.

L'armée française était à peu-près organisée comme on le verra au tableau ci-joint.

Quatre divisions, sous les ordres immédiats de Bonaparte, se réunirent dans la marche Trévisane à la fin de février : la division Masséna se trouvait à Bassano ; celle de Serrurier à Castel-Franco ; la division Guyeux à Trévise ; le général Bernadotte arrivait à Padoue ; Joubert, avec l'aile gauche formée de sa division et de celles des généraux Delmas et Baraguey-d'Hilliers, était opposé dans le Tyrol aux corps de Kerpen et de Laudon.

Les divisions Victor et Kilmaine gardaient la marche d'Ancône et la Lombardie ; la première, belle et nombreuse, formait un détachement considérable dont l'objet était de garder Ancône, et de surveiller Naples et Rome. Quelques personnes ont pensé, et nous partageons leur opinion, que la paix définitive étant signée avec ces deux puissances, le général français n'avait rien à en redouter tant que la victoire serait fidèle à ses drapeaux, et que le meilleur moyen de l'y fixer eût été de porter cette division à l'armée active dans le Tyrol ou dans la Carinthie.

Les forces que les puissances belligérantes

TABLEAU DE L'ARMÉE D'ITALIE, au 21 mars 1797.

DIVISIONS.	BRIGADES.	CORPS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
MASSÉNA.	Ménard. . . . . . Brune. . . . . . Rampon.	2e légère. . . . . . 18e idem. . . . . . 20e idem. . . . . . 32e de ligne. . . . . . 75e idem. . . . . . 4e régim. de chasseurs. 10e idem. . . . . . 3e régim. de dragons. .	11,000	
AUGEREAU, ou GUYEUX.	Verdier. . . . . . Bon. . . . . . Walter.	27e légère. . . . . . 4e de ligne. . . . . . 40e idem. . . . . . 43e idem. . . . . . 51e idem. . . . . . 9e de dragons.	5,100	
SERRURIER.	Daven. . . . . . Meyer. . . . . . Beaumont.	69e de ligne. . . . . . 12e idem. . . . . . 21e idem. . . . . . 64e idem.	7,000	
BERNADOTTE.	Fiorella. . . . . . Fazano. . . . . . Chabran.	15e légère. . . . . . 30e idem. . . . . . 85e idem. . . . . . 62e idem. . . . . . 88e idem. . . . . . 14e de dragons. . . . . . 19e de chasseurs. . . . . 1er de hussards.	9,900	
Corps de bataille agissant par le Frioul, non compris la réserve de la cavalerie du général Dugua. . . .			37,000	
JOUBERT.	Bellerieu. . . . . . Monnier. . . . . . Vaux.	4e légère. . . . . . 17e idem. . . . . . 21e idem. . . . . . 29e idem. . . . . . 22e de ligne. . . . . . 33e idem. . . . . . 63e idem. . . . . . 85e idem.	11,000	On ne connaît pas exactement la force du corps sous les ordres du général Joubert, je crois qu'elle était d'environ 12 mille hommes, dont 5 mille restèrent dans le Véronais et le Montonan, et 26 mille environ, marchèrent avec lui sur le Tyrol.
BARAGUAY-D'HILLERS, et BALLAND.	Vial. . . . . . Pelletier.	22e légère. . . . . . 11e idem. . . . . . 26e idem. . . . . . 1er bataill., 58e de ligne. 3e de ligne. . . . . . 39e idem. . . . . . 1er bat., 13e de ligne. .		
DELMAS.		9e de ligne. . . . . . 1er bat., 13e de ligne. 93e de ligne. . . . . . Dreschemens. . . . . . 22e de chasseurs.		Récapitulation. Armée active, environ. . 58,000 Réserve de cavalerie. . . 5,000 Division Victor, en observation dans la Marche d'Ancone. 7,500 68,500
Total non compris les réserves de cavalerie des généraux Dugua et Dumas, qui comptaient ensemble trois mille chevaux au plus.			58,000	On comptait six à sept mille hommes dans les garnisons de la Lombardie et du Tortonais.

avaient destinées à agir sur cette frontière, étaient à-peu-près égales en nombre; on les estimait de part et d'autre à 60 mille hommes; mais les divisions, tirées de l'armée impériale du Rhin, ne devaient arriver que dans les premiers jours d'avril, et l'armée de Bonaparte, déjà rassemblée vers la fin de février, l'emportait en outre de beaucoup sur l'armée autrichienne, par sa composition, car elle opposait l'élite des troupes françaises, à des soldats de nouvelle levée ou démoralisés par leurs fréquentes défaites. Les divisions venant du siége de Kehl faisaient seules exception; elles étaient l'espoir de l'Archiduc, et, malheureusement pour lui, elles arrivèrent trop tard. Au reste, cette différence se trouvait en quelque sorte compensée par les avantages que le Tyrol, et les dispositions de la république de Venise, offraient aux Autrichiens pour une guerre défensive.

Toute l'audace et la vigueur de Bonaparte étaient nécessaires pour l'exécution du plan de campagne. Avant d'arriver au cœur de l'Autriche, l'armée française avait à franchir les longs défilés des Alpes Noriques et Juliennes, en laissant sur sa gauche le Tyrol, dont les habitans belliqueux, maintenant en armes, menaçaient de couper ses communications; et sur sa droite, les places vénitiennes dans lesquelles sa faiblesse ne lui permettait pas de laisser des garnisons. Les

conséquences les plus graves dérivaient du moindre échec, dans ces contrées où les communications sont si rares et si difficiles. Le sénat de Vénise, flottant entre le desir bien prononcé de favoriser les opérations de la cour de Vienne et la crainte d'exciter le ressentiment des vainqueurs, prodiguait les assurances d'une neutralité parfaite, tandis qu'il se préparait sourdement à la guerre. Dix mille esclavons, rassemblés près de Venise sous le prétexte spécieux de couvrir cette capitale, n'attendaient que le signal pour se lier par Vérone aux corps autrichiens du Tyrol.

Ce fut néanmoins dans ces conjonctures que l'armée française se mit en mouvement, le 10 mars, pour attaquer les impériaux. Quelques combats préliminaires avaient eu lieu plusieurs jours auparavant tant à la droite sur la Piave, qu'à la gauche dans le Tyrol sur la ligne du Lavis: partout les avant-postes ennemis avaient été repoussés.

Les positions défensives de l'Archiduc entre les montagnes et la mer Adriatique, n'étaient plus tenables dès qu'elles étaient menacées sur leur droite, où se trouvaient en même temps, le point stratégique décisif, et leur communication directe avec Vienne par la Carinthie. La division Masséna formant la gauche du corps de bataille destiné à marcher sur le Frioul, fut donc chargée de culbuter le petit corps de

Lusignan, et de gagner les montagnes pour tourner le flanc droit de la ligne autrichienne dans l'instant que les trois autres divisions l'attaqueraient de front. Conformément à ces ordres, le général Masséna se dirigea le 11 mars sur Feltre, et le 12 sur Bellune; la division Serrurier s'établit à Assolo, et passa la Piave vis-à-vis de San-Veit, en face d'un détachement ennemi qu'elle poursuivit jusqu'à Saint-Salvator; de son côté, le général Guyeux effectua le passage de cette rivière sans difficulté près d'Ospedaletto, et alla prendre position à Conegliano. Le général Hohenzollern dont le corps était compromis par ces mouvemens, évacua son camp de Campana.

Le 13 mars, la division Guyeux, marchant sur Sacile, atteignit l'arrière-garde autrichienne à deux lieues de cette ville, et lui fit cent prisonniers dans un engagement où le général Dugua fut blessé. Hohenzollern, ainsi pressé, se hâta de se replier, par Pordenone et Valvasone, sur le Tagliamento. Le général Masséna, poursuivant toujours sa marche dans les montagnes, remonta la Piave dans la direction de Cadore. L'arrière-garde de Lusignan, qui opérait sa retraite de ce côté, atteinte à Longara, fut bientôt devancée par les troupes légères des Français et contrainte à se former en carré : après plusieurs tentatives inutiles pour se faire jour, elle mit bas les

armes au nombre de 500 hommes parmi lesquels se trouvait le général Lusignan lui-même.

Le 14, Masséna se rabattit sur Spilimbergo, pour marcher ensuite par Gemona, dans l'intention de tomber sur la droite de l'armée impériale, et de chercher à la refouler dans la plaine; Serrurier campa à Porto-Buffole, Guyeux occupa Pordenone; le lendemain, la division Serrurier arriva à Belvedère.

Une partie des forces du prince Charles était réunie sur la rive gauche du Tagliamento; il n'avait plus que de la cavalerie legère sur la rive droite. Il ne paraît pas que l'intention du Prince fût de s'opposer au passage de cette rivière; il craignait d'engager une affaire sérieuse avant l'arrivée des renforts qu'il attendait de l'armée du Rhin, et voulut seulement profiter de quelques retranchemens élevés sur la rive gauche, pour retarder un peu la marche des Français.

Le 16 mars, Bonaparte croyant que les Impériaux tiendraient sur le Tagliamento, s'avança avec les divisions Guyeux, Bernadotte et Serrurier, par Valvasone, sur cette rivière. Les longues gélées en avaient diminué les eaux; elle était guéable partout; néanmoins l'arrière-garde ennemie, barricadée dans quelques villages sur la rive opposée, faisait mine d'en vouloir défendre le passage: elle occupait Torrida, Rivis, Gradisca, Pozzo, Gorizia et Codroipo. La cavalerie s'éten-

dait sur deux lignes dans la plaine, entre ce dernier village et Camino. Bonaparte, après avoir fait reconnaître la position, donna ordre à la division Guyeux de se porter sur la gauche, entre Torrida et Rivis, et à la division Bernadotte de descendre jusqu'en face de Codroipo. Une batterie de 12 pièces de canon fut établie sur chacun de ces points, pour protéger le mouvement. La division Serrurier, qui débouchait de Valvasone, força de marche pour servir de réserve aux deux premières : elle était précédée de la cavalerie, qui alla se ranger en bataille derrière la division de droite. Aussitôt que les généraux Guyeux et Bernadotte furent arrivés aux points de passage indiqués, ils ployèrent leurs demi-brigades en colonnes serrées sur le centre. A la tête de chacune de ces divisions, était une demi-brigade d'infanterie légère, soutenue de deux bataillons de grenadiers, derrière les intervalles desquels il y avait autant d'escadrons. Bientôt l'artillerie entra en action et une nuée de tirailleurs couvrit le lit de ce large torrent.

Cependant le général Duphot, à la tête de la 27e demi-brigade d'infanterie légère, se jette dans la rivière, sous le feu de l'ennemi, et aborde de l'autre côté; il est soutenu par le général Bon qui commande les grenadiers de la division Guyeux. Une attaque semblable, dirigée sur la droite par le général Murat, avec la

21e légère, est secondée par les grenadiers de la division Bernadotte, conduits par le général Chabran. Toute la ligne est en mouvement et présente des masses qui se flanquent entre elles. Le prince Charles ordonna plusieurs charges de cavalerie au moment où l'infanterie française sortait de l'eau ; elles furent partout repoussées ; voyant qu'il ne réussirait pas à l'entamer dans cet instant favorable, il chercha à déborder la division Bernadotte par son flanc droit ; mais le général Dugua et l'adjudant-général Kellermann, passant la rivière avec la cavalerie de réserve, vinrent à sa rencontre soutenus d'une colonne d'infanterie, conduite par l'adjudant-général Mireur, et culbutèrent les escadrons autrichiens dans une charge où le général Schulz, qui les commandait, fut fait prisonnier.

Dès lors la retraite des Impériaux fut précipitée, leur infanterie qui, sur la gauche, avait successivement évacué les postes de Torrida et Rivis, occupait fortement le village de Gradisca pour la couvrir. Le général Guyeux l'attaqua malgré l'obscurité, et s'en empara ; l'ennemi fut poursuivi, sur la route de Palma-Nova, à 3 ou 4 milles du champ de bataille sur lequel les trois divisions bivouaquèrent.

Les Autrichiens perdirent, dans cette journée, 6 pièces de canon et 500 hommes ; ils opérèrent leur retraite en diligence, pendant la

nuit, ne voulant point engager d'affaire le lendemain (1).

Ainsi dès l'ouverture de la campagne, et malgré l'âpreté de la saison, l'armée française avait pénétré dans la Carinthie presque sans combat. Le prince Charles prévenu partout, était hors d'état d'arrêter la marche victorieuse de son adversaire : poursuivi pied-à-pied dans sa marche rétrograde, il vit arriver, le 18, sur le Torre, les divisions Bernadotte et Guyeux qui s'étaient emparées, sans coup férir, de la place de Palma-Nova, où il avait eu l'intention de s'établir et où il abandonna 30 mille rations de pain et des magasins considérables de farine.

A cette époque, le général Masséna, qui avait manœuvré, depuis le 14, sur la gauche, était établi à Osopo et Gemona, au débouché des gorges du Tagliamento, dans lesquelles il avait poussé ses avant-postes. La direction de cette division que nous avons vu tenir constamment les débouchés des montagnes, indique assez que le projet de Bonaparte était de gagner toujours la droite de l'Archiduc : l'occupation d'Osopo et de Gemona donnait entrée à Masséna dans la vallée de la Fella, d'où il pouvait arriver ; en 3 ou 4 marches sur Villach, point de réunion des grandes communications de l'ennemi.

(1) On peut suivre ces mouvemens sur la carte de Bacler d'Albe.

Aussitôt après le passage du Torre, par les divisions Serrurier et Bernadotte, la droite de l'armée française se porta sur Gradisca. On a cru que cette direction n'était pas la plus convenable, et qu'il eût été plus conforme aux principes stratégiques de diriger le gros des forces par la gauche, vers Gorizia, sur l'extrémité opposée à la mer. Peut-être le Général français, en déviant, dans cette occasion, de son système ordinaire, avait-il l'intention de gagner l'extrême gauche de l'Archiduc, pour le prévenir, par Dorenberg ou Cerniza, sur la route de Leybach, afin de le rejeter dans les gorges du haut Isonzo, dont Masséna était en mesure de fermer toutes les issues. Cette supposition ne paraît pas dénuée de fondement, et le lecteur, en examinant les rapports de la chaîne des Alpes Carniques, avec le point de Tarvis, dont Masséna allait s'emparer, et avec ceux de Cerniza ou de Heidenschalt vers lesquels Bonaparte se dirigeait, saisira au premier coup-d'œil toute l'habileté de ses manœuvres et la position difficile dans laquelle l'Archiduc devait se trouver.

Ce Prince s'était flatté que l'Isonzo opposerait une barrière d'autant plus sûre à la marche rapide des Français, que le passage de cette rivière ne peut être fait par une armée, qu'entre Gorizia et Montefalcone, attendu qu'une chaîne de montagnes impraticables borde sa rive gauche

depuis sa source jusqu'auprès de la première de ces villes, et que, depuis la seconde, ses eaux se perdent dans les lagunes; cet espoir fut encore déçu. Dans la saison des hautes eaux, ce torrent est rapide, large et profond; mais, à l'issue des gelées consécutives de l'hiver, son lit se trouva tellement appauvri, qu'il était guéable par-tout. La ville de Gradisca, située sur la rive droite, avait été couverte par des ouvrages de campagne pour servir d'appui à l'aile gauche des Autrichiens, dans le cas où ils eussent défendu la ligne de l'Isonzo. Bonaparte ayant appris que cette place était occupée par quatre bataillons, résolut de leur couper la retraite; à cet effet, le général Bernadotte se présenta devant cette ville, par la route de Palma-Nova, tandis que le général Serrurier se portait par celle de Montefalcone, vis-à-vis de San-Pietro, afin de passer l'Isonzo au-dessus du pont de Casseliano, et de remonter par la rive gauche, pour l'investir. L'ennemi avait réuni quelques troupes soutenues d'artillerie, dans l'intention de défendre le passage sur ce point. Le colonel d'artillerie Andréossi, chargé de reconnaître un gué, ayant sondé la rivière à pied, les troupes furent disposées en colonnes serrées, sur le centre, pour la passer sous le feu des Autrichiens. Ceux-ci, intimidés par ces dispositions, se replièrent en toute hâte, abandonnant Gradisca à ses propres forces. Alors le général Serrurier se hâta d'arriver sur les hauteurs qui do-

minent cette place au nord et à l'est, tandis que le général Bernadotte, pour détourner l'attention de la garnison, ordonnait une fausse attaque contre les retranchemens. Les Français, emportés par leur ardeur, s'avancèrent, la baïonnette en avant, jusque sous les murs de Gradisca, et y furent reçus par un feu de mousqueterie et de mitraille qui les forcèrent bientôt à se replier. Les Autrichiens s'applaudissaient de leurs avantages, quand le général Bernadotte fit avancer quatre pièces de canon pour enfoncer la porte de Palma-Nova qui n'était couverte que par une simple flèche. Au même moment le général Serrurier parut sur les hauteurs derrière la ville : la garnison s'aperçut trop tard qu'il n'y avait plus de possibilité de se défendre ni d'espoir de s'échapper : sommée de se rendre, elle capitula. Pour prix de leurs manœuvres, les deux divisions françaises recueillirent, dans cette journée, 2500 prisonniers, 10 bouches à feu et 8 drapeaux.

Contrarié dans tous ses plans, par l'arrivée tardive de ses renforts, l'Archiduc ne pouvait mettre en pratique, devant Bonaparte, ce système de retraite lente et méthodique, dont il avait fait usage avec tant de succès dans la campagne précédente, contre l'armée de Moreau : son adversaire maniait ses masses avec trop de vivacité, pour ne pas le mettre dans la nécessité de combattre souvent, ou de faire une retraite désas-

creuse. Ce Prince voyant l'armée française prête à franchir les dernières barrières des états héréditaires, se décida à concentrer toutes ses forces à Villach, en avant de la Drave, où venait d'arriver la première colonne des troupes tirées de l'armée du Rhin. Cette position entourée d'une chaîne de montagnes couvertes de glaces et de neiges, semblait inabordable; on ne pouvait y arriver que par la vallée de la Fella et les gorges de Caporetto, dans la vallée de l'Isonzo. La première était défendue par le général Ocskay, qui tenait avec une brigade les postes de Pontebà, du pont retranché de Casasola et de la Chiusa-Veneta. Le général Koblos gardait à l'entrée des autres, la Chiusa-di-Pletz, avec 4 bataillons de Croates.

De Villach, le prince Charles, espérait, non-seulement couvrir la communication directe de Vienne, et communiquer par Lienz avec le corps du Tyrol, mais il comptait encore être à même de reprendre l'offensive dès qu'il aurait réuni toutes ses forces, et menacer à son tour les communications de l'armée française, en s'avançant par la droite sur Ponteba et le Tagliamento, vers Udine et Palma-Nova.

Le passage rapide de l'Isonzo, déconcerta tous ses calculs, et la faible résistance de Gradisca, ne lui donna pas le temps de se reconnaître. Sa position devenait en effet de jour en jour plus

critique, et pour s'en assurer il suffit de jeter un coup-d'œil sur la configuration du champ d'opérations des deux armées. La rive gauche de l'Isonzo se trouvant bordée depuis ses sources vers Chiusa-di-Pletz, jusqu'à Gorizia, par la chaine escarpée des Alpes Carniques, on ne peut déboucher de cette vallée que par Tarvis, à ses sommités, et par Gorizia à l'extrémité inférieure; tout l'intervalle entre ces deux points forme, dans l'étendue de vingt-cinq lieues, une barrière à peu-près impénétrable pour un grand corps de troupes.

Après le passage du Tagliamento, l'Archiduc n'avait pas suivi cette route qui mène de Tarvis à Villach, soit que le mouvement de Masséna par Spilimbergo sur Osopo, l'en eût empêché, soit qu'il eût encore des rassemblemens de troupes vers Gradisca, et qu'il eût adopté cette dernière ligne pour base de ses opérations ultérieures. Le Prince s'était vu dans l'obligation de marcher sur l'Isonzo, laissant à son aile droite le soin de couvrir les passages importans qui donnaient accès à l'ennemi sur ses communications; mais après avoir traversé ce dernier torrent, il se trouva bien plus embarrassé encore; Masséna continuant sa marche victorieuse contre le flanc droit de l'armée impériale, menaçait de la prévenir à Tarvis. Il importait que la colonne de droite aux ordres des généraux Gontreuil et Bayalitsch,

avec le gros du matériel de l'armée, pût remonter à temps les vallées du Natisone et de l'Isonzo, pour gagner les passages de Caporetto, d'Ober-Preet et de Tarvis, avant les Français. La division Guyeux qui marchait au même instant de Cormons sur Cividale, paraissait destinée à l'y prévenir. Menacé ainsi par Masséna et par Guyeux, suivi sur Gorizia par Serrurier et Bernadotte, l'Archiduc n'avait d'autre mesure à prendre, que de prescrire aux généraux Gontre[illegible] et Bayalitch de hâter leur marche autant que les difficultés locales et l'embarras des parcs le permettraient, et de se retirer de sa personne avec sa gauche et les troupes du prince de Reuss, sur Laybach et Krainbourg; mouvemens qui séparèrent ses colonnes par toute la chaine des Alpes Carniques, et leur firent courir le risque d'être accablées successivement par l'activité infatigable de son adversaire.

Bonaparte, en effet, fut à peine maître de Gradisca, qu'il se dirigea sur Gorizia avec les divisions Serrurier et Bernadotte, et qu'il porta le 21 mars la division Guyeux sur Cividale. Instruit de la double direction que prenait l'armée autrichienne, et sentant la nécessité de se rallier à Masséna vers Tarvis, avec le gros de ses forces, le Général en chef laissa à Bernadotte le soin de poursuivre la colonne de l'Archiduc, qui se retirait sur Laybach, et marcha avec la division

Serrurier, en remontant l'Isonzo par Canale, sur Caporetto, où il dirigea en même-temps la division Guyeux par Pufero et la vallée du Natisone. On va voir quel fut l'heureux résultat de ces mouvemens combinés.

Masséna, sur ces entrefaites, avait atteint le but de son expédition : après s'être emparé de la Chiusa-Veneta et avoir forcé le passage du pont de Casascla, le 20 mars, il était entré le lendemain sans coup férir à Ponteba, d'où il avait poursuivi la brigade Ocskay jusqu'au-delà de Tarvis, lui faisant 600 prisonniers, et enlevant tous les magasins établis dans la contrée pour les cantonemens autrichiens. On sent par-là, dans quelle position critique se trouvait, sans le savoir, le corps de Bayalitsch, que le général Guyeux avait refoulé le même jour dans les gorges de Caporetto, après un léger engagement à Pufero.

L'Archiduc apprit à Krainbourg l'occupation de Tarvis par Masséna ; prévoyant alors que la colonne du général Bayalitsch allait être coupée, il donna l'ordre au général Ocskay de reprendre cette ville, où les Français n'avaient encore que des avant-postes ; mais il était à craindre que cet ordre arrivât trop tard, et en effet, il ne fut pas exécuté : Ocskay s'était retiré sur Wurzen, le général Gontreuil qui ouvrait la marche par le col d'Ober-Preet, se présenta vers Tarvis, et parvint à en expulser les avant-postes fran-

çais, il les rejeta même jusques sur Safnitz, espérant protéger par cette position la marche de Bayalitsch et de tous les parcs. Mais il fut attaqué le 22 au matin par toutes les forces de Masséna, qui le culbutèrent à son tour jusqu'au-delà de Tarvis, avec une perte assez considérable : cette division alors se borna à faire observer la route de Villach, et se rabattit dans les gorges par Tarbel.

L'Archiduc a rejeté la mauvaise issue de cette affaire sur l'inexécution de ses ordres, par le général Ocskay ; d'autres ont pensé que les généraux Gontreuil et Bayalitsch ne furent pas exempts de blâme ; enfin une version plus vraisemblable, a attribué cet évènement à la direction divergente des forces de L'Archiduc, après le passage du Tagliamento, autant qu'à la précision et à la rapidité des mouvemens de l'armée française.

Pendant que Masséna repoussait successivement les brigades Ocskay et Gontreuil, le général Guyeux, soutenu en seconde ligne par la division Serrurier, poussait la colonne qu'il avait battue la veille à Pufero, jusqu'à la Chiusa-di-Pletz ; le général Bayalitsch croyait continuer paisiblement sa marche sous la protection de ce fort ; mais il fut emporté d'assaut contre son attente, par les généraux Bon et Verdier, avec les 4e et 43e demi-brigades.

La prise de la Chiusa mit à découvert la colonne autrichienne, dont la marche pesante l'eût probablement empêchée d'atteindre Tarvis avant d'être attaquée sur ses derrières, si déjà le général Masséna n'avait poussé des troupes jusqu'auprès de Reibel; prise alors en tête et en queue, cette division après un court engagement mit bas les armes et se rendit prisonnière. Quatre généraux, 3 à 4 mille hommes, 25 pièces de canon, et 400 chariots de bagages, tombèrent par cet évènement au pouvoir des Français.

La perte de ce double combat réduisit encore une fois l'Archiduc à la défensive, les divisions Mercantin et Kaim venant du Rhin, arrivèrent sur les entrefaites, mais elles ne firent que remplacer les pertes éprouvées par l'armée, depuis l'ouverture de la campagne, sans la mettre en état de reprendre l'initiative.

L'Archiduc après avoir recueilli la brigade Ocskay, et ses grenadiers à Villach, laissa la division Mercantin à Klagenfurth, et se porta avec les divisions Kaim et Reuss à S^t.-Veit.

Maîtres des débouchés qui conduisent de l'état de Venise en Allemagne, les Français s'empressèrent après l'affaire de Tarvis d'aller prendre position à Villach sur les bords de la Drave. Les divisions Masséna, Serrurier et Guyeux s'y réunirent le 28 mars, et le général Zayonscheck fut poussé de là sur Lienz, en remontant la vallée

de la Drave pour faciliter la jonction du corps du général Joubert. La division Bernadotte, après avoir battu à Camigna l'arrière garde du prince de Reuss, se dirigea sur Laybach par Vipacco, Prewald et Adelsberg, chemin faisant elle poussa un détachement sur Idria, célèbre par ses mines de vif argent, et où l'on trouva des matières préparées pour deux millions. Trieste, seul port considérable que possédât l'Empereur sur l'Adriatique, fut occupé le 23 mars, par la brigade de cavalerie aux ordres du général Dugua.

Jusqu'ici nous n'avons rendu compte que des opérations du centre et de l'aile droite de l'armée française; mais il est à propos de jeter un coup-d'œil en arrière, pour suivre les mouvemens de l'aile gauche que nous avons laissée le 19 mars sous le commandement du général Joubert en position vers Trente, s'éclairant par les gorges de la Brenta jusqu'à Primolano et Cismone. Les trois divisions qui la formaient, avaient devant elles, comme nous l'avons déjà dit plus haut, les corps de Kerpen et de Laudon séparés par l'Adige; le premier, formant la gauche, était cantonné en arrière du Lavis dans les vallées de Fiemme et de Cavalese, se liant avec l'armée principale à Bellune, par les gorges du Cordevole et de la Piave; l'autre, tenant la droite, était

réparti le long de la rive gauche de la Noss, depuis son confluent dans l'Adige, prolongeant son extrême droite à Ponte di Legno dans le Val di Sole.

Le vice de ce cordon est facile à saisir, il n'est plus nécessaire d'en faire la remarque ; ainsi de ce côté, les Français avaient l'avantage de la position.

Lorsque Bonaparte mit son armée en mouvement, il chargea le général Joubert de soumettre le Tyrol, cette province belliqueuse que l'Autriche a toujours regardée comme un des plus fermes boulevards de son empire, et dont la population, en armes, devait si puissamment seconder les opérations des généraux Kerpen et Laudon. Cette entreprise était délicate ; Joubert avait à lutter contre la rigueur de la saison et la supériorité des moyens qui lui étaient opposés, nous allons voir comment il s'en acquitta.

Aussitôt que Bonaparte eut franchi le Tagliamento, le général Joubert ordonna de son côté une attaque sur toute la ligne ; il jugea, avec raison, que la gauche des Autrichiens était le point où elle offrait les plus grandes chances de succès, parce qu'on se rendait maître de leur communication principale, et que l'Adige, séparant les deux ailes de l'armée autrichienne, on les isolait pour toujours, si l'on parvenait à Botzen avant le corps de Laudon. Le gros de la division fut

donc chargé de forcer le passage du Lavis, vis-à-vis des hauteurs de Cembra, pour attaquer le corps de Kerpen, et se diriger ensuite par Cavriana sur le flanc gauche des Autrichiens. Les divisions Delmas et Baraguay-d'Hilliers devaient marcher sur la grande route de Botzen. Le 20 mars, la brigade de droite de la division Joubert, aux ordres du général Belliard, passa le Lavis à Sevignano sous le feu de la mousqueterie ennemie, et s'avança rapidement contre le corps de Kerpen qui couvrait le plateau de Cembra. Celui-ci, débordé par sa gauche presqu'au commencement de l'action, fut culbuté après un combat très-vif sur Saint-Michel, d'où il se retira précipitamment par les hauteurs dans la direction de Botzen, abandonnant Laudon à ses propres forces sur la rive droite de l'Adige. Le résultat de ce combat décisif fut environ 2 mille prisonniers, 2 drapeaux, 2 pièces de canon. Les Tyroliens y éprouvèrent une perte énorme.

Joubert profitant de ses avantages, marcha le lendemain de sa personne avec deux brigades de sa division sur Salurn par les montagnes, et poussa celle de droite par Cavriana et Pinzone sur Neumarck, dans la vue de couper la route de Cavalese, et de s'emparer du pont de cette première ville. Les deux autres divisions marchèrent sur la chaussée de Trente à Botzen. Le général Belliard arriva à la chute du jour sur les

hauteurs de Peza, il en chassa l'ennemi et le força à se retirer en désordre sur Neumarck qui fut évacué pendant la nuit.

Le 22, toute l'armée *se réunit* près de cette ville. Le général Joubert se porta avec l'avant-garde en reconnaissance du côté de Ste-Barbara, sur la route de Botzen. Le général Laudon se retirait par la rive droite de l'Adige pour chercher à rétablir ses communications avec Kerpen; sa colonne était arrivée à Serviten, lorsque ses troupes légères attaquèrent Neumarck, soit qu'il eût dessein de gagner la chaussée de Botzen, soit aussi dans l'espoir de tomber sur un corps isolé des Français qu'il ne supposait pas en forces aussi considérables. Le général Belliard qui devina le projet des ennemis, fit débarrasser le pont que Kerpen avait barricadé dans sa retraite, et marcha à leur rencontre avec la 85e qui se trouva sous sa main. Une fusillade très-vive s'engagea à l'instant : les Français repoussèrent successivement les Autrichiens de Serviten et de Rungg sur Saint-Valentin où la résistance fut plus opiniâtre. Le combat était encore incertain lorsque le général Dumas, commandant la cavalerie, débouchant tout-à-coup du pont de Neumarck, chargea en flanc la colonne autrichienne et la culbuta. Les grenadiers de la 85e profitant de cet instant favorable, se jetèrent dans une redoute qui flanquait la droite de ce village, et y prirent les deux

pièces qui y étaient en batterie. Après cet échec, le général Laudon, désespérant d'opérer son coup de main, se rejeta par les montagnes dans la vallée de Méran. Les Français rentrèrent le soir dans Neumarck avec plusieurs pièces de canon et 8 à 9 cents prisonniers.

Botzen leur ouvrit ses portes le même jour ; le général Joubert ne laissa dans cette place que les forces suffisantes pour observer le corps de Laudon, et marcha droit à Clausen. Le général Kerpen l'attendait de pied ferme en avant de ce bourg : la route qui y conduit de Botzen, est resserrée entre l'Eisach et des montagnes inaccessibles ; les Autrichiens étaient en bataille en arrière de ce défilé, protégés par de l'artillerie. Les Français se présentèrent le 22 mars pour le franchir : la bonté de la position permit aux premiers de faire une vigoureuse résistance ; vers la fin de la journée, le succès de l'attaque était encore incertain, lorsque l'infanterie légère française, tournant les impériaux par leur droite, parvint, avec des peines infinies, sur des rochers qui les dominaient, et fit rouler sur eux des blocs de pierres énormes. Joubert, profitant de ce nouveau genre d'attaque, s'avança alors contre le centre à la tête des 12e et 33e de ligne formées en colonnes serrées ; les Autrichiens n'avaient pas de forces suffisantes pour résister à cet effort combiné ; ils exécutèrent avec peine une retraite

qui leur coûta cher. Brixen fut occupé le lende main : on trouva dans cette ville et à Botzen de magasins considérables.

Malgré ce nouvel échec, Kerpen pouvait encore couvrir le Pusterthal et les gorges d'Insprück, en prenant position sur les hauteurs de Muhlbach à l'embranchement des routes de Sterzing et de Prunecken, à deux lieues au nord de Brixen, mais il commit la faute de laisser la vallée de la Rient à découvert, et de garder seulement les ponts de l'Eisach sur la route d'Insbruck. Son camp était à Mittenvald entre Brixen et Sterzing. Le général Joubert ne le laissa pas long-temps dans cette position : il l'attaqua le 28. Quelques bataillons, fraîchement arrivés de l'armée du Rhin, firent bonne contenance ; mais à la suite d'une courte canonnade, le général Belliard décida l'affaire en marchant contre l'aile droite à la tête de la 85e demi-brigade en colonnes serrées par bataillon. L'ennemi fut culbuté dans sa retraite par les charges de cavalerie dirigées par le général Dumas ; on lui fit quelques centaines de prisonniers.

De Sterzing à Insbruck on compte 16 lieues, la route qui y conduit passe sur un contrefort du Mont-Brenner, le plus élevé du Tyrol. Cette montagne était désormais la seule barrière qui couvrit le chef-lieu de cette province, et déjà l'on s'attendait que l'armée française allait la franchir ; mais

le général Joubert, renfermé dans l'esprit de ses instructions, différa une conquête plus brillante qu'utile pour le moment, et jugea plus à propos de prendre des positions aux environs de Brixen pour attendre des nouvelles de Bonaparte ou de Moreau. Sa position sans être critique était embarrassante, tout le pays qui l'environnait était en pleine insurrection; il n'avait aucune communication avec les deux armées dont il devait lier les opérations; et, dans ce pays de montagnes, il ne pouvait pousser de reconnaissance sans s'exposer à les voir enlever; quatre compagnies de la division Masséna qui avaient remonté la vallée de la Drave jusqu'à Lienz pour avoir de ses nouvelles, avaient été égorgées par les insurgés; une marche en avant comme une marche en arrière aurait eu de funestes conséquences pour son corps, si elle n'avait pas été faite avec connaissance de cause. Cette incertitude le détermina à prendre une position d'attente à Brixen.

A la vue de la marche rétrograde des Français, Kerpen rentra dans Sterzing, et plaça le lendemain son camp à Mauls, puis à Mittenvald. Le 31, il y eut un engagement très-vif entre les avant-postes à Unter-Aue où les Autrichiens furent maltraités et perdirent beaucoup de prisonniers. Une reconnaissance poussée à l'aide d'un déguisement par le colonel Eberlé de la

85e, ayant enfin fait connaître les progrès de l'armée d'Italie, le général Joubert se préparait à opérer sa jonction avec elle par la vallée de la Drave.

Cette opération devenait de plus en plus urgente ; car, pendant que Kerpen tenait tête sur le front de Joubert, Laudon avait rassemblé toutes les milices du Tyrol occidental, et les belliqueux habitans du Wintsgau, leur nombre s'élevait déjà à 12 mille hommes, à la tête desquels se trouvaient les troupes réglées de son corps. Avec ces forces imposantes, le général Laudon déboucha le même jour sur les communications des Français, en descendant de Méran par la vallée de l'Adige sur Botzen, où il attaqua les avant-postes; ceux-ci qui n'avaient pas l'ordre de s'engager contre des forces supérieures, se retirèrent dans Botzen qu'ils évacuèrent dans l'après-midi, suivant leurs instructions. Les Autrichiens en prirent possession vers quatre heures.

Joubert, ne voulant pas se laisser serrer de trop près, avait réuni toutes ses troupes le 5 à Brixen, et s'était mis en marche de bonne heure pour Pruneken, après avoir brûlé les ponts de l'Eisach, entre Ober-Aue et Aischa. Son arrière-garde défendit encore Clausen et Seeben contre le corps de Laudon, atteignit Brixen avant la chute du jour et se rendit dans la nuit à Pruneken. La destruction des ponts de l'Eisach paralysa le corps de Kerpen

pendant cette journée. Ainsi, Joubert échappa aux deux corps Autrichiens, remonta la Rient jusqu'au col de Tolbach, atteignit les sources de la Drave, et descendit à Lienz, d'où il continua sa route en cotoyant cette rivière jusqu'à Villach. Sa colonne n'eut dans cette longue traversée qu'un combat à livrer à des insurgés qui lui barrèrent le passage à Muhlbach, près de Spital, et dans lequel elle fit encore quelques prisonniers.

Vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis l'ouverture de la campagne, et déjà l'Archiduc avait perdu en dix combats le quart de son armée; le reste découragé, en proie à toutes les privations, maintenant retiré derrière la Muhr, ne paraissait pas en état de résister à la marche victorieuse des Français; la chaîne méridionale des Alpes était franchie, il ne leur restait plus que la septentrionale à percer. Cette opération présentait des difficultés réelles, mais non pas insurmontables pour des troupes enflammées d'ardeur, et pleines de confiance dans l'habileté de celui qui les commandait.

Cependant l'armée était notablement diminuée plus encore par les fatigues excessives de 20 jours de marches forcées durant une saison rigoureuse, que par les garnisons laissées sur les derrières; elle comptait à peine 45 mille combattans; d'un autre côté, la jonction du corps du général Joubert à l'armée principale, ayant

dégarni le Tyrol, les habitans réunis au corps de Laudon et à quelques bataillons tirés de l'armée du Rhin, menaçaient de rejeter en Italie les garnisons françaises par la vallée de l'Adige. Des agens envoyés par le gouvernement autrichien dans la Hongrie, y préparaient une levée en masse, et la noblesse était disposée à le seconder de tous ses moyens. Enfin, le sénat de Venise voyant l'armée enfoncée entre les Alpes Noriques et Carniques, depuis Laybach jusqu'à Klagenfurth, sans lever le masque, faisait des armemens inquiétans, et portait des coups bien plus dangereux en travaillant à soulever le peuple de ses provinces de terre ferme.

Déjà le provéditeur de Vérone, par une proclamation incendiaire, avait excité ce peuple à une insurrection contre les Français, et le sénat, sous prétexte d'appaiser la révolte qui avait éclaté contre son gouvernement, dans plusieurs villes de terre ferme et nommément à Bergame, avait fait prendre position sur les bords occidentaux du lac de Garda, à un corps d'esclavons aux ordres du général Fioravanti. Quoique les divisions Victor et Kilmaine, laissées en Lombardie et dans la marche d'Ancône, fussent plus que suffisantes, avec les légions polonaises et Lombardes, pour châtier la politique de ce gouvernement, et faire la conquête de ses états de terre ferme, la situation de Bonaparte n'en était pas moins difficile,

il n'en pouvait sortir qu'en se hâtant de revenir sur ses pas ou de marcher sur Vienne, et ne balança pas à prendre ce dernier parti. Dès le 29 mars, son armée avança sur la route de Klagenfurth : la division Mercantin occupait cette ville ; ses avant-postes furent surpris, on leur enleva 200 hommes et 2 pièces de canon ; en se repliant dans la ville, ils y jetèrent l'alarme ; elle fut évacuée aussitôt, et Bonaparte y établit son quartier-général ; le 30, il fut transféré à Saint-Veit où l'armée prit position. De Klagenfurth, un corps léger fut poussé dans la direction de Marburg en longeant la rive gauche de la Drave.

Mais en marchant à grands pas vers son but, le général français ne dédaigna pas les moyens que la politique lui offrait pour se tirer d'embarras. C'est sans doute après avoir délibéré sur les circonstances graves dans lesquelles il se trouvait engagé, qu'il se détermina à écrire au prince Charles pour lui faire des ouvertures de paix, et qu'il adressa une proclamation aux habitans de la Carinthie, dans la vue de calmer les esprits qui étaient excités à secouer le joug des vainqueurs.

Ces propositions pacifiques ne réussirent pas : l'Archiduc, sans les rejeter ouvertement, laissa voir par sa réponse que malgré ses revers, il lui était encore permis de tenter le sort des armes.

En conséquence, l'armée française se mit en

mouvement le 1er avril pour se porter sur Freisach. A peine était-elle en marche qu'un aide-de-camp du prince demanda une suspension d'armes de 4 heures : ce n'était qu'une ruse dont Bonaparte ne fut point dupe ; l'Archiduc qui occupait le sommet des Alpes Noriques était prévenu que le corps de Kerpen, le même qui avait été battu par le général Joubert à Lavis, à Clausen, à Mittenvald, s'était dirigé à grandes journées par Rattenberg et les vallées de la Salza et de l'Ens, dans celle de la Muhr où son avant-garde, commandée par le général Sporck, était déjà arrivée à la hauteur de Muhrau ; il aurait voulu gagner quelques heures pour opérer sa jonction avec cette division ; mais Bonaparte qui avait deviné le motif de sa demande, afin d'y mettre obstacle, pressa le mouvement ordonné, avec d'autant plus de vigueur.

La division Masséna, formant tête de colonne, fut le 2 avril en présence de l'Armée autrichienne. Celle-ci occupait les gorges de Dirnstein, formées par les montagnes qui s'élèvent en avant de Neumarck, et ferment le vallon ou passe la route de Klagenfurth à Vienne.

La brigade Lindenau était établie à Guldendorf et Pichlern ; Neudeck, village retranché, était défendu par la division du prince d'Orange. Les réserves de grenadiers occupaient Aneten et Bad-Aneten ; la division Mercantin était en marche

sur Mühlbach, et la division Kaim en position en avant de Neumarck, où le prince Charles avait son quartier-général.

La 2e demi-brigade légère qui fait l'avant-garde de Masséna, attaque au même instant tous les postes avancés des Autrichiens, les culbute et se jette à droite et à gauche sur les flancs de la position ; à la vue de ses progrès, le général Kaim se porte avec sa division en arrière des villages de Guldendorf et de Pichlern, ce renfort donna plus de vivacité au combat, qui, sur ce point, continua sans succès marqués. Cependant le général Masséna ayant réuni les grenadiers des 18e et 32e demi-brigades, en forme une colonne serrée à la tête de laquelle il pénètre au centre de la gorge dans Aneten et Bad-Aneten, les grenadiers autrichiens ne peuvent soutenir son choc, et se retirent sous les barricades de Neudeck, ce qui oblige le général Mercantin à abandonner Guldendorf et Pichlern pour n'être pas coupé. Neudeck fut attaqué par les grenadiers des 18e et 32e demi-brigades, en même-temps que par la 2e légère, ce village fut emporté au pas de charge, et les bataillons autrichiens repoussés sur Neumarck.

Le prince Charles, pour assurer leur retraite, fit alors avancer une colonne de grenadiers qui contint l'ennemi par de vigoureux efforts jusqu'à la chute du jour. L'armée française bivoua-

qua sur le champ de bataille, et l'Archiduc profita de la nuit pour opérer sa retraite sur Hundsmarck. Dans ce combat, où une partie de la division Masséna fut seule engagée, les impériaux perdirent près de 1000 hommes, dont 600 prisonniers.

On trouva, daus Neumarck et Freisach, des magasins considérables de subsistances, quoique les Impériaux eussent cherché à les incendier dans leur retraite.

Les divisions Masséna et Serrurier arrivèrent le 4 avril à Scheifling; le général Guyeux y arriva le lendemain et poussa un parti sur Muhrau; ainsi la jonction projetée entre le corps de Kerpen et l'armée de l'Archiduc ne pouvait s'effectuer désormais qu'au-delà de la chaîne des montagnes qui couvrent Vienne du côté de Maria-Zell.

Le surlendemain du combat de Dirnstein, l'avant-garde française eut encore un engagement avec l'arrière garde autrichienne, en avant de Hundsmarck, dans lequel celle-ci perdit 200 hommes tant tués que blessés.

L'armée française occupa Judenburg et Knittenfeld sans tirer un coup de fusil; le prince Charles parut alors décidé à ne plus disputer le terrain et à accélérer sa marche vers Vienne, afin d'avoir le temps de réunir ses forces pour livrer, sous ses murs, une bataille décisive a Bonaparte.

Celui-ci avait transféré son quartier-général à Judenbourg, le 5, et attendait avec impatience la réunion de ses forces qu'il avait trop disséminées en poursuivant l'ennemi sur toutes les directions. La division Bernadotte, qui s'était jetée sur la droite vers Laybach, se rapprochait du centre en toute diligence, par Krainburg, Neumarck et Klagenfurth; d'un autre côté, le corps du général Joubert était sur le point d'arriver dans cette dernière ville; sous peu de jours l'armée française allait se trouver rassemblée au débouché des montagnes, et prête à livrer la bataille qui devait la ramener sur l'Adige ou donner la paix à l'Europe.

L'Empereur, craignant pour sa capitale, conjura l'orage qui le menaçait, en envoyant les généraux Bellegarde et Merveldt pour négocier. Ils arrivèrent le 7 avril à Judenbourg, et proposèrent un armistice de six jours. Quoique, dans la position actuelle des deux armées, une suspension d'armes fût aussi nécessaire aux Français qu'aux Autrichiens, Bonaparte feignit de l'envisager uniquement comme un acheminement à la paix, et la leur accorda à condition que les avant-postes de l'aile droite de l'armée française resteraient dans la position où ils se trouvaient le 7, entre Fiume et Trieste; de-là, la ligne devait se prolonger jusqu'à Rattenberg, dans la vallée de l'Ens jusqu'à Rastadt, en lais-

sant à la disposition des Français, Treffen, Littaï, Windischweitritz, Marburg, Chienhausen, la rive droite de la Mubr, Gratz, Bruck, Leoben, Trasayack, Mautern, et le chemin de ce bourg à Rottenmann, Irding et Rastadt, Saint-Michel, Spital, la vallée de la Drave et Lientz.

L'armistice s'étendit également aux troupes qui se trouvaient dans le Tyrol, et il fut convenu que les généraux des deux partis régleraient les postes qu'ils devaient occuper dans cette province.

On remarquera que, par la direction de la ligne de démarcation, l'armée française occupait Gratz, Bruck et Rottenmann où elle n'avait pas encore pénétré.

Bonaparte, après avoir transféré son quartier-général à Leoben, se hâta de fixer les positions que devaient prendre ses divisions; le général Serrurier occupa Gratz, ville de 40 mille ames, estimée l'une des plus florissantes des états de l'Empereur, le général Guyeux s'établit à Leoben, Masséna à Bruck; la division Bernadotte resta campée en avant de Saint-Michel; le corps de Joubert s'échelonna de Villach à Klagenfurth. L'armée, ainsi rassemblée, se trouvait à même, en cas de rupture, de reprendre aussitôt l'offensive, et de déboucher, en quelques marches, dans les plaines de Vienne. Sa ligne qui, peu de jours auparavant, présentait un front de 60

lieues, depuis Brixen jusqu'à Trieste, se trouvait resserrée dans un espace de 20 lieues, et couvrait, par son heureux choix, les grandes communications avec l'Italie.

Des événemens moins prospères s'étaient passés dans le Tyrol et dans les états de terre-ferme de la république de Venise, pendant que les préliminaires de paix se traitaient à Leoben; mais afin que nos lecteurs soient à même de juger du véritable état des affaires dans ces contrées, nous reprendrons les choses d'un peu plus haut.

Le passage du Tagliamento, par l'armée française, devait être, comme nous l'avons déjà dit, le signal du mouvement insurrectionnel qui eut lieu à Bergame: l'explosion en fut précipitée par l'arrivée, en cette ville, des troupes que le Sénat de Venise y envoyait pour déjouer les desseins dont il avait surpris le secret. Le 15 mars, à l'approche de cette troupe, les conjurés et leurs partisans s'arment et marchent vers les portes de la ville, pour s'opposer à son entrée; la garnison française prend prétexte de cette rumeur pour se mettre sous les armes, excite les conjurés et leur promet assistance; ceux-ci, enhardis par ces promesses, marchent contre les troupes vénitiennes et les mettent en fuite sur Brescia. Délivrés de ce premier danger, les Bergamasques proclament la liberté, établissent un gouvernement municipal et écrivent à Milan pour

demander secours à la République cisalpine ; ils en reçoivent des habits, des armes et des munitions ; ils lèvent à la hâte plusieurs bataillons: des Italiens de toutes les contrées, quelques Français et des Polonais déguisés se reunissent à eux et marchent sur Brescia, pour y favoris l'insurrection que fomentaient les familles Cambara et Lecchi. Les Bergamasques arrivent le 27 au point du jour, aux portes de cette ville dont les habitans se réunissent à eux : on s'empare de vive force de la caserne; il y avait 500 soldats vénitiens arrivés depuis peu de jours; ils sont désarmés et faits prisonniers ainsi que le provéditeur Battaglia, de la personne duquel on se saisit. La liberté est proclamée et l'on érige un gouvernement municipal.

Cependant le Sénat de Venise, informé de ces événemens, envoie des émissaires et prodigue l'argent pour opérer une contre-révolution en sa faveur, les prêtres insurgent les montagnards crédules, par leurs sermons insidieux, et bientôt toute la population de la rive occidentale du lac de Garda et de la vallée de Sabbia, réunie aux troupes vénitiennes et esclavonnes, vient asseoir un camp à Sainte-Euphémie, à une lieue de Brescia. Un peuple qui croit s'élancer vers la liberté est doué de tout le courage du fanatisme: ces rassemblemens de troupes et d'insurgés n'intimidèrent point les Brescians, ils avaient, en

peu de jours, mis leur ville en état de défense. Le 4 avril ils soutinrent une vive canonnade, et quoiqu'informés, le jour suivant, de l'arrivée d'un renfort de cavalerie venu de Vérone, et de plusieurs milliers d'insurgés de la plaine, au corps de blocus, ils combinèrent une sortie générale, attaquerent le camp de Sainte-Euphémie et culbutèrent les troupes jusqu'aux environs de Lonato; celles-ci repoussées, ils se jetèrent sur les insurgés de la plaine, qu'ils n'eurent pas autant de peine à disperser.

Ce premier succès les enhardit, ils méditent une expédition sur Salo, foyer de la résistance qu'opposait le gouvernement de Venise, à leur liberté. Il sort de Brescia pour cette expédition environ 12 cents hommes, commandés par Lecchi, et 4 pièces de canon servies par des artilleurs français travestis. Le poste de Tormini qui domine Salo, est enlevé, on arrive le 9 avril aux portes de la ville; les habitans viennent faire leur soumission et livrent des ôtages. Mais pendant ce temps, les insurgés descendent des montagnes, quelques troupes de ligne à leur tête, culbutent le poste de Tormini, et tombent sur la troupe de Lecchi, qui, prise à l'improviste, est bientôt refoulée dans Salo; un petit nombre de Français et quelques Polonais, se font jour; les Brescians et les Bergamasques se réfugient dans des maisons, où ils se barricadent. Leur défense est

vaine, ils sont presqu'aussitôt faits prisonniers.

La défaite de Salo jeta la consternation dans Brescia et Bergame; les patriotes demandèrent des secours à Milan, le général Lahoz se mit en marche avec des Polonais, des Français tirés des dépôts et quelques bataillons cisalpins; les conjurés prodiguèrent l'or pour obtenir des secours: le commandant de Peschiera et le chef de la marine, se décidèrent à envoyer le 10 avril, devant Salo, la flotille française, montée par quelques troupes de terre, à son approche le commandant de cette flotille, somma le provéditeur Zicogna et le général Fioravanti, de lui rendre la place, sous prétexte que l'occupation en était devenue nécessaire pour s'opposer aux progrès des Autrichiens. Ceux-ci ayant refusé de la leur livrer, parce que la République de Venise était elle-même en état de guerre avec les Brescians, la flotille commença à tirer sur la ville; les habitans et la garnison effrayés, se retirèrent dans les montagnes. L'intervention des Français n'était plus un mystère, mais on chercha à la colorer d'apparences pacifiques; le lendemain le commandant de la flotille française se rendit à Salo, et déclara que les Brescians étaient prêts à déposer les armes, si les habitans voulaient en faire autant de leur côté: cette démarche fut infructueuse, bien qu'il offrît de rester comme otage, les esprits étaient trop animés. La colonne

[redacted] Lahoz après avoir laissé un poste à [redacted] se réunit le 10, aux débris de celle de [redacted] Corsina, d'où elles se mirent toutes [redacted] en marche sur Sarezzo, dont elles s'emparèrent à la suite d'une vive canonade; les insurgés cattiens perdirent dans cette journée quelques centaines d'hommes, 3 pièces de canon et une grande quantité de fusils.

Le lendemain, l'on marcha par Nave sur Salo: la ville était déserte, quelques tirailleurs qui en disputaient les approches, en furent bientôt écartés; la trahison d'un détachement coupé, qui fit feu après avoir parlementé et s'être rendu prisonnier, fut la cause ou le prétexte du sac de cette ville.

Cette légère esquisse des évènemens qui eurent lieu dans cette province, suffit pour faire voir à nos lecteurs que le sénat de cette république en avait été assez occupé pour l'empêcher jusques là de prendre une part active à la guerre. Tandis qu'il armait la population ignorante des campagnes; contre celle des villes, pour le maintien d'une autorité despotique usurpée depuis cinq siècles, la reconnaissance avait fait lever les Tyroliens en faveur de la maison d'Autriche, dont le gouvernement fut toujours paternel, et cet incident sembla préparer une révolution favorable à l'exécution des projets de vengeance, que le gouvernement vénitien méditait contre les Français,

artisans des troubles qui sapaient les f
de sa puissance.

En effet après que le corps de Jou[illegible] eut quitté le Tyrol, le général Kerpen, se dirigeant par la vallée de la Muhr pour joindre l'Archiduc, avait laissé au général Laudon le soin de balayer le Tyrol méridional du peu de Français qui y étaient restés. Celui-ci, après avoir inutilement cherché à entamer l'arrière-garde de Joubert, revint de Prunecken à Botzen, d'où il se porta le 10 avril sur Trente, avec la majeure partie de son corps, tandis qu'une plus faible colonne se dirigeait par la rive droite de l'Adige sur Arco, Riva et Torbole, postes qui tiennent la tête du lac de Garda. Les détachemens français trop faibles pour résister long-temps à des forces si considérables, se replièrent du 10 au 15, après des engagemens vigoureux et successifs; ceux qui étaient établis le long du lac de Garda, n'ayant pu gagner Peschiera par Lacize, se jetèrent sur Castel-nuovo, où ils furent cernés et faits prisonniers; le plus grand nombre revint par la chaussée de Trente sur la rive gauche de l'Adige, et gagna Vérone après avoir laissé garnison dans le fort de la Chiusa.

L'événement de Salo et la part que les Français y avaient prise, étaient publics à Vérone, et y avaient causé une grande fermentation. Le général Balland se renferma dans le fort S^t.-Félix

les autres châteaux ; mais soit par un oubli incompatible avec cette mesure de prudence, soit qu'il se trouvât dans l'impossibilité de le faire, il n'évacua pas les hôpitaux.

Le sénat de Venise qui avait supporté avec tant de peine la présence des Français dans les états de la République, les ayant vus disparaître tout-à-coup, pour s'enfoncer dans les Alpes Carniques, et voyant s'avancer le corps de Laudon, crut que c'était le moment d'exécuter une entreprise qui devait le délivrer d'un ennemi dangereux. Un soulèvement général fut ordonné contre les Français dans les provinces de Terre-Ferme, non pas avec les formalités avouées par l'autorité, mais avec les précautions et le secret d'un complot. Au même moment le tocsin sonne dans Vicence et Padoue ; les Français qui se trouvent dans ces villes échappent avec peine aux poignards des assassins ; ces monstres trouvent à Vérone un champ plus libre : ici la seconde fête de pâques, après les vêpres, les soldats surpris sont frappés avant de s'être ralliés, et l'on égorge les malades dans les hôpitaux ; 30 mille insurgés conduits par des prêtres, se lèvent simultanément et marchent contre cette place, dont les châteaux sont occupés par environ trois mille hommes de la division Balland.

Aussitôt cette multitude forcénée, commence

le siége de ces trois forts, conjointement avec les habitans : le sénat s'empresse de les faire seconder par le corps d'esclavons, aux ordres du général Fioravanti, auquel il expédie des forts d'hommes, d'artillerie et de munitions. Sur les entrefaites, une partie du corps de Laudon vient s'établir sur les revers du Montebaldo à peu de distance de Vérone. L'apparition simultanée de ces troupes, tourne la tête aux insurgés vénitiens : ils crurent l'armée française anéantie, et dans le délire d'une joie féroce, ils massacrèrent la garnison de la Chiusa, qui avait capitulé faute de vivres. Tout-à-coup ces actes de cruauté sont suspendus par la notification de l'armistice et l'arrivée inattendue d'un corps de troupes cisalpines, aux ordres du général Lahoz. Les Tyroliens se retirent le 18 avril sur Malsena et Rivalta, abandonnant les insurgés vénitiens et les soldats esclavons à leurs propres forces.

Malgré leur retraite, le siége des châteaux de Vérone continue; mais le feu se ralentit, parce qu'on espère les réduire par famine. Le corps du général Lahoz, trop faible pour entreprendre une opération décisive, prit position à Somma Campagna, en attendant le général Kilmaine qui opéra sa jonction avec lui le 21 avril, avec environ 5 mille hommes tirés des garnisons de la Lombardie et du Mantouan.

Le général Fioravanti informé de l'arrivée de ... forts et présumant qu'il ne tarderait pas à être attaqué, voulut prévenir les Français et ordonna une sortie générale pour le 22 : ce jour-là même, le général Kilmaine avait combiné une attaque sur Vérone ; les colonnes gallo-Lombardes allaient s'ébranler, lorsqu'elles furent attaquées à la Crocebianca, vers 6 heures du matin. Le choc fut rude ; mais les Esclavons repoussés s'étant ralliés dans une grande ferme où ils espéraient tenir, en furent chassés par l'explosion de leurs propres caissons de munitions auxquels un obus mit le feu ; un grand nombre fut enseveli sous les décombres de la ferme, le reste se dispersa dans la campagne, peu rentrèrent en ville.

Pendant que le général Kilmaine culbutait ainsi la colonne vénitienne sortie de Vérone, le général Lahoz attaquait Pescantina occupé par des insurgés, afin d'y surprendre le passage de l'Adige. Ceux-ci firent une vigoureuse résistance, le village fut brûlé, les ennemis dispersés, et la brigade gallo-Lombarde couronna les hauteurs qui dominent le fort Saint-Félix, et se mit en communication avec le général Balland. Ainsi, avant la fin du jour, Vérone fut investie sur la rive droite de l'Adige et sur la partie de la rive gauche qui regarde le Tyrol.

Ces succès portèrent le découragement et la

terreur dans la ville, et quoique la route de Vicence fût encore libre, au lieu de battre en retraite sur Venise, le général Fioravanti préféra s'en remettre à la générosité des vainqueurs. Le 23 avril, la division Kilmaine prit possession de Vérone : le général vénitien et toutes ses troupes, au nombre de plus de 3 mille hommes, déposèrent les armes à Croce-Bianca, et furent faits prisonniers.

Cependant, le général Victor ayant rassemblé les troupes disponibles de sa division, cantonnées dans la marche d'Ancône, à Bologne et à Ferrare, s'était dirigé en toute hâte contre Vérone, où il opéra sa jonction avec le général Kilmaine; leurs forces réunies s'élevaient alors à plus de 15 mille hommes. Après plusieurs combats sanglans, les rassemblemens d'insurgés furent dissipés et le calme entièrement rétabli. Trois jours après, le général Victor se porta sur Vicence, et le 28 ses troupes étaient devant Trévise et Padoue. Le sénat de Venise attendit, dans la stupeur, l'issue d'une guerre atroce qui l'exposait à tout le ressentiment des vainqueurs.

Les soins que demandaient la rédaction des préliminaires de paix suspendirent pour un moment leur vengeance; mais à peine le traité fut-il signé, que l'armée française, quittant les états héréditaires d'Autriche, se porta sur Venise, en même-temps que l'on vit paraître le manifeste de

Bonaparte contre cette république. Déjà il avait adressé le 9 avril, au Doge, une lettre pour lui demander satisfaction des attentats commis sur les Français : cette lettre n'ayant obtenu qu'une réponse évasive, conforme à l'esprit de politique du sénat, dès lors la destruction de cet état fut résolue ; peut-être de l'avis et du consentement de l'Autriche qui en convoitait les dépouilles, en indemnisation de la Lombardie qu'elle était forcée de céder.

Quoi qu'il en soit, dans les derniers jours d'avril, l'armée française se trouva réunie dans les états de terre ferme de cette république : la division Masséna occupa Padoue ; celles de Joubert s'établirent à Vicence et à Bassano ; le général Serrurier tenait Sacile, le général Augereau Vérone, enfin, la division Victor avait rétrogradé sur l'Adige.

Une suspension d'armes fut accordée le 3 mai à la suite d'une conférence qu'eurent, dans les lagunes de Marghera, le Général en chef de l'armée française et plusieurs sénateurs ; cet armistice devait être suivi d'une prompte paix, que les nobles patriciens, Dona, Giustiniani et Mocenigo, avaient été autorisés à conclure au nom de la régence.

Il régnait une confusion extrême dans la ville : Bonaparte offrait la paix ; mais à condition qu'on lui livrât les trois inquisiteurs d'état, et les

dix principaux membres du sénat, instigateurs de la révolte; ce corps ne pouvait sans lâcheté abandonner des hommes dont il avait dirigé les opérations, et négociait, moins dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables que pour avoir le temps de les faire échapper.

Cependant, des signes précurseurs d'une révolution politique, s'étaient manifestés depuis le retour des Français : à Venise comme dans les provinces de Terre-Ferme, on criait à l'oppression; l'esprit d'insurrection avait gagné jusqu'aux marins. Le gouvernement avait à craindre que la flotte n'arborât le pavillon tricolore; le doge et le sénat n'avaient plus qu'une autorité chancelante et incertaine : l'olygarchie expirait.

Le 11 mai, le grand conseil remit toute l'autorité à trente sénateurs, en les chargeant de sauver la République; ce comité arrêta que l'ancienne forme démocratique serait rétablie comme elle existait avant la révolution de 1209. Cet événement qui, deux mois plutôt, eût conservé l'état, en resserrant son alliance avec la République française, était venu trop tard pour en empêcher la destruction; toutefois Bonaparte sembla lui laisser prendre un libre cours, mais un incident suscité par la haine de quelques patriciens, accéléra l'heure marquée pour cette catastrophe. Le 12, une foule d'Esclavons et de gondoliers soudoyés, arbore l'étendard de

St.-Marc, entraîne tout ce qui se trouve sur son passage, et se porte chez les membres du nouveau comité, dont elle met les maisons au pillage. Enhardis par leurs succès, les rebelles dont le nombre va croissant, se répandent bientôt dans tous les quartiers de la ville, où ils font main-basse sur tous les citoyens soupçonnés de démocratie ; pendant seize heures Venise fut livrée aux horreurs d'une guerre civile. Le danger redoublait, les 12 mille Esclavons campés dans les lagunes, menaçaient de livrer la ville au pillage. Dans cette fâcheuse position, il n'y avait que les Français qui pussent la préserver de ce malheur ; ils y furent introduits le 16, et occupèrent aussitôt le fort St.-Marc, l'arsenal, le palais et le pont de Rialto. La tranquillité fut bientôt rétablie; le peuple de la capitale encore frappé des dangers qu'il avait courus, reçut les Français comme des libérateurs, une municipalité fut installée, et la révolution commencée s'acheva. Bonaparte n'y prit aucune part, il n'entra même pas dans Venise, certain que ce peuple devait être trompé dans ses plus chères espérances.

La flotte vénitienne qui était dans le port, mit bientôt à la voile pour soumettre les îles du golfe Adriatique, qui faisaient partie du domaine de cette République. Parmi ces îles, celles de Corfou, Zante et Céphalonie, situées sur les

côtes de l'Albanie, étaient une acquisition précieuse pour les relations de la France dans le Levant.

Ainsi se termina la campagne de 1797, par la conquête du plus ancien état de l'Europe, longtemps célèbre par son commerce, sa puissance maritime et sa belle résistance contre les forces ottomanes. Après avoir tenu plusieurs fois en ses mains les destins de l'Italie, il périt à la fin du dix-huitième siècle, moins par les armes, que par le choc de l'opinion révolutionnaire contre l'aristocratie; son démembrement fournit le gage d'une paix momentanée, mais nécessaire aux deux parties belligérantes.

CHAPITRE XXXIX.

Opérations des armées de Rhin et Moselle, et de Sambre et Meuse, jusqu'à la notification des préliminaires de paix. Traité de Campo-Formio; fin de la guerre.

A PEINE l'Archiduc eut-il débarrassé l'Allemagne des deux armées françaises dont les succès momentanés avaient déjà relâché les liens de la confédération germanique, que la catastrophe d'Alvinzi menaça l'Autriche elle-même au centre de ses états, et dissipa l'ivresse où les victoires du prince Charles avaient plongé la Cour de Vienne.

L'hiver fut employé, par les puissances belligérantes, à rassembler leurs moyens et s'apprêter à la lutte définitive qui devait maintenir les Français sur les rives du Rhin et de l'Adige, ou les ramener sur leurs frontières. Le cabinet de Vienne, justement alarmé de l'état des affaires en Italie, retira, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'élite de ses troupes, d'Allemagne, pour la porter en Carinthie; où le prince Charles devait venir prendre le commandement de la nouvelle armée et rappeler la victoire, que les talens de Bonaparte, autant que la

valeur de ses soldats, fixaient depuis un an sous les drapeaux français.

Après le départ de ces vieilles bandes, les forces des Impériaux sur le Rhin se trouvèrent notablement diminuées: elles étaient néanmoins encore suffisantes pour soutenir la défensive s'il y avait eu plus de sagesse dans leur répartition.

L'Archiduc avait regardé comme le complément de son devoir, de tracer à son successeur des instructions lumineuses sur la conduite qu'il devrait tenir, pour conserver ses positions, en massant ses forces sur le haut Rhin, entre la Suisse et le Necker; mais, soit que le conseil de guerre de Vienne eût adressé des ordres dans un sens tout opposé, au comte de Latour, ou qu'il l'eût encore affaibli par de nouveaux détachemens; soit que le nouveau général en chef crût préférable d'opérer d'après ses propres vues; rien de tout ce qui avait été prévu pour la gloire des armées impériales sur le Rhin ne fut exécuté; et, pour la troisième fois, les troupes autrichiennes furent encore disséminées, en cordon, sur la rive droite de ce fleuve, depuis Bâle jusqu'à Dusseldorf.

Le comte de Latour conserva le commandement du corps du Haut-Rhin, qui s'étendait jusqu'à Manheim; son effectif était d'environ 40 mille hommes dont 6 mille de cavalerie; le général Starray en commandait le centre, dans les

environs de Kehl. Le corps du Bas-Rhin, aux ordres du général Werneck, était opposé, sur la Lahn, à l'armée de Sambre et Meuse; il n'avait guère moins de 30 mille combattans. Outre ces deux corps d'armée, une réserve d'environ 6 mille hommes d'infanterie et de 3 mille chevaux était cantonnée sur les deux rives du Mein, entre Aschaffenburg et Mayence: cette dernière, commandée par le général Simpschen, paraissait destinée à renforcer alternativement les points menacés sur la droite ou la gauche. Les garnisons d'Ehrenbreitstein, Mayence, Manheim et Philipsbourg n'étaient point fournies par l'armée active; ces places, renfermaient à-peu-près 20 mille hommes. On peut donc estimer la totalité des forces impériales, sur le Rhin, à 100 mille combattans, dont 80 mille prêts à entrer en campagne.

Les forces que les Français avaient rassemblées sur la rive gauche, s'élevaient à plus de 130 mille hommes, non compris les garnisons qui étaient à la vérité très-faibles.

L'armée de Rhin et Moselle, dont le général Moreau conserva toujours le commandement, avait occupé des cantonnemens, après la prise de Kehl et de la tête de pont d'Huningue, le long de la rive gauche du Rhin, et par-delà les Vosges, jusque vers Deux-Ponts: elle ne comptait pas moins de 60 mille combattans.

L'armée de Sambre et Meuse cantonnait depuis Dusseldorf jusqu'à Coblentz. Elle gardait la première de ces places et la tête de pont de Neuwied, mis dans un état respectable de défense. Immédiatement après la dispersion de l'armée navale destinée à l'expédition d'Irlande, la majeure partie des troupes qui la composaient prit la route du Rhin, et se rendit à l'armée de Sambre et Meuse, laquelle renforcée en outre de quelques régimens venus de la Hollande, fut ainsi portée à 70 mille hommes : le général Hoche en prit le commandement peu avant l'ouverture de la campagne. L'énergie et la capacité de ce jeune Capitaine présageaient des succès proportionnés à la masse qu'il allait mettre en action.

L'avantage des Français, de ce côté, ne se bornait pas à la supériorité numérique ; ils avaient encore deux débouchés importans sur la rive droite du Rhin ; car, quoique les têtes de ponts de Neuwied et de Dusseldorf fussent situées à l'extrême gauche, c'est-à-dire, à l'extrémité de la ligne opposée à celle que suivait l'armée secondaire d'Italie, elles offraient cependant un moyen assuré de passer le Rhin sans être obligé de le faire de vive force.

La campagne s'ouvrit de bonne heure, et surtout en Italie où, malgré la rigueur de la saison, les hostilités recommencèrent dès le mois de mars. La marche rapide et hardie de Bonaparte

au-delà des Alpes noriques, donna l'impulsion aux deux armées d'Allemagne. Il fallait la seconder et faire diversion : pourtant le passage du Rhin ne fut ordonné que vers le milieu d'avril.

On a déjà observé combien il était étrange que ce passage eût été si long-temps retardé : il semble en effet qu'aussitôt après le départ des troupes que l'Archiduc emmena en Italie, rien ne se serait opposé à ce que les deux armées d'Allemagne prissent l'offensive ; elles n'attendaient que le signal, et, si tout n'était pas prêt pour un passage à Kehl, il eût été très-facile de faire descendre la rive gauche du Rhin aux troupes de Moreau, pour leur faire passer ce fleuve vers Mayence, quand celles de Hoche déboucheraient de la Lahn sur le Mein. Ce mouvement, quoiqu'un peu étendu, eût beaucoup mieux valu que de rester un mois dans l'inaction ; il offrait d'ailleurs l'avantage de concentrer les deux armées sur une seule ligne d'opérations, et d'assurer leur marche victorieuse sur Ratisbonne, sans courir le risque d'être battues séparément comme dans l'année précédente.

Les revers qu'on y avait essuyés par suite d'un plan défectueux et d'une double ligne n'empêchèrent pas le Directoire de combiner les opérations de cette campagne sur les mêmes erremens, et la supériorité de ses forces put seule réparer cette faute.

Les armées françaises devaient passer le Rhin le même jour à Kehl et à Neuwied, afin de diviser l'attention de l'ennemi et de lui causer de l'incertitude dans la direction et l'emploi de ses masses. Néanmoins l'armée de Hoche effectua son passage le 18 avril, 48 heures avant celle de Moreau, ce qui, au reste, fut plutôt un bien qu'un mal, puisque la première avait des débouchés assurés et qu'il valait mieux attirer le gros des forces ennemies sur elle, pour rendre d'autant plus certain le succès du passage qui devait se faire à force ouverte.

Comme les opérations militaires qui suivirent cette entreprise n'ont pas été fort étendues, nous allons en rendre compte dans un même chapitre, en rapportant d'abord le passage de l'armée de Rhin et Moselle.

Passage du Rhin au-dessous de Kehl.

Le général Moreau, qui s'était rendu à Paris, afin de presser l'envoi de tous les moyens qui lui étaient nécessaires pour son entrée en campagne, revint à Strasbourg le 17 avril; les préparatifs de passage avaient été faits avec une telle activité par les chefs de l'artillerie et du génie, que tout fut prêt pour l'effectuer le 19.

Les obstacles que l'ennemi avait accumulés sur

Kehl, et plus que tout cela la baisse des eaux, qui avoit mis à sec le bras Mabile, rendait impossible le passage sur ce point, qui eût offert dans d'autres circonstances, de si grands avantages par sa proximité de Strasbourg. D'un autre côté, la nécessité d'effectuer cette opération sans délai, avec le peu de moyens qui se trouvaient à la disposition du Général en chef, ne laissant pas même le loisir de reconnaître le point le plus favorable, il fut arrêté que le passage aurait lieu en avant de Kilstett. Quarante bateaux de la rivière d'Ill, portant chacun 60 à 70 hommes, un bateau plat pour du canon et des munitions, et 12 grands bateaux de Strasbourg furent destinés pour cette entreprise. Ces embarcations, après avoir déposé l'avant-garde sur la rive droite du Rhin, devaient revenir chercher de nouvelles troupes sur la rive gauche et continuer cette manœuvre pendant qu'on travailleroit à un pont volant, à la hauteur de Gambsheim, jusqu'à l'établissement d'un pont de bateaux.

Les troupes du centre, cantonnées dans les environs de Strasbourg, et destinées à la première attaque, reçurent ordre de se rendre, sous divers prétextes, dans les environs de Kilstett, où l'on avait reconnu un emplacement couvert par une digue et propre à l'embarquement. On

régla la marche des divisions de la droite et de la gauche, de manière à les faire arriver successivement au soutien du centre, dans la nuit et le jour suivant.

L'attaque principale, d'après les premières dispositions, devait être divisée en trois colonnes, la première à gauche, avait l'ordre d'aborder à la lisière du bois de Freystett, la seconde au-dessus de la batterie, dans l'île boisée, à l'embouchure de la Holchenbach, et la troisième sur une grande île de gravier, séparée du bois de Diersheim, par des petits bras guéables, sur l'un desquels on avait reconnu un pont praticable pour l'infanterie.

Trois fausses attaques devaient protéger le débarquement de ces colonnes. Il y en avait deux supérieures : l'une sur la batterie de Béclair, l'autre à la pointe des Epis, au-dessus de Kehl; l'inférieure était dirigée sur les îles de Dalhanden, vis-à-vis de Grefferen. On avait en outre l'intention de donner le change à l'ennemi par une vive canonnade sur toute la ligne, depuis Brisach jusqu'au fort Vauban.

L'attaque principale était fixée à trois heures du matin, et devait précéder les autres de quinze à vingt minutes.

Dans la nuit du 19 au 20 avril, tout se mit en mouvement sur la rive gauche du Rhin. Les ba-

teaux de commerce qui étaient sur la rivière d'Ill, depuis Colmar jusqu'à Strasbourg, furent dirigés sur Kilstett.

La difficulté de trouver dans l'obscurité d'une nuit orageuse, une passe, pour franchir un banc de sable que l'on rencontra près de Wantzenau, retarda considérablement la marche de la flotille. Il n'y avait encore que vingt-cinq bateaux rendus à Kilstett, à cinq heures du matin, et pour comble de contrariétés, un accident fâcheux ne permit pas de s'en servir aussitôt. Toutes ces embarcations qu'on dirige sans rames sur l'Ill, qui n'est pas profond, en avaient besoin pour naviguer sur le Rhin. Le bateau qui les portait s'étant engravé de manière à ne pouvoir être mis à flot, l'on fut obligé d'envoyer des détachemens d'infanterie les chercher sur leurs épaules. Ce ne fut qu'à six heures que l'attaque principale se mit en mouvement. Il n'y avait plus d'espoir de causer de surprise; depuis une heure et demie, le canon des fausses attaques avait donné l'éveil aux Autrichiens: celle dirigée au-dessus de la batterie de Béclair, par l'aide-de-camp d'Henin, était parvenue à prendre terre, et leur causait déjà beaucoup d'inquiétude.

Nous avons dit que l'attaque principale était divisée en trois sections. La première commandée par le général Vandamme, était composée d'un bataillon de la 76e et de la 100e; la deuxième

aux ordres du général Davoust, consistait dans un bataillon de la 16e légère et de la 31e de ligne; la troisième formant réserve, sous le général Jordy, avait un bataillon de la 16e, un de la 109e, et toute la 17e. Cette dernière section, faute de bateaux, était destinée pour le second débarquement. Le général Duhesme, commandant en chef l'attaque, se trouvait à bord d'un bateau de la seconde section.

La flotille française en débouchant dans le grand Rhin, fut en vue des batteries autrichiennes, qui commencèrent alors un feu très-vif.

Les pontonniers manœuvrèrent avec autant d'audace que de sang-froid; mais voyant qu'ils ne pouvait suivre la direction qui leur avait été tracée, sans trop s'exposer à la mitraille, ils se dirigèrent vers le gravier indiqué pour le débarquement de la troisième section, et toutes les troupes y descendirent.

Trois cents hommes du corps franc de Michalowitz, qui l'occupaient, se retirèrent d'abord derrière des bois de construction amassés près de la baraque de péage, et en furent débusqués par l'adjudant-général Heudelet, à la tête des grenadiers de la 76e et de la 100e, qui s'avancèrent contre eux à la bayonnette, et les rejettèrent sur la rive droite. Ce coup de vigueur permit aux autres troupes de débarquer et de se former sur le gravier sans obstacles. Les embar-

cations furent renvoyées sur la rive gauche; et pendant que le général Vandamme s'établissait derrière une digue avec la 100e, le général Duhesme fit marcher la brigade Davoust contre le village de Diersheim, où se rassemblaient les troupes ennemies.

Cette première attaque échoua; les Impériaux repoussèrent vigoureusement les Français; le général Duhesme, qui voulut ramener son monde au combat, en battant la charge avec le pommeau de son sabre, reçut une blessure assez grave. Mais bientôt le général Vandamme étant arrivé au soutien de la brigade Davoust, les chances tournèrent; l'ennemi fut forcé d'évacuer le village et de retirer la batterie du bois, qui avait si bien protégé sa gauche.

Deux bataillons étant arrivés aux Autrichiens, vers huit heures du matin, ils attaquèrent de nouveau Diersheim, et parvinrent à s'en rendre maîtres une seconde fois; le général Davoust à la tête de la 31e de ligne et d'une partie de la 16e légère qui venait de débarquer, les en expulsa de rechef. La ligne française, après cet engagement s'étendit par sa droite dans la direction d'Honau; sa gauche s'appuyait aux digues du Rhin; Diersheim se trouvait à peu près au centre.

Vers onze heures, un renfort de 4 à 5 mille hommes étant accouru du camp de Boderswihr,

les Impériaux se crurent en état de culbuter les Français dans le Rhin. Cette troisième tentative n'eut pas une issue plus heureuse que les deux premières, bien qu'elle eût été combinée avec le mouvement d'une colonne qui s'était dirigée par Honau, sur un retour de digue, d'où elle espérait prendre de revers toute la ligne des Français. Le général Jordy avec la 17e légère, repoussa l'attaque de front, tandis que les généraux Desaix et Davoust, qui s'étaient aperçus du projet de la colonne de flanc, marchèrent à sa rencontre avec deux bataillons de la 109e, dans un terrain couvert et marécageux, la chargèrent avec impétuosité et la rejetèrent dans Honau, où ils lui firent 200 prisonniers. Ce fut dans cette charge que le général Desaix reçut une blessure à la cuisse.

Après cet engagement, les Autrichiens rebutés se tinrent sur la défensive, profitant à cet effet des avantages de leur position : elle s'étendait sur un rideau, dont la droite, couverte par le ruisseau de Holchenbach, appuyait vers Freystett, le centre était vers Lings, et la gauche à Honau. Ce rideau était défendu par quatre batteries, dont le feu concentrique mettait dans l'impossibilité de franchir le ruisseau sans artillerie et sans cavalerie.

Le pont volant, qui fut seulement établi vers trois heures, ne pouvait passer au-delà de

vingt-cinq chevaux, ou une pièce avec son caisson, il était donc probable que les Français seraient hors d'état de tenter pendant la journée une attaque sérieuse contre leurs ennemis.

Plus la position des premiers était précaire, plus il importait aux autres de profiter de tous leurs avantages pour empêcher leur établissement sur la rive droite du Rhin; aussi, dès qu'ils eurent reçu les renforts qu'ils attendaient de Kehl, d'Offenbourg et de Stollhofen, le général Starray crut devoir faire une nouvelle attaque. Il avait alors sous la main 10 bataillons, autant d'escadrons, formant environ 12 mille hommes dont 1500 de cavalerie, et 20 bouches à feu. Les Français, au contraire, n'avaient guères que 8000 hommes d'infanterie, peu ou point d'artillerie, et pas encore 50 chevaux : en les attaquant avec vigueur, il était probable qu'on les jetterait dans le Rhin. L'engagement commença par une canonnade, qui démonta le peu de pièces de ces derniers, et réduisit en cendres une partie du village de Diersheim. Protégée par l'incendie et par le feu de son artillerie, l'infanterie autrichienne pénétra alors dans le village, où il s'engagea une fusillade aussi vive que meurtrière. Les 31e et 109e qui le défendaient, furent repoussées jusqu'à l'église; mais un bataillon de la 76e étant arrivé à leur secours, le combat se soutint avec un acharnement sans exemple. La victoire

était encore indécise, lorque la 17e conduite par l'adjudant-général Drouot, et la 31e ramenée au combat par l'adjudant-général Heudelet, attaquèrent la colonne impériale sur ses flancs; celle-ci ne put résister au choc de cette double charge, elle fut enfoncée et culbutée hors du village après un choc assez rude, dans lequel les deux adjudans-généraux français furent grièvement blessés. Starray voyant que son attaque sur le centre avait complètement échoué, fit peu d'instans après un nouvel effort sur sa gauche. Le général Jordy qui s'y porta, le repoussa bientôt avec la 100e et une partie de la 17e.

Tandis qu'on se disputait ainsi la possession de Diersheim, les généraux Vandamme et Davoust avaient profité du moment où les Autrichiens venaient d'affaiblir leurs ailes, dans la vue de renforcer leur attaque sur le centre, et s'étaient dirigés sur le village de Honau. Ils avaient traversé la plaine sous la protection de trois pièces d'artillerie légère, et des cent premiers cavaliers débarqués. Ce village mollement défendu par l'ennemi, fut enlevé sans coup férir et gardé par la 109e, qui s'y établit.

Vers cinq heures du soir, le pont volant fut démonté par l'artillerie autrichienne; il n'y avait plus de communication à espérer, que par le prompt établissement du pont de bateaux.

On mit la main à l'œuvre à six heures; et malgré tous les obstacles que présentèrent les localités et le feu de l'artillerie ennemie, combiné avec une attaque sur la gauche de la position française, on travailla avec tant de diligence, qu'il fut entièrement achevé avant minuit. A deux heures du matin, deux batteries d'artillerie légère, le 4e régiment de dragons et le 2e de cavalerie légère défilèrent ainsi que l'infanterie de la division Dufour, pour renforcer les troupes sur la rive droite.

Le 21 avril, vers sept heures du matin, le général Starray, dont les forces avaient été portées pendant la nuit à 16 bataillons, 20 escadrons, et 25 bouches à feu, non compris les pièces de régiment, résolut d'attaquer en même temps Diersheim et Honau.

L'attaque dirigée sur ce dernier village, après avoir obtenu quelques succès, fut arrêtée par les 89e et 24e demi-brigades; celle contre Diersheim fut beaucoup plus sanglante, sans être plus heureuse. Elle commença par un feu d'artillerie qui, battant à mitraille de front et d'écharpe le principal débouché de ce village, démonta la plus grande partie du canon français. L'infanterie autrichienne n'ayant plus rien à craindre, se porta franchement sur la gauche du village où elle voulait pénétrer: le chef de brigade Cassagne, avec la 3e. légère, soutenue

des 31e et 76e, reçut le choc et se maintint dans sa position pendant que le général Davoust, avec la 17e légère appuyée par la 109e, débouchа du village dans la plaine, et vint charger malgré la mitraille le flanc gauche de la colonne ennemie. A la vue de cette attaque audacieuse, la cavalerie impériale se précipita sur le flanc droit de la colonne française; mais le 4e régiment de dragons et le 2e de cavalerie la chargèrent à leur tour, sans calculer l'énorme supériorité que les Autrichiens avaient sur eux. Ce double combat de cavalerie contre infanterie, et de cavalerie contre cavalerie, donna lieu à une véritable mêlée. La cavalerie française fut ramenée à diverses reprises jusques dans les jardins de Diersheim; néanmoins la victoire fut décidée en faveur de cette dernière, par une charge heureuse d'un escadron du 9e de hussards, soutenu à propos par quelques pelotons ralliés. Les généraux Starray et Immeus, ayant été blessés, et les Impériaux voyant l'inutilité de leurs efforts par l'arrivée successive des forces ennemies, se décidèrent à la retraite. La réserve de cavalerie du général Bourcier, n'ayant pas encore passé le Rhin, on ne put profiter de cet avantage pour obtenir des succès plus marqués.

Pendant que ce combat avait lieu, le général Lecourbe débouchait du pont avec la 84e demi-brigade. Il fut suivi à peu de distance par la ré-

serve, composée du 13e régiment de dragons, des deux régimens de carabiniers et de quatre régimens de grosse cavalerie, qui vinrent se ranger en bataille derrière les villages de Diersheim et de Honau. L'arrivée de ces troupes mit enfin le général Moreau en état de prendre l'offensive. Il était près de deux heures, lorsqu'il fit à son tour des dispositions pour attaquer l'ennemi.

La colonne principale commandée par le général Vandamme, eut ordre de marcher au centre entre Lings et Hobme, pendant que le général Lecourbe se porterait à gauche sur Lintzenheim, et le général Dufour à droite sur Freystett. Quatre bataillons furent laissés dans le bois de Diersheim, tant pour couvrir le pont que pour servir de réserve.

Les Impériaux qui avaient commencé leur retraite, ne la couvrirent pas avec soin. Le régiment d'Alton atteint par le 8e régiment de hussards, et le 13e de dragons, fut taillé en pièces ou fait prisonnier. Sa défaite subite imprima à leur mouvement rétrograde le caractère d'une déroute; dès-lors ils se débandèrent dans toutes les directions.

Le général Vandamme avec la division Duhesme, soutenue de la réserve de cavalerie, poussa jusqu'au-delà d'Offenbourg et de Gegenbach: les efforts du général Oreilly, pour

l'arrêter, furent infructueux : il fut pris entre Buhl et Offenbourg, en cherchant à rallier ses escadrons.

Le général Dufour marcha droit sur Korck et Kehl. Des dragons du 17e régiment qui éclairaient sa colonne, tournèrent le pont de la Kinzig, défendu par de l'infanterie, passèrent cette rivière à gué, un peu au-dessus, et allèrent sommer Kehl. La petite garnison du fort se rendit prisonnière. La prise de ce poste assurait l'établissement des Français sur la rive droite du Rhin, en leur donnant la facilité de rétablir le pont de bateaux de Strasbourg. Dès que Moreau en fut informé, il donna l'ordre aux généraux Marescot et Boisgérard, de se rendre dans cette place pour en presser la construction.

L'armée de Rhin et Moselle, à la suite du vigoureux combat qu'elle avait soutenu dans la matinée, et d'une marche de huit lieues faite à la poursuite de l'ennemi, était un peu disséminée : elle passa la nuit, la droite entre Kehl et Neumuhl, la gauche entre Bischoffsheim et Freystett, l'avant-garde sur la Renchen. Elle avait fait dans cette journée 3000 prisonniers, pris plusieurs drapeaux et 20 pièces de canon; tous les équipages et une grande partie des chevaux étaient tombés en son pouvoir. La perte des Autrichiens en tués et blessés fut évaluée à

3000 hommes ; les Français n'en eurent guères moins hors de combat dans les journées du 20 et 21 avril.

Le général Moreau instruit par l'expérience, ne perdit pas un temps précieux en hésitations. Il résolut de pousser avec vigueur le corps de Starray, en même-temps qu'une division remonterait la vallée de la Kintzig jusques vers les sources du Danube, pour forcer à la retraite les corps qui étaient sur le Haut-Rhin, une troisième colonne devait s'emparer du passage de Kniebis, pour donner, au gros de l'armée, la faculté de se porter sur Rastadt, au-devant du corps que le comte de Latour rassemblait aux environs de Manheim.

Le 22 avril, toute l'armée s'ébranla au point du jour. Le centre marcha sur deux colonnes : la première, conduite par le général Vandamme et suivie de la réserve, s'avança sur Freudenstadt par Nieder-Achern et le Kniebis, la deuxième dirigée par Davoust, remonta la vallée de la Kintzig. L'avant-garde de la première colonne rencontra entre Zimmern et Renchen, une arrière-garde autrichienne, qui ne voulant point s'engager, précipita sa marche par Oberkirch, sur le Kniebis. Un détachement des hussards de Ferdinand, atteint à Nieder-Achern, fut poussé vigoureusement jusqu'à Bühl. De son côté, le général Davoust s'avança

sans obstacles jusqu'à Biberach, occupé par un détachement de hussards de frontière, qui aurait capitulé, sans l'arrivée d'une colonne qui se retirait par le chemin de Lahr, et facilita sa retraite.

L'aile droite de l'armée française aux ordres du général Dufour, marcha sur Ettenheim, en remontant la vallée du Rhin; l'aile gauche commandée par Saint-Cyr, arrivé dans la nuit avec deux demi-brigades, quatre régimens de cavalerie, et deux compagnies d'artillerie légère, devait suivre la route du Rhin pour se préparer, après avoir effectué sa réunion avec la brigade Lecourbe, à agir de concert avec le centre et la réserve.

Le général Lecourbe formant l'avant-garde, força vers trois heures le passage de la Renchen, défendu par 2 bataillons, 3 escadrons et 6 pièces de canon. Après un léger engagement, les Autrichiens furent défaits et poursuivis jusqu'à Lichtenau, avec perte d'une centaine d'hommes.

Pendant que le corps de Starray était ainsi poursuivi, le comte Latour avait rassemblé en toute diligence les troupes disponibles qui se trouvaient aux environ de Manheim, et s'était mis en marche sur Rastadt avec 15 mille hommes d'infanterie et 3000 chevaux. Il espérait recueillir à la hauteur de cette ville ou d'Ettlingen, les débris du corps battu, et livrer bataille aux

Français dans la plaine. Le général Moreau informé de son dessein, avait tout disposé pour le prévenir; mais l'arrivée du courrier porteur des préliminaires de paix, fit cesser les hostilités : l'on expédia contre ordre aux divisions, et l'armée française garda les positions qu'elle avait le matin.

Ainsi se termina cette campagne de trois jours, qui fit honneur à l'activité et à la bravoure des troupes des deux nations, mais qui, par sa courte durée, laissa à peine le moyen de juger l'étendue des résultats qu'elle devait amener.

Passage du Rhin par l'armée de Sambre et Meuse, à Neuwied.

Le général Hoche, arrivé à Cologne, avait donné tous ses soins à la réorganisation de l'armée de Sambre et Meuse. Depuis quelques années, la cavalerie avait été éparpillée dans les divisions d'infanterie; le nouveau Général en chef résolut de remédier à cet inconvénient en la réunissant en divisions séparées par armes; mais, pour éviter une erreur, il tomba dans une autre non moins dangereuse, en détruisant l'émulation des différentes armes, et les privant de l'appui réciproque qu'assure leur constitution particu-

lière : il eût tiré de sa cavalerie un plus grand avantage, en admettant des hussards, des chasseurs et des dragons dans chacune de ses divisions, et en composant sa réserve seule de grosse cavalerie.

Quoi qu'il en soit le général Ney commanda les hussards, Richepanse les chasseurs, Klein les dragons ; la réserve fut mise sous les ordres du général d'Haupoult. L'infanterie de l'armée active fut répartie en 6 divisions ; chaque aile fut composée de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie. Les hussards et la réserve de grosse cavalerie furent attachés au centre dont le général Grenier prit le commandement. L'aile droite fut mise aux ordres de Lefevre et le général Championnet obtint le commandement de l'aile gauche.

Outre les six divisions d'infanterie de l'armée active, le général Collaud était chargé, avec un corps séparé, de couvrir le Hundsruck et d'investir Mayence et Ehrenbreitstein ; il avait sous ses ordres le général Goulu, destiné à resserrer la dernière de ces places, et le général Watrin pour commander le blocus de Mayence.

L'armée de Sambre et Meuse, ainsi organisée était dans le plus bel état ; sa cavalerie était nombreuse, et son artillerie bien attelée et bien servie. Elle n'attendait que le signal pour entrer en campagne.

Le passage du Rhin n'offrait pas à l'armée de

Sambre et Meuse les mêmes difficultés qu'à celle de Rhin et Moselle. La gauche de la première occupant le camp retranché de Dusseldorf, et la droite tenant la tête de pont de Neuwied, rien ne s'opposait au passage du fleuve et à la réunion de toute l'armée sur la Lahn. Les Autrichiens, en prenant la position centrale d'Altenkirchen, auraient eu, il est vrai, la facilité de tomber alternativement sur l'aile gauche, quand elle passerait la Sieg, et sur Hoche, quand il aurait débouché sur Diersdorf ou Montabauer; mais pour tenter une manœuvre semblable, il aurait fallu que leurs forces fussent moins disproportionnées.

Les Autrichiens se trouvaient cantonnés sur les deux rives de la Lahn, leurs avant-gardes sur la Sieg. Des batteries et des retranchemens avaient été élevés autour de Neuwied, pour s'opposer au débouché de l'armée française, et le général Kray commandait un corps assez considérable sur ce point important.

Werneck, non moins embarrassé d'empêcher la réunion des forces ennemies que de leur résister après leur jonction, fut enfin tiré d'incertitude par la marche de Championnet qui s'était avancé de Dusseldorf sur la Sieg, et avait même jeté son avant-garde, le 17 avril, au-delà de cette rivière. Le Général autrichien résolut alors de laisser avancer cette aile gauche,

pour la combattre, vers Altenkirchen, et rassembla, à cet effet, sa droite à Neukirch, le centre à Diersdorf, en même-temps qu'il prescrivit au général Kray de venir, avec sa gauche, prendre cette dernière position, se contentant de masquer le débouché de Neuwied par un petit corps volant. En cas d'échec dans cette première tentative, Werneck croyait avoir assez de temps pour se porter, par une marche de flanc, devant Neuwied et empêcher le centre et l'aile droite des Français d'en déboucher.

D'après ces étranges dispositions, toute l'armée autrichienne se mit en mouvement, et, le 17 avril, le centre et l'aile droite arrivèrent dans les positions indiquées.

Le jour suivant l'aile droite s'avança jusqu'à Cropach, afin d'être probablement plus à portée du point d'attaque. Le général Kray, avec l'aile gauche, devait se mettre en marche pour Diersdorf, dans la nuit du 17 au 18 avril, après avoir laissé 5 bataillons et 6 escadrons devant Neuwied, pour masquer son mouvement.

L'intention de Werneck avait été de faire prendre en même-temps la position de Limbourg à la réserve du général Simpschen, qui lui avait été promise par le comte Latour; mais celui-ci, informé du projet du général Moreau, craignit de renforcer le corps qui allait opérer sur la Sieg, aux dépens de celui qui défendait

le Haut-Rhin, de sorte que le point important de Limbourg fut à découvert et la réserve inutile. Dans l'état de la répartition des forces autrichiennes sur la ligne de défense; c'était une faute très grave; car il fallait se décider promptement à retirer le corps de Werneck derrière la Lahn et même derrière le Mein, ou à le faire soutenir. Le premier de ces partis eût été sans contredit le plus sage; dès qu'on ne l'adoptait pas, le comte Latour aurait dû non seulement faire marcher la réserve sur la Lahn, mais encore y détacher une partie des troupes disponibles à Mayence ou à Manheim. De cette manière il eût réuni au delà de 45 mille hommes sur cette rivière et eût pu en défendre le passage avec quelque espérance de succès, sans exposer pour cela ces deux places à être investies sans garnison, puisqu'il avait toujours une retraite assurée, par Hofheim et Usingen, sur Mayence et Francfort. A cette faute, commise par le Général en chef, Werneck en ajouta une autre: ce fut d'étendre son aile droite jusqu'à Siegen, où il mit garnison, au lieu de la rabattre sur Hachemburg. On voit par-là, qu'avec la volonté de rassembler tous ses moyens, pour tomber sur le corps de Championnet, lorsqu'il déboucherait d'Ukerath, le Général autrichien avait disséminé ses 30 mille hommes sur une ligne de

18 lieues d'étendue, menacée au centre par le corps de Championnet, et, à l'extrême gauche, par tout le reste de l'armée de Hoche, faute qui eût été très-grave avec une armée d'égale force, mais qui l'était encore davantage par la supériorité numérique des Français.

Le projet du général Werneck étant de culbuter l'aile gauche française avant qu'elle pût se former au-delà de la Sieg, Altenkirchen était le point stratégique où il convenait de se mettre. Diersdorf est trop éloigné d'Ukerath, pour que les colonnes qui en partent, chargent à propos celles qui débouchent dans la plaine. Au surplus, cette résolution de s'avancer d'abord contre les troupes venant de la Sieg, eût été, dans tous les cas, très-dangereuse; car, tandis que Werneck eût attaqué Championnet, Hoche pouvait aisément, déboucher de Neuwied, avec 36 mille hommes, sur les derrières des Impériaux et causer ainsi la ruine entière de leur petite armée. En effet, quoique le Général en chef français ignorât encore tous les faux mouvemens de son adversaire, il se préparait à exécuter la partie du plan d'opérations qui lui était réservée, et s'était mis en devoir de passer le Rhin le 18 avril. La marche du général Championnet avait commencé deux jours plutôt, parce que cette aile, devant venir de Dusseldorf, il était convenable d'at-

tendre l'époque présumée de son arrivée vers Ukerath, pour mettre le gros de l'armée en mouvement.

Le 18 avril, à trois heures du matin, les deux divisions d'infanterie de l'aile droite de l'armée française, précédées des chasseurs aux ordres du général Richepanse, débouchèrent de la tête de pont de Neuwied et se formèrent en bataille dans la plaine à droite de la tête de pont; les hussards et les deux divisions du centre se placèrent à la gauche. Ces troupes furent suivies par la division Watrin et la réserve de grosse cavalerie. Ce mouvement s'exécuta sans obstacle, à la vue du détachement laissé par le général Kray dans les ouvrages; il était sans doute trop faible pour venir s'y opposer dans la plaine.

Cependant Werneck, flottant entre le desir de prendre Championnet en flagrant délit, sur la Sieg, et la crainte d'être lui-même attaqué en flanc par le général Hoche, sans renoncer tout-à-fait à son premier projet, avait jugé prudent de contremander l'ordre donné à Kray de marcher sur Diersdorf. Les colonnes de ce dernier retournèrent donc en toute diligence sur Bendorf et Anhausen. On a quelques raisons de croire que, dans la vue de gagner du temps, et s'étayant des pour-parlers qui avaient eu lieu depuis plusieurs jours, il proposa au général Hoche une suspension d'armes, à con-

dition que l'armée qui venait de franchir le Rhin le repasserait pour reprendre ses anciens cantonnemens. Cette proposition, par trop insidieuse, n'ayant point été accueillie, Kray fit bonne mine à mauvais jeu et se disposa à recevoir le combat.

Vers huit heures du matin, toutes les troupes qui avaient débouché de Neuwied, s'ébranlèrent sous la protection d'une forte canonnade, pour chasser les Autrichiens de leur position. Elle s'étendait, en ligne droite, de Zollengers, près du Rhin, jusqu'à Heddersdorf, village fortement retranché, où elle appuyait son flanc droit; le front en était couvert, entre ces deux villages, par six redoutes élevées en avant du chemin de Neuwied à Ehrenbreitstein: trois autres redoutes, placées sur le plateau de Heddersdorf, étaient destinées à prendre d'écharpe les troupes qui, après avoir dépassé le chemin d'Ehrenbreitstein, auraient voulu s'avancer sur celui de Diersdorf. Ces ouvrages étaient bien défilés, palissadés, fraisés et armés d'artillerie.

Le général Lefevre eut ordre de se diriger, avec l'aile droite, sur Bendorf, et Grénier, avec les deux divisions du centre, sur Heddersdorf. Il était difficile que Kray, pût résister à une telle masse, et malgré l'avantage que ses retranchemens lui donnaient, le résultat d'un pareil engagement ne devait pas être douteux.

L'attaque de la position eut lieu sur deux colonnes. Le général Lefevre, après avoir enlevé la dernière redoute de gauche, et nettoyé le village de Zollengers, se porta, par la plaine, sur Bendorf. Ce village est couvert par le gros ruisseau de Sayn, derrière lequel les Autrichiens se replièrent. Lefevre le fit attaquer avec impétuosité par son infanterie; les troupes impériales opposèrent une résistance assez ferme, mais la division de chasseurs à cheval, aux ordres du général Richepanse, les culbuta et les mit en déroute par une charge brillante. Le chef d'escadron Crancé, à la tête du 1er régiment, accula un bataillon de Gemmingen et 200 dragons de Latour, au défilé du village de Sayn, et les fit tous prisonniers. Richepanse, après cette charge, se porta avec rapidité sur Montabauer, à la poursuite des fuyards, leur enleva 7 pièces de canon, 5 drapeaux ou guidons et 50 caissons de munitions. Il fut appuyé, dans ce mouvement, par les deux divisions d'infanterie du corps de Lefevre.

La prise du village d'Heddersdorf ne présenta guères plus d'obstacles. Le général Bastoul, avec neuf compagnies de grenadiers de la division Grenier, soutenues de leurs demi-brigades, marcha sur ce poste sans tirer un coup de fusil, se précipita sur les palissades et emporta les retranchemens Les deux extrémités de la position

forcées, il semblait que le centre dût naturellement céder : cependant la marche de la division Olivier fut arrêtée par une seule redoute fermée par sa gorge, qui opposa la plus vigoureuse résistance. Deux assauts avaient été repoussés, et l'on ne s'en rendit maître qu'au troisième, exécuté vers dix heures, par les carabiniers de la 9e légère et les grenadiers de la 37e de ligne, soutenus de leurs demi-brigades. Le général Ney contribua, par l'audace de ses manœuvres, au succès de ces deux dernières attaques : chargé de tourner les redoutes, à gauche d'Heddersdorf et celles qui battaient les débouchés de la tête de pont, il avait exécuté ce mouvement par échelons et conduit ses trois régimens, dans l'intervalle des redoutes, avec autant de précision que d'intrépidité.

Une seule redoute restoit à prendre sur la droite ; comme elle n'était point sur la direction tracée au général Lefevre, il l'avait dépassée sans s'en inquiéter. La division Watrin fut chargée de l'attaquer. Cette redoute, fermée par sa gorge et armée de 4 pièces et d'un obusier, opposa la plus vive résistance : deux assauts échouèrent ; mais au moment où les carabiniers de la division tentaient le troisième, un obus ayant fait sauter le magasin à poudre, ils profitèrent du désordre occasionné par cet accident pour pénétrer, à l'arme blanche, dans l'ouvrage, où

ils firent prisonniers les 150 hommes qui le défendaient. A peine les retranchemens élevés dans la plaine furent-ils enlevés, que Hoche dirigea le centre de son armée sur Diersdorf. Une compagnie d'artillerie légère et les hussards du général Ney poursuivirent les fuyards de ce côté, et escarmouchèrent bientôt avec le corps de troupes commandé par Werneck en personne.

A trois heures après midi, l'infanterie du général Grenier et la réserve de grosse cavalerie arrivèrent en présence de l'ennemi. Celui-ci occupait une position assez avantageuse, en arrière d'un ruisseau, qu'il ne sut pas conserver long-temps; ébranlé par le désordre des fuyards du corps de Kray, il prit la fuite après un léger engagement, et fut poursuivi par les hussards sur la route de Hachenburg jusqu'à la chute du jour.

Pendant que l'aile droite et le centre débutaient ainsi, Championnet n'était pas resté oisif sur la Sieg : il avait passé cette rivière dans la nuit du 17 au 18 avril, et emporté successivement les positions d'Ukerath et d'Altenkirchen, qui, n'étant pas garnies d'un nombre suffisant de troupes, ne retardèrent que de 24 heures sa jonction avec le général Hoche.

Les Autrichiens perdirent, dans cette journée, près de 5 mille hommes hors de combat ou pri-

sonniers, 6 drapeaux, 27 pièces de canon et 60 caissons.

Ainsi, en moins de douze heures, le plan de Werneck fut renversé, et son armée placée dans la situation la plus critique; il ne fut plus question pour lui de s'opposer à la réunion de l'armée française; mais bien de trouver un point où il pût rassembler ses corps battus. Dans sa détresse, il n'en vit pas de plus sûr que Neukirchen; il s'y retira avec le centre, par Hachenburg, et ordonna à l'aile droite de s'y acheminer par Hochstebach, tandis que l'aile gauche y marcherait par Mariemberg.

La position de Neukirchen n'était pas tenable; d'abord elle était trop étendue pour le petit nombre de troupes que le général Werneck était dans le cas d'y réunir, ensuite elle avait l'inconvénient d'avoir le mauvais défilé de la Dyle sur ses derrières; elle n'eût été bonne qu'autant que la réserve du général Simpschen renforcée par 8 à 10 mille hommes tirés des garnisons de Manheim et de Mayence, eût pu déboucher de Limburg sur le flanc droit de l'armée française; mais cette réserve, malgré les demandes réitérées qui en avaient été faites au comte de Latour, se trouvant encore à deux journées de la Lahn; il était présumable que Werneck ne se hasarderait pas à l'attendre sur un point aussi éloigné que Neukirchen.

L'armée française prit position ; savoir : l'aile droite en avant de Montabauer, à cheval sur la route de Limbourg, le front couvert par le ruisseau d'Esch en avant duquel étaient les chasseurs et l'infanterie légère ; le centre campait sur deux [illegible]hes, en avant et en arrière de Diersdorf, ayant devant lui les hussards, et derrière, la réserve de grosse cavalerie ; l'aile gauche était à Altenkirchen, poussant son avant-garde au village de Weyerbusch, derrière lequel bivouaquèrent les dragons. La division Watrin avait pris position à Heuhen[illegible]ell, d'où elle détacha 4 bataillons dans la direction d'Ehrenbreitstein.

Le 19 avril, au point du jour, l'armée française continua sa poursuite ; mais, au lieu de lui donner la direction convenable, pour couper l'ennemi de la Lahn en tournant sa gauche par Montabauer et Weilburg, on commit la faute d'aller courir contre sa droite, vers Hachenburg. Le général Hoche avec la division Olivier, précédée des hussards et suivie de la réserve de cavalerie, se porta sur cette ville, où il opéra sa jonction, vers midi, avec l'aile gauche qui s'y était rendue d'Altenkirchen. Ces troupes y prirent position : la division Grenier se dirigea sur Molsberg, où elle s'établit à trois heures après midi.

Le général Ney fit une courte halte, et partit d'Hachenbourg avec les hussards et une avant-garde d'infanterie, pour suivre l'armée autri-

chienne. Il atteignit son arrière-garde à la hauteur de Kirberg et l'attaqua. Celle-ci se replia sur Salsberg, après avoir soutenu une canonnade assez vive, qui donna le loisir au corps de bataille de passer la Niester et d'arriver dans le camp de Neukirchen.

Le général Lefevre avec l'aile droite marcha sur Limbourg, où il ne trouva pas d'Autrichiens. Il jeta, de l'autre côté de la Lahn, 5 bataillons et deux régimens de chasseurs, pour garder les routes de Koenigstein et de Wisbaden, et prit position en arrière de la ville avec le reste de ses troupes.

L'ennemi avait évacué Limbourg avec tant de précipitation pour se porter sur les hauteurs de Lindentshausen, qu'il avait laissé 7 pièces de 17 dans les redoutes près de la ville. Si le centre au lieu d'aller courir à Hachemburg, eût marché avec les deux divisions de Lefevre sur Limbourg, on ne peut trop calculer quel eût été le sort de l'armée autrichienne.

Le général Watrin à l'extrême droite poussa le général Humbert sur Nassau, avec 4 bataillons, et remonta avec le reste de ses troupes sur Dietz, dont il s'empara sans coup férir. De son côté, le général Goulu attaqua les Impériaux qui étaient à Wesselich et Pffaffendorf, et les repoussa dans Ehrenbreitstein.

La réserve autrichienne arriva à une lieue de

Limbourg dans la nuit, mais le général Simpschen qui la commandait, ayant été informé que la ville était au pouvoir des Français, ne jugea pas prudent de les attaquer, et prit le parti de rétrograder le lendemain sur Neuhoff, d'où il espérait gagner le Mein par Hofheim.

Cependant Werneck ne pouvant se dissimuler qu'il avait sur les bras toute l'armée française, qu'il lui était impossible d'attirer à lui la réserve, donna à peine le temps à ses troupes de se reposer à Neukirchen, et en partit à minuit pour se retirer sur Wetzlar. Le gros de son armée suivit la route qui passe à Herborn et dans la vallée de la Dyle. Il le fit flanquer à droite par une colonne qui eut ordre de se retirer par Greiffenstein, Leun et Braunfels. La brigade Elsnitz dut se rendre de Bruck par Hohensolms à Giessen. L'arrière-garde resta jusqu'au jour sur les hauteurs de Hohenroth, échelonnée par deux bataillons postés à l'entrée du bois de Roth.

Le 20 avril, le général Lefebvre passa la Lahn, et établit ses divisions d'infanterie en avant de Limbourg, sur les routes de Kœnigstein et de Wisbaden, et les lia par les chasseurs du général Richepanse. La division Grenier se dirigea sur Weilburg, qu'elle occupa. La division Olivier marcha sur Greiffenstein par Leun, Renderoth et Mengerskirchen; ses coureurs atteignirent

aux environs de Beitstein la queue de la colonne de flanqueurs autrichiens, et lui firent quelques prisonniers. Le soir cette division prit position sur le plateau en avant de Greiffenstein.

Le général Hoche avec l'aile gauche renforcée des hussards et de la réserve de cavalerie, se mit en mouvement au point du jour pour attaquer Werneck à Neukirchen.

La direction des différentes colonnes de l'armée française, indique assez que le projet de Hoche était de couper le corps autrichien de Wetzlar, de l'acculer à la Lahn et de le rejeter sur la division Grenier. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était en pleine retraite sur Herborn. L'avant-garde et les hussards se mirent à sa poursuite, et l'on s'approcha de Roth en tiraillant avec son arrière garde. Le 2e régiment de hussards qui poussait ses derniers pelotons sur la grande route, essuya plusieurs décharges à mitraille de deux pièces masquées à la lisière du bois, mais soutenue par les 3e et 4e régimens qui marchaient en bataille dans la plaine, il chargea néanmoins la cavalerie autrichienne et la rejeta dans les bois. Les deux bataillons qui y étaient placés, s'en étant aperçus, firent feu si à propos, que les hussards ne tirèrent aucun avantage de leurs premiers succès. Alors le général Ney fit avancer l'infanterie et ordonna à plusieurs escadrons du 2e régiment de hussards

de se porter rapidement à Treyfeld pour tourner l'ennemi par sa gauche. Celui-ci s'étant aperçu de cette manœuvre, évacua le bois en toute hâte, et alla se mettre en bataille sur le plateau de Hirschberg, en deçà de Herborn. Les hussards suivant pied à pied, le forcèrent bientôt à abandonner cette nouvelle position et de gagner la route de Wetzlar; c'était ce que desirait le général Hoche; les Français après s'être emparés de vive force de la hauteur de Flersbach, sur la rive droite de la Dyle, y placèrent 3 pièces d'artillerie légère, qui tirèrent avec succès sur la colonne autrichienne et la mirent dans le plus grand désordre. Les hussards se précipitèrent sur le pont de Sinn, firent 400 prisonniers, et prirent une quantité énorme de voitures de vivres et de bagages : leur poursuite ne finit qu'à Alarden, où la nuit les força de s'arrêter.

Les hussards bivouaquèrent sur les deux rives de la Dyle, depuis Berghans jusqu'au-delà de Wehrdorf, les dragons sur la rive gauche, depuis Niederscheld jusqu'à Sechsheller, l'avant-garde du général Championnet s'établit sur les hauteurs de Bircken, le corps de bataille en arrière d'Herborn.

Hoche n'ayant pas culbuté l'armée impériale dans la Lahn, comme il se l'était proposé, résolut de la prévenir sur le Mein, et prescrivit au général Lefevre de se porter à grandes jour-

nées sur Francfort, afin d'y arriver avant l'ennemi, et de l'obliger à se retirer par Aschaffenburg; dans le cas où Werneck se serait arrêté à Friedberg ou à Bergen, cette manœuvre l'aurait jeté dans un embarras d'autant plus grand, que le corps qui lui eût barré le passage, était presqu'aussi fort que le sien. De son côté, le général autrichien sentant tout le danger qu'il avait à rester plus long-temps sur la Lahn donna l'ordre aux colonnes qui se trouvaient à Giessen et Braunfels, de se réunir au corps de bataille à Munzenberg. La brigade Elsnitz qui était en position sur les hauteurs de Kleeberg, en arrière de Giessen, dut couvrir cette marche.

Conformément à ses instructions, le général Lefevre porta le 21 avril, une division de l'aile droite sur Koenigstein, par la nouvelle route, tandis que l'autre s'y dirigeait par l'ancien chemin de Limbourg à Camberg. Toutes deux prirent position en arrière du village et du bois d'Esch; les chasseurs du 16e ayant *rencontré 400* hussards de Weczay en cet endroit, leur firent une centaine de prisonniers. Les Impériaux se retirèrent partie sur Francfort, partie sur Mayence. Les avant-postes français étaient au-delà de Kœnigstein. Les troupes aux ordres du général Watrin prirent position à Idstein. Grenier resta dans sa position de Weilburg, mais la division Olivier se porta par la rive droite de la Dyle

sur Wetzlar, où l'arrière-garde autrichienne fit mine de vouloir défendre le passage de la Lahn. Le général français déploya sa division en avant de Steinberg, et ordonna à ses grenadiers une attaque de front, tandis que deux escadrons de dragons passaient la rivière au gué de Rechtz, afin de tourner la position par la gauche. Ce mouvement décida la retraite des Autrichiens. Alors la division française passa sur le pont de Wetzlar, et suivit la route de Francfort jusqu'au débouché du bois qui se trouve entre Wetzlar et Gros-Rechtenbach.

Tandis que l'aile droite et le centre se dirigeaient sur le Mein, le général Hoche, avec les hussards, l'aile gauche et la réserve de cavalerie, poursuivait le gros de l'armée autrichienne sur la Haute-Lahn. Les coureurs atteignirent son arrière-garde près de Steinberg, où ils l'amusèrent jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde, que commandait le général Soult. Celle-ci se préparait à l'attaquer, lorsque Championnet et Klein, ayant passé la Lahn à gué, à droite et à gauche de la position, avec deux brigades de dragons et quelques pièces d'artillerie légère, débouchèrent à l'instant sur la grande route. La brigade Elsnitz, sur le point d'être coupée, ne jugea pas prudent de prolonger sa résistance et se retira en toute diligence sur Giessen. Dès que le général Ney vit son mouvement rétrograde

prononcé, il tomba sur la colonne en retraite et la poursuivit, l'épée dans les reins, jusque sous les remparts de la ville. Les Autrichiens, sans muser à la défendre, se hâtèrent de l'évacuer et de prendre la route de Muntzenberg; mais, à peine avaient-ils dépassé le village de Steinberg, que les hussards, qui avaient tourné Giessen par la droite, chargèrent leur arrière-garde, la mirent en fuite et lui prirent 400 hommes et deux pièces de canon.

Informé de la situation critique dans laquelle se trouvait cette brigade, Werneck retourna sur ses pas pour y mettre ordre, et fit prendre position à un corps d'infanterie, sur les hauteurs de Grunningen. Le général Ney, trop faible avec ses hussards, pour le déloger, escarmoucha pendant deux heures avec lui sans avantages marqués. Une pièce de son artillerie légère qui s'avança mal-à-propos jusque dans la ligne des tirailleurs, ayant été enlevée par des hullans, le Général, en chargeant pour la reprendre, tomba de cheval dans un ravin, et fut fait prisonnier avec quelques hommes, par les hussards de Blankenstein, dont une division prit en flanc la charge des hussards français. La nuit mit fin au combat, et les Autrichiens, dont l'intention n'avait été que de ralentir la poursuite, en profitèrent pour se retirer derrière la Nidda. Les hussards français bivouaquèrent entre Steinbach

et Gottesheim, les dragons à Steinbach, gardant les routes de Lietz et Muntzenberg, l'infanterie à Giessen, la réserve en arrière de la

Wernek se mit en marche, le 22, sur Ilbenstadt. Le général Lefevre, instruit par les rapports de ses découvertes, que le corps de Simpschen était toujours en position à Neuhoff, ordonna au général Watrin de l'attaquer et de le repousser dans Mayence. Il prescrivit au général Lemoine de se porter, avec sa division et deux régimens de chasseurs, sur Hofheim et Weilbach, afin de protéger le mouvement de Watrin et d'éclairer le Mein depuis Cassel jusqu'à Hochst; il se disposa à marcher en personne sur Francfort, à la tête de sa division et des chasseurs, afin de gagner la position de Bergen et d'y arrêter le corps de Werneck.

Le général Watrin trouva la réserve autrichienne réunie à Wisbaden: elle fit bonne contenance; mais une charge du 23e de chasseurs suffit pour la mettre en déroute sur Erbenheim. Les Impériaux perdirent, dans cet engagement, 3 pièces de canon et 800 prisonniers. La division Watrin s'établit en avant de Wisbaden. De son côté, le général Lemoine était arrivé sans obstacles à Weilbach et Eddersheim d'où il avait jeté son infanterie légère et ses chasseurs

sur la rive gauche du Mein, depuis Hochst jusqu'à Florsheim. La colonne de Lefebvre rencontra peu d'obstacles : les Autrichiens avaient détruit les ponts sur la rive gauche de cette rivière, et leur cavalerie paraissait disposée à disputer le passage. Les ponts réparés, les chasseurs attaquèrent avec vigueur la ligne ennemie composée en grande partie des cuirassiers d'Albert et de Nassau, et des dragons de Cobourg; elle fut enfoncée à la seconde charge et perdit 150 cuirassiers ; on en poursuivit les débris jusqu'à Francfort, où le premier régiment de chasseurs entra pêle-mêle avec eux.

Mais au moment où la ville de Francfort était ainsi enlevée par quelques escadrons de cavalerie française, arriva le courrier porteur des préliminaires de paix. Le commandant de la place vint avec lui, au-devant du général Lefevre, qui fit prendre position à son infanterie à la hauteur du chemin de Friedberg, et transmit aux généraux en chef les dépêches qui leur étaient adressées. Werneck était alors sur les hauteurs de Bergen avec un corps nombreux de cavalerie qu'il avait fait venir à toute bride d'Ilbenstadt, lorsqu'il s'aperçut du dessein des Français : il commençait à tirailler fortement avec la brigade de chasseurs qui avait été dirigée sur ce point. La réception de sa dépêche l'engagea à faire cesser sur-le-champ les hostilités.

Pendant que l'aile droite s'arrêtait ainsi au milieu de ses succès, par un événement aussi heureux qu'imprévu, le général Grenier avait pris position à Usingen et Homburg ; la division Olivier, sur les hauteurs de Niederklée. Le général Hoche, après avoir laissé l'infanterie de Championnet à Giessen, s'était porté en toute diligence, avec une seule demi-brigade, les hussards, les dragons et la grosse cavalerie, dans la plaine de Lietz, où son intention était d'attaquer les Autrichiens. Le courrier lui remit sa dépêche près d'Assenheim, et c'est-là qu'il fit arrêter ses colonnes.

Le lendemain il y eut des conférences à Ilbenstadt, pour régler la ligne de démarcation des deux armées, il fut convenu entre les deux Généraux en chef qu'elle suivrait le cours de la Nidda.

On peut dire que la notification de la paix sauva l'armée de Werneck d'une destruction totale, car au moment où il arrivait avec sa cavalerie, voici quelle était la position de l'armée de Sambre et Meuse : Le général Lefevre, avec environ 18 mille hommes, formant l'aile droite, arrivait à Rudelheim, le centre, composé des divisions Grenier et Olivier, fortes d'environ 15 mille hommes, était à même de le soutenir d'Usingen, Homburg et Nieder-Klée, où elles étaient placées. Le général Hoche, avec

environ 5 mille chevaux, était près d'Assenheim ; Stade était gardé par un bataillon, deux autres allaient êtres jetés dans Assenheim ; enfin, 18 mille hommes, formant l'aile gauche, aux ordres de Championnet, étaient en mesure de se porter, en une marche rapide, de Hungen à Linden, sur la Nidda, où ils se seraient trouvés sur les derrières de l'armée autrichienne. Pour se tirer avec honneur d'une semblable position, le général Wernecke aurait eu besoin de plus de moyens qu'il n'en déploya à l'ouverture de cette campagne.

Paix de Campo-Formio, fin de la première coalition contre la France.

L'armistice qui avait suspendu les scènes sanglantes sur les rives de l'Adige, de la Muhr et du Rhin, fut suivi de la signature des préliminaires de paix qui eut lieu au château d'Eckenwald, près de Leoben, le 17 avril.

Par cette convention, l'empereur d'Autriche renonçait à la Belgique, reconnaissait l'établissement des frontières de France jusqu'aux Alpes et au Rhin, et consentait à l'établissement d'une république indépendante en Lombardie. Il paraît que des engagemens tacites furent pris sur la nature des indemnités qui seraient accordées à la Maison impériale. La révolte de Venise vint en

offrir qui étaient aussi naturelles, qu'à la convenance des deux partis.

Des négociations furent ensuite entamées pour la signature du traité définitif; elles durèrent jusqu'au mois d'octobre, avec des fluctuations proportionnées à la grandeur des intérêts qui y étaient débattus, et à l'agitation des esprits à cette époque. Enfin, la conclusion de ce traité définitif eut lieu au château de Campo-Formio, le 17 octobre.

Il se composait de vingt-cinq articles publics, dont les clauses principales portaient la confirmation des cessions de la Belgique et de la Lombardie, du consentement donné aux limites du Rhin et des Alpes, (y compris la Savoie et le comté de Nice). Les états de la république de Venise étaient assurés à l'Autriche jusqu'à la rive gauche de l'Adige, avec la place de Vérone et un arrondissement déterminé. Les provinces de Brescia et de Bergame, situées sur la rive droite, furent dévolues à la république Cisalpine, et les îles Ioniennes à la France.

Quatorze articles secrets, plus importans en quelque sorte que le traité, spécifiaient les limites de la France et les concessions qui devaient en résulter. L'Empereur promettait de ne point soutenir l'empire germanique, si la diete se refusait aux cessions de territoire sur la rive gauche du Rhin. La libre navigation du Rhin et de la

Meuse étaient promises. La France consentait à ce que l'Autriche acquît le pays de Salzbourg, et reçût de la Bavière l'Innviertel et la ville de Wasserbourg sur l'Inn. L'Autriche cédait le Frickthal pour être remis à la Suisse. La France consentait à rendre les états prussiens entre la Meuse et le Rhin. Des indemnités étaient promises en Allemagne aux princes qui perdaient leurs provinces sur la rive gauche de ce fleuve.

Un traité glorieux mit ainsi fin à cette guerre mémorable, fomentée par les instigations des agens de l'Angleterre, provoquée par les violentes déclamations des Girondins, allumée enfin par le déchaînement de toutes les passions qui agitaient alors l'Europe. Ce ne fut à la vérité qu'un armistice, parce que les mêmes passions continuèrent d'exercer leur empire dans les transactions des états : la paix eût été plus durable, si la justice et la modération avaient été mieux consultées. L'acquisition de la Belgique par la France, n'était en effet qu'une juste compensation des acquisitions faites par les autres puissances en Pologne, et de la perte de la colonie de St.-Domingue : l'Autriche fut amplement dédommagée des sacrifices qu'elle fit, par les états de Venise, et par la Gallicie : en un mot, toutes les grandes puissances européennes se trouvaient dans un état relatif, qui ne différait guère de celui de 1789, à l'exception de l'Angleterre, qui

dès-lors aurait dû fixer l'attention de tous les [illegible]s.

La campagne de 1796 fut l'époque la plus remarquable de cette première guerre, *sous le rapport de l'art militaire*. C'est de cette campagne que date en effet le grand développement de la stratégie, dont Gustave Adolphe, Marlborough et Frédéric, avaient appliqué les premiers préceptes, mais dont Bonaparte et l'Archiduc Charles étendirent les combinaisons, en prouvant leur supériorité sur celles de la tactique. Dès-lors, cette science a fait de grands progrès : toutes les armées européennes en ont fait successivement l'application pour leur intérêt et pour leur gloire, particulièrement l'armée russe dans ses mouvemens sur Smolensk, et Kaluga en 1812, et les armées alliées dans leur mouvement sur Dresde et Leipsig en 1813. La guerre d'invasion a été le résultat de ce perfectionnement dans la mobilité des masses, et les barrières qu'un art méthodique avait élevées entre les nations, ont disparu devant des armées nombreuses, qu'une impulsion violente et toujours soutenue, avait accoutumées à la victoire.

Cependant, chaque chose a ses excès dans les faibles calculs des hommes : à la guerre d'invasion entre puissances limitrophes, succédèrent bientôt ces excursions lointaines et gigantesques, qui ne pouvaient réussir qu'avec les soldats

d'Alexandre, contre les bandes de Darius, et au temps où la politique bornée des gouvernemens asiatiques n'établissait aucun concert d'intérêts entre les peuples. Il faut se garder de confondre des courses extravagantes avec les progrès réels que l'art a faits depuis les campagnes de la révolution.

Je m'estimerai heureux si les premiers essais de cet ouvrage ont pu concourir en quelque chose à la propagation des nouveaux principes qui ont été le résultat de ces perfectionnemens. J'avais déjà essayé de réunir à la fin du tome IV les maximes qui se trouvaient éparses dans plusieurs chapitres, mais les leçons importantes que l'expérience y a ajoutées par les grandes catastrophes dont nous venons d'être témoins, me forcent à reprendre ici les mêmes principes plus développés, et augmentés de quelques considérations décisives, tant sur les dispositions des batailles, que sur les combinaisons générales d'une campagne.

Ce chapitre est la conclusion naturelle d'un ouvrage qui, malgré ses détails historiques, n'en a pas moins été primitivement consacré à l'étude de l'art des combats.

CHAPITRE XL ET DERNIER.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Exposé des principes généraux sur lesquels l'art de la guerre repose (1).

Il a existé, de tous temps, des principes fondamentaux, sur lesquels reposent les bonnes combinaisons de la guerre, et auxquelles on doit rapporter ces combinaisons, pour juger de leur véritable mérite.

Ces principes sont indépendans de la forme des armes, des temps et des lieux; ils sont immuables; leur application exige seulement des variations que le génie et l'expérience indiquent. Depuis trente siècles il y a eu des généraux qui ont plus ou moins bien appliqué ces premières

(1) Ce chapitre, composé en 1806 à Posen, fut imprimé, pour la première fois, en 1807; il a été dès-lors augmenté de quelques articles et de notes relatives aux événemens qui s'étaient passés postérieurement.

maximes de l'art. Cyrus (1), Annibal furent de grands capitaines ; Rome et la Grèce en fournirent plusieurs ; Alexandre manœuvra souvent avec habileté ; César fit, comme lui, la guerre d'invasion et la grande guerre ; Tamerlan même, que nous connaissons si peu, a laissé des institutions dont chaque page prouve ce génie naturel qui sait commander aux hommes, et le tact qui sait les employer (2). En recherchant les causes des victoires qui ont été remportées, on serait assez surpris de trouver au gain des batailles de Wagram, de Pharsale et de Cannes, la même cause première.

Cependant, par une fatalité difficile à concevoir, la plupart des écrivains qui ont traité de l'art militaire semblaient s'être donné le mot pour rechercher, dans mille détails accessoires, ce qui ne provenait que de la bonne direction des grandes opérations, ou du sage emploi des masses un jour de combat (3). Il en est résulté une foule d'ouvrages où les auteurs, arrangeant à leur manière des détails insignifians, nous ont donné cent systèmes contradictoires, et ont prouvé que, s'il en existait un bon, tous les autres étaient nécessairement faux, puisqu'ils ne s'accordaient point

(1) Voyez Cyropédie de Xénophon.

(2) Instituts de Timour, par Langlès.

(3) Ecrit en 1806, dès lors plusieurs bons ouvrages ont paru.

entr'eux. Enfin on avait été si loin que, dans des traités intitulés *l'Art de la guerre*, on trouve de longs chapitres sur la manière dont les officiers doivent porter leur épée, et sur la forme des baguettes de fusil.

Le résultat de ces fatigantes dissertations a été de persuader à beaucoup de militaires, d'ailleurs fort estimables, qu'il n'y avait point de règles à la guerre; erreur absurde qui ne fait pas honneur à ceux qui la professent. Sans doute il n'existe aucun *système* de guerre exclusivement bon, parce que tout système est le résultat de calculs hypothétiques; c'est une action de l'esprit humain, qui peut se tromper, et souvent, à l'aide de grandes phrases et de mots techniques arrangés avec art, on donne une apparence de vérité aux idées les plus fausses. Mais il en est bien autrement *des principes*; ils sont invariables, l'esprit humain ne peut ni les modifier, ni les détruire.

Pour donner des notions exactes sur la guerre, il aurait donc fallu que les auteurs, au lieu de créer des systèmes absurdes, détruits les uns par les autres, eussent commencé par établir les principes auxquels toutes les combinaisons se rapportent. C'était un travail plus grand, plus difficile; mais il eût offert un résultat assuré. On ne trouverait plus tant d'incrédules sur la réalité de la science. Mack n'aurait pas écrit, en 1793, que les longues lignes étoient les plus fortes. Bulow

n'aurait pas prétendu qu'une armée battue devait, pour se sauver, se partager en autant de corps qu'elle pourrait prendre de routes, dût-elle ne jamais parvenir à rassembler ses colonnes ainsi disséminées (retraites excentriques). On n'aurait pas non plus introduit un système de cordon, qui éparpille une armée, pour garder tous les chemins, au risque de la voir détruite, comme Turenne détruisit celle de Bournonville en Alsace.

Frédéric avait écrit sagement que le talent du grand capitaine était de faire diviser son ennemi, et, cinquante ans après, plusieurs généraux de nos jours trouvaient admirable de se diviser eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient. Une telle subversion dans les idées n'a pu être que le résultat de l'incertitude qui régnait dans les opinions individuelles. Les erreurs les plus grossières n'auraient pas été ainsi avancées, et les plus grandes vérités de l'art n'eussent pas été méconnues par les militaires, si, au lieu de suppositions vagues, de calculs incertains, on s'était attaché à démontrer des principes incontestables et à donner un régulateur commun à des opinions jusqu'alors divergentes.

J'ai osé entreprendre cette tâche difficile, sans avoir peut-être le talent nécessaire pour la remplir; mais il m'a paru important de jeter des bases dont le développement aurait pu être fe-

table pour long-temps, si l'on n'avait pas profité des circonstances afin de les fixer.

Le seul moyen d'arriver à mon but était de présenter d'abord l'histoire de vingt campagnes célèbres et d'en tirer ensuite des préceptes justifiés par les opérations des plus habiles généraux. Cette histoire devait donc présenter une critique forte et raisonnée de toute opération qui n'aurait pas été faite d'après les règles établies. Si j'avais pu approuver ce qui était en opposition avec ces règles, j'aurais été guidé par des motifs blâmables et indignes du travail auquel je m'étais livré ; quelles que fussent les qualités personnelles d'un général et la réputation dont il jouissait, j'ai relevé avec franchise toutes les fautes qu'il a pu commettre ; je n'ai pas même hésité un instant à froisser mes affections particulières. Après un tel aveu, on n'attribuera mes réflexions ni à l'inimitié personnelle ni à l'envie : la cause en était tout entière dans l'intérêt de l'art.

Le principe fondamental, par l'application duquel toutes les combinaisons militaires sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile, peut avec 60 mille hommes, en battre 100 mille, s'il parvient à mettre 50 mille hommes en action

sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité numérique des troupes non engagées devient, en pareil cas, plus nuisible qu'avantageuse, car elle ne fait qu'augmenter le désordre, comme la bataille de Leuthen l'a prouvé.

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très-nombreux; je vais essayer de les indiquer.

I°. *Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvemens. Le Général qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces, là où il juge convenable de les porter; celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvemens à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci, lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque* (1).

II°. *Le second moyen est de diriger ses mouvemens sur la partie faible la plus avantageuse. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera tou-*

(1) Voyez chapitre VI du tome 5.

jours ce qui dont l'occupation procurerait les chances les plus favorables et les plus grands résultats. Telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans pont, ou une grande puissance neutre (1).

Dans les lignes d'opérations doubles (2) *et concentriques, c'est sur les points du centre qu'il convient de diriger ses attaques. En y portant la masse de ses forces, on accable les divisions isolées qui les gardent : les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert et sont forcés à ces retraites excentriques ruineuses, dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick ont éprouvé de si terribles effets.*

Dans les lignes d'opérations simples et dans les lignes de batailles contigües, les points faibles sont au contraire les extrémités de la ligne. En effet, le centre est plus à portée d'être soutenu, au même instant, de la droite et de la gauche (3),

(1) On trouvera les développemens de ces maximes dans les chapitres XIV et XXXI, tomes 2 et 4.

(2) Chapitre XIV, tome 2; et chapitre IV, tome 5.

(3) Ceci a été écrit en 1807; les batailles de Wagram et de Waterlo ont bien prouvé la vérité de ce principe.

tandis qu'une extrémité attaquée les précédents avant que les moyens suffisants de prévoyance des autres ailes pour la soutenir; car ces gardes seraient beaucoup plus éloignés et ne pourraient être employés que les uns après les autres.

Une colonne profonde, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité; elles seront l'une et l'autre engagées et battues successivement, comme cela a été démontré par les défaites de Rosbach, d'Auerstedt. Cependant il est plus facile de faire de nouvelles dispositions avec une colonne en profondeur, qu'avec une ligne de bataille qui se trouverait attaquée sur une extrémité.

En exécutant par la stratégie un mouvement général sur l'extrémité de la ligne d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut de cette extrémité gagner facilement les derrières et les communications, soit avec la base, soit avec les lignes secondaires. Ainsi Bonaparte, en gagnant en 1805 Donauwerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne, qui était la base de ce général avec la Bohême, et il le mit dans l'impossibilité de joindre l'armée russe, qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en 1806,

uche des Prussiens par Saalfeld ... répétée en 1812 par l'armée ... dans ses mouvemens sur Kaluga et Kras... et en 1813 par la Bohême sur Dresde et Leips... contre la droite de Bonaparte (1).

(1) On a remarqué que les lignes centrales n'avaient pas sauvé Bonaparte vers Dresde en 1813, ni dans la Campagne de 1814; mais j'observerai à mon tour que c'est bien à ce système qu'il a dû néanmoins ses succès momentanés dans ces deux campagnes. La cause de ses revers a été dans l'inégalité de la lutte et des moyens secondaires; dans la différence de la nature de ses troupes; dans le placement de la Bohême et de la Bavière en arrière de son extrême droite, et pour ainsi dire sur ses communications. Au reste, j'ajouterai encore que le système des masses centrales n'avait été appliqué jusqu'alors que par des armées de 150 à 200 mille hommes au plus, et que, dans la relation de la campagne de 1794, j'ai observé qu'il serait inutile de concentrer plus de forces sur une même ligne, puisqu'il est déjà bien difficile d'engager autant de troupes le même jour et sur un même champ de bataille.

Je n'ai pas non plus donné une préférence exclusive aux opérations centrales, puisque j'ai souvent présenté celles sur une extrémité de la ligne ennemie comme étant plus avantageuses. D'ailleurs il ne faut pas confondre une ligne d'opérations centrale opposée à deux parties sur un même front (comme, par exemple, celle de l'archiduc Charles contre Moreau et Jourdan en 1796), avec une ligne d'opération totalement entourée d'ennemis; ces dernières sont beaucoup moins favorables, elles peuvent même devenir dangereuses, lorsque les masses ennemies sont plus nombreuses.

Enfin je me résumerai par dire qu'une masse entourée de

III°. *Le résultat des véri[illegible] prouve que, s'il faut attaquer [illegible] l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se [illegible] d'attaquer les deux extrémités en même-temps, à moins que l'on n'ait des forces très-supérieures. Une armée de 60 mille hommes, qui forme deux corps d'environ 30 mille combattans, pour attaquer les deux extrémités d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frapper un coup décisif, en multipliant inutilement le nombre des moyens de résistance que l'ennemi peut opposer à ses deux détachemens. Elle s'expose même, par un mouvement étendu et désuni, à ce que son adversaire rassemble sa masse sur un point et l'anéantisse par un effet terrible de sa supériorité. Les attaques multipliées sur un*

---

toute l'Europe soulevée contre elle, composée de parties hétérogènes, affamée par sa propre grandeur, et par des troupes légères comme on n'en avait jamais vu, ne pouvait pas, par le fait seul de sa position centrale, éviter le sort dont celle de Bonaparte a été frappée en Saxe. Mais une exception ne détruit pas une règle ou maxime générale, et, dans toutes les guerres ordinaires, une puissance qui combattra à chances égales, c'est-à-dire, à moyens égaux, en appliquant ce système, triomphera inévitablement, si ses ennemis suivaient un système contraire. J'en appelle à ce sujet aux officiers généraux les plus distingués de toutes les armées, et j'invoque l'expérience des plus beaux faits d'armes de l'histoire moderne.

plus grand nombre de colonnes sont encore plus dangereuses, plus contraires aux grands principes de l'art, surtout lorsque ces colonnes ne peuvent pas entrer en action au même instant et sur le même point. Par suite de cette maxime, il convient au contraire, lorsqu'on a des masses beaucoup supérieures à celles de l'ennemi, de faire attaquer ses deux extrémités; on parvient ainsi à mettre en action plus de monde que lui sur chacune de ses ailes, tandis qu'en gardant des forces très-supérieures cumulées sur un seul point, l'adversaire pourrait peut-être en déployer et faire combattre un nombre égal. Il faut avoir soin dans ce cas de porter le gros de ses forces sur l'aile où l'attaque promettrait un succès plus décisif, c'est ce que nous avons démontré par la relation de la bataille de Hochkirch dans la guerre de sept ans (*chapitre* XII).

IV°. *Pour opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe, dans les mouvemens stratégiques, de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles* (1). *Les grands*

(1) On n'entend pas par-là une colonne carrée pleine, mais que les bataillons soient disposés de manière à pouvoir arriver, avec la même promptitude, de tous les points vers celui qui serait attaqué.

fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachemens et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.

V°. *Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut avec quelques petits corps de troupes légères lui donner des inquiétudes sur plusieurs points importans de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas la force de ces corps, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses forces; ces troupes légères ont en même-temps le but essentiel de contribuer à éclairer l'armée.*

VI°. *Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvemens qu'il pourrait faire. L'espionnage est un moyen utile, à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins; mais ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer des petits partis sur toutes les directions, et il faut en multiplier le nombre avec autant de soin, qu'il faut éviter ce sys-*

gens dans les grandes opérations. On organise à cet effet quelques divisions de cavalerie légère, qui n'entrent point dans les cadres des combattans. Opérer sans ces précautions, c'est marcher dans les ténèbres, et s'exposer aux chances désastreuses que pourrait produire un mouvement secret de l'ennemi. J'ai déjà dit plus haut que ces partisans contribueraient en même-temps à inquiéter l'ennemi sur des points importans, et l'engageraient ainsi à diviser ses forces. Ces moyens sont trop négligés, on n'organise pas assez à l'avance la partie de l'espionage; et les officiers de troupes légères n'ont pas toujours l'expérience nécessaire pour conduire leurs détachemens (1).

---

(1) Les avantages immenses que les cosaques ont donnés aux armées russes sont une preuve de la vérité de cet article écrit en 1806. Ces troupes légères, insignifiantes dans le choc d'une grande bataille, sont terribles dans la poursuite. C'est l'ennemi le plus redoutable pour toutes les combinaisons d'un général, parce qu'il n'est jamais sûr de l'arrivée et de l'exécution de ses ordres, que ses convois sont toujours compromis et ses opérations incertaines. Tant qu'une armée n'avait que quelques régimens de ces partisans, on n'en connaissait pas toute la valeur, mais, lorsque le nombre en a été porté jusqu'à 15 et 20 mille, on a pu juger toute leur importance, surtout dans les pays dont la population ne leur est pas contraire.

Pour un convoi qu'ils enlèvent, il faut les faire escorter

VII°. *Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importans; il faut savoir les engager. Lorsqu'on est établi sur ces points, et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié. L'ennemi peut faire des contre-manœuvres, et, pour lui ôter ce moyen, il faut dès qu'on a gagné ses communications, ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultanée de ses forces.* Ce ne sont pas

---

tous, et il faut que l'escorte soit nombreuse pour en espérer la sûreté. Jamais on n'est certain de faire une marche tranquille, parce qu'on ne sait pas où les ennemis sont. Ces corvées exigent des forces immenses, et la cavalerie régulière est bientôt mise hors de service par des fatigues auxquelles elle ne peut résister. La milice turque fait, aux Russes, à peu près le même effet que les cosaques aux autres armées européennes: les convois ne sont pas plus sûrs en Bulgarie, qu'ils ne l'étoient en Espagne et en Pologne. Au reste, je crois que dans les autres armées, quelques milliers de hussards ou de lanciers volontaires, levés au moment de la guerre, dirigés par des chefs entreprenans, sur des points stratégiques bien choisis, rempliraient à peu près le même but; mais il faudrait toujours les regarder comme des enfans perdus, car, s'ils devaient recevoir des ordres de l'état-major général, ils ne seraient plus des partisans. Ils n'auraient pas, il est vrai, la même qualité, et ils ne pourraient pas à la longue lutter avec des bons cosaques; mais à un mal inévitable il faut opposer tous les remèdes possibles.

les masses présentes qui décident des batailles, ce sont les masses agissantes (1). *Les premières décident dans les mouvemens préparatoires de stratégie, les dernières déterminent le succès de l'action.*

Pour obtenir ce résultat, un général habile doit saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque de manière à faire engager toutes les forces en même-temps, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.

Lorsqu'un effort basé sur de tels principes ne réussira pas à procurer la victoire, on ne pourra l'espérer d'aucune combinaison, et il ne restera d'autre parti à prendre, que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve de concert avec les troupes déjà engagées.

VIII°. *Toutes les combinaisons d'une bataille peuvent se réduire à trois systèmes.*

Le premier, qui est purement défensif, consiste à attendre l'ennemi dans une forte position sans autre but que celui de s'y maintenir telles furent les dispositions de Daun à Torgau de Marsin aux lignes de Turin. Ces deux événemens suffisent pour démontrer combien de semblables dispositions sont vicieuses.

(1) Voyez chapitre XXVI, au 3e volume.

Le second système au contraire est entièrement offensif, il consiste à attaquer l'ennemi partout où on peut le rencontrer, comme Frédéric le fit à Leuthen et à Torgau, Bonaparte à Iena et à Ratisbonne, les alliés à Leipzig.

Le troisième système enfin est en quelque sorte un terme moyen entre les deux autres, il consiste à choisir un champ de bataille reconnu d'après toutes les convenances stratégiques et les avantages du terrain, afin d'y attendre l'ennemi et de choisir dans la journée même le moment convenable pour prendre l'initiative et tomber sur son adversaire avec toute chance de succès. Les combinaisons de Bonaparte à Rivoli et à Austerlitz, celles de Wellington à Mont Saint-Jean et dans la plupart de ses batailles défensives en Espagne, doivent être rangées dans cette classe.

Il serait difficile de donner des règles fixes pour déterminer l'emploi de ces deux derniers systèmes, qui sont les seuls convenables. Il faut avoir égard à l'état moral des troupes de chaque parti, au caractère national plus ou moins solide ou impétueux, enfin aux obstacles du terrain. On voit donc que ces circonstances peuvent seules diriger le génie d'un général, et on doit réduire ces vérités aux trois points suivans :

1°. Qu'avec des troupes aguerries et dans un terrain ouvert, l'offensive absolue, l'initiative d'attaque, convient toujours mieux ;

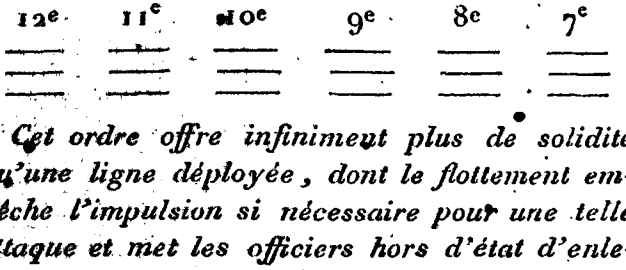
2.° *Que dans les terrains d'un accès difficile soit par leur nature, soit par d'autres causes, et avec des troupes disciplinées et soumises, il est peut-être plus convenable de laisser arriver l'ennemi dans une position qu'on aurait reconnue, afin de prendre ensuite l'initiative sur lui lorsque ses troupes seraient déjà épuisées par leurs premiers efforts* (1);

3.° *Que la situation stratégique des deux partis peut néanmoins exiger quelquefois qu'on attaque de vive force les positions de son adversaire, sans s'arrêter à aucune considération locale; telles sont, par exemple, les circonstances où il importerait de prévenir la jonction de deux armées ennemies, de tomber sur une partie d'armée détachée, ou sur un corps isolé au-delà d'un fleuve, etc., etc.*

IX°. *Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent avoir pour but de leur procurer en même-temps mobilité et solidité; car elles ne doivent être ni trop étendues, ni trop entassées; un ordre mince est faible; des troupes entassées dans un ordre trop profond,*

(1) La bataille de Kunersdorf, qui offre en ce point quelque ressemblance avec celle de Mont Saint-Jean, justifie encore ce raisonnement.

sont en grande partie paralysées, puisqu'il n'y a que la tête qui combatte, que le désordre s'y introduit facilement et que l'artillerie y cause des ravages effrayans. Il me paraît que, pour remplir ces deux conditions, les troupes qui restent sur la défensive peuvent être en partie déployées, en partie en colonnes par bataillons, comme l'armée russe à la bataille d'Eylau; mais les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif, doivent être composés de deux lignes de bataillons; chacun d'eux, au lieu d'être déployé, serait formé en colonnes par divisions de la manière suivante (1).



Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée, dont le flottement empêche l'impulsion si nécessaire pour une telle attaque et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe. Cependant pour faciliter la

(1) Une division est de deux pelotons; ainsi le bataillon étant de six compagnies, ou six pelotons, aura trois divisions; ce qui, dans le feu, le formera sur trois lignes.

marche, pour éviter la trop grande profondeur de la masse, et pour augmenter au contraire le front; sans nuire toutefois à la consistance, je crois qu'il est convenable de placer l'infanterie sur deux rangs. Les bataillons se trouveront ainsi plus mobiles, car la marche du second rang, pressé entre le 1er et le 3e, est toujours fatigante, flottante et par conséquent moins vive. Ils auront d'ailleurs toute la force désirable, puisque les trois divisions ployées, présenteront six rangs en profondeur, ce qui est plus que suffisant. Enfin le front, augmenté d'un tiers, offrira plus de feux, dans le cas où l'on en viendrait à la fusillade; et en même-temps qu'il en imposera davantage à l'ennemi, en lui montrant plus de monde, il donnera moins de prise à l'artillerie.

X°. *Dans les terrains d'un difficile accès, comme vignes, enclos, jardins et hauteurs encaissées, l'ordre de bataille défensif doit être composé de bataillons déployés, et couverts par de nombreux pelotons de tirailleurs. Mais la troupe d'attaque, aussi bien que la réserve, ne sauraient être mieux disposées qu'en colonnes d'attaque par le centre, comme nous les avons indiquées à l'article précédent; car la réserve, devant être prête à tomber sur l'ennemi au moment décisif, doit le faire avec force et vi-*

vacité, c'est-à-dire, en colonnes (1). On peut néanmoins laisser cette réserve en partie déployée jusqu'au moment de donner, afin que son étendue en impose à l'ennemi.

XI°. *Dans une bataille défensive sur un terrain ouvert, on peut aussi substituer à ces colonnes, des carrés par bataillons, en doublant les lignes de deux rangs, de manière à les former sur quatre de profondeur. Chaque bataillon offrirait ainsi une masse suffisante, puisqu'il ne présenterait qu'un front de 40 à 50 files.*

---

(1) On a dit que lord Wellington combattait presque toujours déployé, cela peut être vrai pour les troupes qui devaient rester défensives; mais, pour les ailes offensives et manœuvrantes, je crois qu'il a dû former des colonnes. En cas contraire ce serait la faute de ceux qui se seraient laissé battre à forces égales par un système semblable, car un général ne pourrait rien désirer de mieux que d'avoir un adversaire qui s'en servit toujours. J'en appelle encore une fois à ce sujet aux généraux qui ont fait les grandes guerres européennes.

Au reste, en donnant un ordre de combat comme le plus avantageux, ce n'est pas dire que toute victoire serait impossible, si on ne l'appliquait pas strictement: les localités, les causes générales, la supériorité du nombre, le moral des troupes et des généraux, sont des considérations qui entrent aussi en ligne de compte. Et, pour raisonner sur une maxime générale, il faut admettre que toutes ces chances soient égales.

Cet ordre paraît avantageux lorsqu'on craint de grandes attaques de cavalerie, car il donne en même-temps sûreté à l'infanterie, et un abri aux canonniers et au train d'artillerie. Cependant comme il offre moins de mobilité et moins d'impulsion que celui en colonnes d'attaques, ce dernier semble préférable, parce qu'avec des troupes bien exercées on peut aisément former le carré dans chaque bataillon, par une simple conversion à droite et à gauche de la division du centre. Le plan du général pour la bataille, la nature du terrain, l'espèce de troupes, doivent décider de la préférence à donner à ces deux ordonnances (1).

XII°. *Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre des parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue* (2).

La force d'une armée consiste dans son organisation, dans l'ensemble résultant de la liaison de toutes les parties avec le point central qui les fait mouvoir. Après une défaite, cet ensemble n'existe plus; l'harmonie entre la tête qui com-

(1) On assure qu'à Waterloo, les troupes anglaises étaient en carrés par bataillons, et leurs alliés en colonnes d'attaque, ce qui ferait un mélange des deux ordres proposés.

(2) Voyez chapitre XX de la troisième partie, et chapitre X, tome 3

bine et les corps qui doivent exécuter est détruite; leurs rapports sont suspendus et presque toujours rompus. L'armée entière est une partie faible; l'attaquer c'est marcher à un triomphe certain. Quelles preuves de ces vérités ne trouvons-nous pas dans la marche sur Roveredo, et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser; dans la marche d'Ulm sur Vienne, dans celle de Iéna sur Wittemberg, Custrin et Stettin (1). Cette maxime est souvent négligée par les généraux médiocres. Il semble que tout l'effort de leur génie et le terme de leur ambition se bornent à gagner le champ de bataille. Une telle victoire n'est guère qu'un déplacement de troupes, sans utilité réelle.

XIII°. *Pour rendre décisif le choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait en effet que 50 mille hommes fussent mis en bataille devant 20 mille, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi? Ce n'est pas seulement*

---

(1) Ce chapitre a été publié en 1806. Depuis-lors l'armée russe a fourni une nouvelle preuve de cette vérité, par l'activité et la persévérance avec lesquelles elle a poursuivi ses succès à la fin de 1812. L'empereur Alexandre a également fait une brillante application de ce principe en 1814.

du soldat qu'il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire. Toutes les troupes sont braves, lorsque les chefs montrent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte seule d'une discipline rigoureuse ; il faut qu'il y coure par l'amour-propre de ne pas céder à ses officiers en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on aura su lui inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes (1).

Un général doit pouvoir compter dans ses calculs sur le dévouement de ses lieutenans pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait lieu partout où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre ; le second moyen est de remettre entre les mains de ce

(1) Les règles varient sans doute suivant les nations, et toutes les petites nuances du point d'honneur ne sont pas applicables à chaque armée, comme le journal militaire autrichien l'a remarqué avec raison sur un de mes chapitres. Mais, quoi qu'en dise ce journal, il est certain que les rigueurs de la discipline n'ont pas seules rendu les légions de Suwarow si braves, car il a eu le talent de les électriser à sa manière, et le soldat russe est un des plus susceptibles d'enthousiasme.

général, le choix et le sort de ses lieutenans. S'ils sont parvenus à ce grade par le seul effet de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne posséderont presque jamais les qualités nécessaires pour en remplir les importantes fonctions. Cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit, par cet exposé rapide, que la science de la guerre se compose de trois combinaisons générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les seules opérations parfaites seraient celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut (1).

---

(1) Les guerres nationales, où l'on doit combattre et conquérir un peuple entier, font seules une exception à ces règles; dans les guerres de cette espèce il est difficile de soumettre sans se diviser; lorsqu'on veut s'assembler pour combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconvéniens est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes, parce que leurs travaux peuvent contribuer, autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

La première de ces combinaisons est l'art *d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse* : elle se trouve développée dans le chapitre XIV de l'Histoire des guerres de Frédéric, et dans le chapitre IV de la cinquième partie ; c'est ce qu'on nomme communément et improprement *un plan de campagne*. Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination, car il est impossible de faire un plan général pour toute une campagne, dont le premier mouvement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième branche est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opérations primitive, ou de la ligne accidentelle.* C'est ce qu'on entend ordinairement par stratégie. La stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette seconde combinaison; on en trouve les principes dans les chapitres susmentionnés, et dans le chapitre VI de la cinquième partie.

La troisième branche est *l'art de combiner l'emploi simultanée de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille* ; c'est proprement l'art des combats, que plusieurs

auteurs ont appelé ordre de bataille, et que d'autres ont présenté sous le nom de tactique.

Voilà la science de la guerre en peu de mots (1) : c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'à 1800 et 1805; c'est par la même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Il serait superflu de faire observer à mes lecteurs que nous n'avons traité ici que les principes relatifs à l'emploi des troupes, ou la partie purement militaire; d'autres combinaisons, non moins importantes, sont indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais elles appartiennent à la science de gouverner les empires, plutôt qu'à celle du général.

Pour réussir dans de grandes entreprises, il importe non-seulement de calculer l'état respec-

---

(1) Je suis loin de croire que toute la science de la guerre soit renfermée dans ce chapitre, mais je pense que les bases les plus essentielles de cet art y sont indiquées. Le génie et les connaissances nécessaires pour en faire une heureuse application sont aussi importans que de bons principes; je ne connais aucunes règles qui puissent les inspirer à ceux qui ne les possèdent pas.

il des armées, mais encore celui des moyens de
econde ligne, qui doivent servir de réserve et
emplacer les pertes de toute espèce, en person-
el et en matériel. Il faut aussi savoir juger l'état
ntérieur des nations d'après ce qu'elles auraient
éjà eu à soutenir antérieurement, et d'après la
ituation relative de leurs voisins. Il n'est pas
oins nécessaire de mettre dans la balance, les
assions des peuples contre lesquels on a à com-
attre, leurs institutions et l'attachement qu'ils
nt pour elles. Il faut calculer aussi la situation
les provinces, l'éloignement de la puissance
u'on veut attaquer, car les désavantages de l'a-
resseur, se multiplient à mesure qu'il augmente
a profondeur de sa ligne d'opérations. Enfin il
aut juger la nature du pays dans lequel on va
orter la guerre (1), et la solidité des alliances
ue l'on peut se ménager pour une entreprise
ointaine.

En un mot, il est indispensable de connaître
ette science, mélange de politique d'administra-
ion et de guerre, dont Montesquieu a si bien
racé les bases dans son ouvrage sur la grandeur
les Romains. Il serait difficile de lui assigner des
ègles fixes, et même des principes généraux;

(1) C'est ce qui m'a fait déjà écrire en 1805, tome 5, chapitre IV, que le système de Bonaparte n'était pas exécutable en Russie ou en Suède.

l'histoire est la seule école dans laquelle on puisse trouver quelques bons préceptes, et il est encore bien rare de rencontrer des circonstances qui ressemblent assez, pour qu'on doive se régler, à une certaine époque, sur ce qui aurait été fait quelques siècles auparavant. Les passions des hommes influent trop sur les événemens, pour que les uns n'échouent pas, là même où d'autres ont réussi.

Bonaparte connaissait peut être cette science, mais son mépris pour les hommes lui en a fait négliger l'application. Ce n'est pas l'ignorance du sort de Cambyse ou des légions de Varus qui a causé ses revers ; ce n'est pas non plus l'oubli de la défaite de Crassus, du désastre de l'empereur Julien ou du résultat des croisades : c'est l'opinion que son génie lui assurait des moyens incalculables de supériorité, et que ses ennemis au contraire en étaient totalement dépourvus. Il est tombé du faîte des grandeurs pour avoir oublié que la force et l'esprit humains ont aussi leurs bornes, et que plus les masses mises en mouvement sont énormes, plus le pouvoir du génie est subordonné aux lois imprescriptibles de la nature, et moins il commande aux événemens. Cette vérité, démontrée par les résultats des affaires de la Katzbach, de Dennewitz et de Leipzig même, ferait à elle seule un sujet d'étude intéressant.

Il n'entre pas dans mon plan de répeter ici les préceptes importans que Montesquieu et Machiavel nous ont laissés sur ce grand art de diriger les mouvemens des empires; mon intention étant de tracer les événemens dont j'ai été témoin, dans un ouvrage particulièrement consacré à l'histoire, j'essayerai d'y présenter quelques réflexions sur les changemens que les guerres de la révolution ont apportés dans les idées sur l'organisation et le déploiement des forces nationales, sur leur emploi, et sur les suites qui en résulteront probablement dans les révolutions futures du corps politique. Les armées ne sont plus composées, aujourd'hui, de troupes recrutées volontairement, du superflu d'une population trop nombreuse; ce sont des nations entières qu'une loi appelle aux armes, qui ne se battent plus pour une démarcation de frontières, mais en quelque sorte pour leur existence.

Cet état de choses nous rapproche des 3e et 4e siècles, en nous rappelant ces chocs de peuples immenses, qui se disputaient le continent européen, et si une législation et un droit public nouveaux, ne viennent pas mettre des bornes à ces levées en masse, il est impossible de prévoir où ces ravages s'arrêteront. La guerre deviendra un fléau plus terrible que jamais, car la population des nations civilisées sera moissonnée, non

comme dans le moyen âge, afin de résister à des peuples sauvages et dévastateurs, mais pour le triste maintien d'une balance politique, et afin de savoir, au bout d'un siècle, si telle province aura un préfet de Paris, de Pétersbourg ou de Vienne, qui la gouvernerait d'après les mêmes lois et les mêmes usages à fort peu de chose près. Il serait bien temps néanmoins, que les cabinets revinssent à des idées plus généreuses, et que le sang ne coulât plus désormais que pour les deux grands intérets du monde.

Si ce vœu, vraiment européen, doit être relégué à côté des beaux rêves sur la paix perpétuelle, déplorons les petites passions et les intérêts qui portent les nations éclairées à s'égorger plus impitoyablement que les barbares; déplorons ces progrès des arts et de la civilisation, qui, en faisant de la science diplomatique un labyrinthe inextricable, en ont fait aussi la source de tous les déchiremens du genre humain.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

TROISIEME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PÉRIODE. EN ITALIE.

CHAPITRE XXV. État général des armées à l'ouverture de la campagne ; plans attribués aux deux partis ; premières opérations en Italie ; Beaulieu veut prendre l'offensive, mais il est attaqué lui-même par Bonaparte, qui perce le centre de l'armée alliée ; batailles de Montenotte et de Mondovi ; les Français marchent sur Turin ; paix du Piémont.

CHAP. XXVI. Passage du Pô ; affaire de Lodi ; révolte dans la Lombardie, passage du Mincio ; paix avec Naples ; siége de Mantoue.

PREMIÈRE ÉPOQUE SUR LE RHIN.

CHAP. XXVII. Dispositions générales pour la campagne : Wurmser marche en Italie ; affaires d'Altenkirchen

et de Wetzlar; Jourdan est repoussé au-delà du Rhin.

CHAP. XXVIII. Moreau passe ce fleuve à Kehl, affaire de Renchen, de Rastadt, d'Ettlingen et de Néresheim.

CHAP. XXIX. Jourdan s'avance de nouveau sur le Mein et ensuite jusqu'aux frontières de Bohême, combats sur la Rednitz et à Sulzbach.

SECONDE ÉPOQUE EN ITALIE.

CHAP. XXX. Le maréchal Wurmser s'avance pour débloquer Mantoue; affaire de Lonato; bataille de Castiglione.

CHAP. XXXI. Nouveau projet de marche sur Mantoue; Bonaparte tourne l'ennemi par les gorges de la Brenta; affaires de Calliano, Rovérédo, Bassano et Saint-Georges; Wurmser rejeté et investi dans Mantoue.

SECONDE ÉPOQUE SUR LE RHIN.

CHAP. XXXII. L'Archiduc se jette avec le gros de ses forces sur l'armée de Jourdan; affaire d'Amberg; bataille de Wurtzbourg; l'armée de Sambre et Meuse ramenée sur la Lahn.

CHAP. XXXIII. Moreau passe le Lech et s'avance sur l'Iser; l'armée du Rhin, compromise par cette marche, revient sur ses pas; affaires de Geisenfeld et de Poettmes; bataille de Biberach; retraite de Moreau; affaires de l'Elz et de Schliengen.

TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE DE LA CAMPAGNE.

HAP. XXXIX. Alvinzi s'avance pour sauver Wurmser; affaires de Calliano et de la Brenta; combat de Caldiéro; bataille d'Arcole.

HAP. XXXV. Siége de Kehl et de la tête de pont d'Huningue.

HAP. XXXVI. Alvinzi revient une seconde fois au secours de Wurmser, bataille mémorable de Rivoli; affaire de la Favorite.

HAP. XXXVII. Wurmser capitule à Mantoue; expédition contre Rome; paix de Tolentino; fin de la campagne.

CAMPAGNE DE 1797.

HAP. XXXVIII. Ouverture de la campagne; affaires du Tagliamento, de Tarvis, de Neumarck; expédition de Joubert dans le Tyrol, marche par la vallée de la Drave. Préliminaires de paix à Leoben.

AP. XXXIX. Ouverture de la campagne sur le Rhin; passage de Moreau à Kehl, et de Hoche à Neuwied; cessation des hostilités. Fin de la guerre.

HAP. XL. Conclusion de l'ouvrage. Principes généraux de l'art de la guerre.

N D. LA TABLE DES MATIÈRES DE LA TROISIÈME PARTIE.

00106565

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019